

JEAN LAHOVARY

Souvenirs d'un volontaire

de

l'Armée Roumaine

(Plevna, 1877)

Préface

par la

PRINCESSE BIBESCO



1925

CULTURA NAȚIONALĂ
BUCUREȘTI

Souvenirs d'un volontaire
de
l'Armée Roumaine

P R E F A C E

En 1912, paraissaient, dans Le Journal des Débats, sous la signature de mon père, Jean Lahovary, et sous ce titre: Le Passage du Danube, 1877, les souvenirs et impressions d'un volontaire de l'armée roumaine.

Le soldat d'autrefois était alors président du Sénat et ancien ministre des Affaires étrangères de Roumanie. Comme beaucoup d'hommes arrivés au sommet de leur carrière, en même temps qu'au déclin de leur âge, mon père subissait le charme des sirènes du passé; elles chantent en bas, dans la zone des tempêtes qu'on a depuis longtemps quittée pour atteindre les régions sereines; ce sont les hauteurs de la vie, mais arides, mais dénudées! En vue des lointains de son existence, bleuis par l'éloignement, chacun pourrait répéter les mots nostalgiques de Sophie Arnould définissant sa jeunesse: «Comme on souffrait!... C'était le bon temps!»

En 1877, soldat engagé volontaire, mon père avait fait une guerre de souffrances. Je revois d'anciennes photographies de lui en uniforme qui nous le montrent, l'une, vieux et laid, pendant la guerre, l'autre, jeune et beau, un an après. Ces images m'ont appris que la vieillesse n'est que l'apparition de la mort, et qu'étant près de mourir, on peut devenir vieux à tout âge.

De cette guerre, mon père était sorti vivant et notre pays délivré. Le volontaire Lahovary avait eu la chance de se signaler en servant: il avait gagné sur le champ de bataille cette Croix de Saint-Georges, dont le commandement russe se montrait alors très avare. et que recevaient seuls les soldats qui s'étaient imposés à l'admiration de leurs camarades, au cours d'un combat. Il était infiniment rare qu'un étranger l'obtînt. Couleur de guêpe, jaune d'or et noir, encore noirci par le deuil des années, ce ruban de Saint-Georges devait valoir à mon père, trente-sept ans après le siège de Plevna, cette autre distinction bien rare: un sourire de la triste impératrice Alexandra Féodorovna.

C'était en mai 1914, à Constanza, au cours de la visite que les souverains russes rendaient aux souverains roumains. On eût dit des parents riches qui s'en venaient voir... les autres! En rade, le contraste était saisissant entre nos pauvres bateaux et les yachts magnifiques, le Standard et l'Etoile Polaire, qui avaient amené le monarque russe, sa famille et sa suite nombreuse. A quoi pouvaient s'intéresser ces autocrates fatigués de toutes les pompes terrestres, au cours de la réception officielle que leur faisaient le roi et le gouvernement roumains?

Pendant la revue des troupes, le beau visage du césarévitch Alexis exprimait un indicible

dédain. Seul, un enfant osait faire montre de ce pur mépris sans ombre de dissimulation. L'héritier de l'empire russe avait l'air de dire: «Qu'est-ce que je fais ici? Allons-nous-en!» Et c'est d'ailleurs ce qu'il disait tout haut, à ses soeurs, les grandes-duchesses. Le petit garçon, habitué au prodigieux spectacle des parades de Tsarskoïé-Sélo, où brillaient les casques d'argent des chevaliers-gardes, où rougeoyait l'uniforme des Cosaques, recevait sans aucun plaisir, le défilé de nos petits hommes bruns dans leurs uniformes ternes.

L'impératrice paraissait plongée dans un songe douloureux. Au cours des présentations qui suivirent la revue, on la vit agir comme à son ordinaire, en automate de la souveraineté. Cependant, à la minute où mon père s'inclinait devant elle, son regard s'arrêta sur le petit ruban or et noir que portait seul, dans l'assistance, ce dignitaire étranger.

Par une sorte de coquetterie, mon père avait laissé chez lui le grand-cordon de Sainte-Anne et tout l'attirail de ces vaines décorations qu'échangent entre elles les chancelleries et qu'on ne peut plus éviter de recevoir une fois qu'on est en mesure d'en donner. La tsarine sourit au vieux ministre qui avait mérité, comme jeune soldat, la croix des braves de Russie.



Au début de ce fatal été de 1914, mon père qui avait résolu de publier en un volume l'ensemble de ses souvenirs sur la Campagne de 1877, m'en confia le manuscrit pour une dernière lecture. Mais le dépôt allait devenir un legs: le livre ne devait plus paraître du vivant de son auteur. Quand le terme prévu pour sa publication arriva, d'autres troupes avaient franchi le Danube. Une génération n'a pas le temps de raconter ses batailles qu'une autre génération se lève pour combattre avec encore plus de rage et de bruit! Une guerre était née qui dépassait en grandeur toutes les guerres du passé. Le fleuve qui sépare l'Autriche de la Serbie portait le reflet et l'odeur de l'incendie aux yeux et aux narines des riverains, et sur les longues et faibles frontières de la petite Roumanie d'alors, digues incertaines, les océans german et slave entraient en lutte. « — Qui va s'intéresser à présent au Siège de Plevna? me disait mon père. Tu publieras quelque jour ces papiers, après ma mort... »

Des notes prises quotidiennement me permettent de revivre, avec mon père, dans l'intimité de sa pensée, la douleur qu'il éprouva et les réactions qu'il eut devant les événements qui marquèrent la fin du mois de juillet et le commencement du mois d'août 1914.

Mes parents habitaient l'été leur villa de Sinaïa, toute proche de Posada, où je me trouvais. Sachant mon père accablé d'inquiétude, tourmenté à l'extrême par les événements politiques, presque malade de chagrin, j'allais le voir chaque jour. Je le trouvais le plus souvent qui arpentait son cabinet de travail. Il ne dormait plus, ne lisait plus, ne recevait personne.

— *La conscience nationale de ce peuple a été formée par les professeurs de Transylvanie, me disait-il. Si la guerre éclate entre les deux systèmes d'alliance, ce pays ne peut pas, ne doit pas combattre aux côtés de l'Autriche-Hongrie!*

En parlant ainsi, mon père s'inspirait d'une haute pensée morale qu'il appliquait à la politique. L'heure étant venue de choisir entre l'alliance russe et l'alliance autrichienne — chacune pouvant être justifiée par une revendication nationale — il pensait que la Roumanie libre se devait à elle-même de secourir d'abord la Transylvanie, où le grand mouvement nationaliste de 1848 avait eu pour berceau les écoles et pour chefs les professeurs transylvains. Ces paroles, et l'endroit où elles étaient dites me rappelaient vivement certains souvenirs d'enfance. La porte du cabinet de travail de mon père ouvrait sur une antichambre étroite où je me revois, avec ma soeur aînée, elle âgée de quinze ans, et moi de dix, nos raquettes à

la main, attendant avec une impatience grandissante que prît fin l'interminable discussion au sujet des écoles roumaines de Transylvanie, qui mettait aux prises, cette année-là, le ministre des Affaires étrangères et le représentant de l'Autriche-Hongrie à Bucarest. Le gouvernement hongrois menaçait, une fois de plus, de fermer ces écoles. et la menace allait être exécutée.

Nous attendions mon père pour aller jouer au tennis. Le soleil baissait; ces oiseaux qui ne chantent que le soir recommençaient à chanter au jardin; bientôt on n'y verrait plus assez clair, et derrière la porte fermée, le bruit désespérant de la conversation diplomatique ne cessait pas!

— Si nous laissions tomber nos raquettes? disait ma soeur.

Elle espérait qu'en faisant tout à coup du bruit dans cette antichambre sonore et dallée, on prendrait conscience de notre attente et que le bon marquis Pallavicini, qui nous aimait bien, comprendrait qu'il était temps de clore la discussion et de rendre à mon père une liberté dont nous avions besoin.

Quand la porte du bureau s'ouvrait enfin, on nous trouvait dans l'antichambre, au port d'arme, avec nos raquettes.

— Mes enfants, il est trop tard! Remettez votre partie à demain, disait mon père.

Et le ministre d'Autriche s'excusait auprès de nous avec de grands gestes désolés. Cette scène s'est reproduite plusieurs fois, l'été de mes dix ans. Je n'en avais oublié aucun détail, et le souvenir des parties de tennis perdues se trouva mêlé à celui d'un jeu plus grave, dont cet endroit fut le témoin.

Mon père avait gagné sa partie diplomatique cette année-là: les écoles de Transylvanie restèrent ouvertes et continuèrent d'être subventionnées par le gouvernement roumain. Le marquis Pallavicini, étant hongrois, s'était montré plus conciliant qu'un ministre autrichien de la Double-Monarchie, n'eût osé l'être.

— La conscience nationale de notre peuple a été formée par les professeurs de Transylvanie, répétait mon père, lorsque, à la fin du mois de juillet 1914, il se promenait, soucieux et triste, dans ce même cabinet de travail, tourmenté d'une inquiétude qui ne le quittait plus, ni jour ni nuit.

* * *

Pour bien retrouver la pensée de mon père durant cette semaine dramatique qui décida du sort de la nation, je n'ai qu'à reprendre mon journal, à la date du 3 août 1914:

3 août. Réveil avec l'idée terrible de la France en danger. Les Allemands sont entrés par le

Luxembourg. Le bruit court que l'Italie va faire une déclaration de neutralité.

Mon père disait hier :

— Nous espérons qu'elle entraînera la nôtre. Si ce fatal traité existe, il a été signé avec la Triplice, mais la Triplice a cessé d'être si l'Italie se retire.

A huit heures du soir, je vais à la villa, pour voir mon père, au retour du Conseil. Dès qu'il entre, nous l'entourons pour le questionner. Il ne veut pas répondre, il ne peut rien nous dire ! Le roi lui a demandé, comme aux autres conseillers du Trône, de ne pas révéler au dehors ce qui s'est passé cet après-midi dans la Chambre du Conseil. Et il a donné sa parole.

Je regarde mon père droit dans les yeux, et je lui dis :

— Puisqu'il faut que tu te taises, c'est moi qui vais parler. Je vais t'apprendre une bonne nouvelle, te confier un grand secret : tu as l'air beaucoup moins triste que tu ne l'étais ce matin : donc la partie est gagnée. Nous ne ferons pas la guerre aux côtés de l'Autriche !

Il ne m'a rien répondu, mais il a souri et j'ai compris que j'avais deviné juste.

.

9 août. C'est seulement aujourd'hui que j'apprends quel rôle important mon père a joué

au Conseil de la Couronne. M. A., un ministre libéral, rencontré chez des amis, à Sinaïa, demande à faire ma connaissance, afin de m'exprimer l'admiration qu'il éprouve pour mon père. Venant d'un adversaire politique, l'éloge prend une singulière valeur. Il me dit que c'est lui qui s'est montré le plus énergique, le plus éloquent de ceux qui ont pris la parole au Conseil. Son intervention a été décisive.

Lorsque le roi, après la lecture du traité secret, a exposé la situation et donné connaissance des dépêches que lui avaient envoyé les empereurs d'Allemagne et d'Autriche pour le presser de joindre son armée aux leurs, mon père a demandé au roi si ses alliés l'avaient averti et consulté avant de lancer leur déclaration de guerre. Le souverain s'est troublé. Il n'avait pas été tenu au courant; on l'avait averti seulement *après* que ces graves décisions avaient été prises. Mon père a répliqué vivement:

— Sire, il est incompatible avec la dignité de ce pays que Votre Majesté soit traitée en vassale.

De ce 3 août 1914, où il avait pris la parole au Conseil de la Couronne, jusqu'au jour où il mourut subitement, le 27 juin 1915, mon père ne cessa pas d'exercer son action politique dans le même sens, avec la force que lui donnait sa haute autorité morale.

Le roi Charles était mort tout au début de la guerre, assez tard cependant pour avoir mesuré les conséquences de «l'arrêt sur la Marne».

Après la disparition du roi, la situation politique de la Roumanie demeurerait difficile. Qu'on imagine une France dépouillée, au cours de son histoire, non seulement de l'Alsace et de la Lorraine par les Allemands, mais de la Provence par les Italiens; une place de la Concorde avec deux statues en deuil: Strasbourg et Marseille! Qu'on imagine ensuite une guerre survenant qui mettrait aux prises, dans la Suisse ou dans le Tyrol, l'armée allemande et l'armée italienne. De quel côté se ranger? Quel parti prendre?

Bons patriotes, les gens qui demanderaient à partir en guerre contre l'Allemagne avec Barrès, pour reprendre l'Alsace et la Lorraine, mais bons patriotes aussi ceux qui demanderaient à partir en guerre avec Mistral contre l'Italie, pour délivrer la Provence! L'horreur du Russe pillard, ravisseur de la Bessarabie, égalait, chez beaucoup de Roumains, surtout chez ceux de Moldavie, l'horreur du Hongrois, oppresseur des Transylvains.

Au milieu de ces troublantes querelles politiques, le jugement de mon père demeura ferme. Ses vastes connaissances historiques le servaient. Il ne cessa jamais de voir juste. Son opinion triompha

au sein du parti conservateur dont il devint le chef, en mai 1915.

Je n'ai pas à faire ici l'historique de cette dernière période de sa vie, mais je veux rappeler, pour honorer à la fois sa raison et le pays où cette raison s'était formée, au coeur de quelle action la mort le surprit.

Un diplomate français de nos amis se trouvait à demeure chez moi, pour une visite de quelques jours. Mon père et lui se virent plusieurs fois; ils eurent d'importantes conversations. Un dîner réunit à ma table Nicolas Filipesco, Take Ionesco, mon père, et notre ami français. C'était l'époque de l'entrée en guerre de l'Italie, et mon père jugeait que l'heure de l'intervention roumaine était venue.

Le ministre français, de retour à Paris, alla voir aussitôt M. Delcassé.

— Je vous apporte, lui dit-il, la parole de Jean Lahovary, chef du parti conservateur, un ami résolu de la France...

— Si c'est tout ce que vous m'apportez, lui dit M. Delcassé, il est mort!

Ouvert, sur la table, un télégramme annonçait que mon père n'était plus...

On trouve, à cette même date, dans Le Livre Rouge autrichien, la dépêche que le comte Czernin envoyait de Bucarest à son gouvernement. Il y

était dit que la mort de mon père pouvait être considérée par les Puissances Centrales comme un événement favorable...

* * *

En 1918, quand je pénétrai dans la villa de Sinaïa pour la première fois après l'invasion, je la trouvai complètement pillée de la cave au grenier. Il ne restait rien du mobilier rustique et de ces bibelots japonais dont il était de mode d'encombrer, du temps de nos parents, les maisons de campagne, sous prétexte de simplicité: éventails de papier et chiens de faïence, chères laideurs qui faisaient partie du décor de notre enfance évanouie!

La vieille femme qui gardait la maison me montra en gémissant la chambre de mon père, où il ne restait plus ni portes ni fenêtres, où le plancher même avait été arraché.

La bibliothèque de coin, où s'entassaient autrefois les livres, avait disparu, ainsi que la bibliothèque tournante qui portait les numéros déteints de la Revue des Deux Mondes et les journaux: Le Temps, gris, les Débats, roses.

La gardienne me raconta que le jour où la maison avait été envahie, l'officier allemand qui faisait l'inventaire du pillage, étonné de ne trouver que des livres de langue française, avait demandé:

— «*Der alte Herr*», le vieux monsieur qui habitait cette villa était donc un Français?

* * *

*Paris est en sçavoir une Grèce féconde,
Une Rome en grandeur, Paris on peut nommer.
Joachim du Bellay.*

Non! «le vieux monsieur qui habitait cette villa» n'était pas un Français, mais c'était un vrai croyant, un fidèle de cette religion: la France, dans laquelle il avait été élevé, et là où il vécut on retrouvait les ouvrages qui servent à ce culte.

Pour comprendre sa vie, il faut connaître et partager la foi qui l'anima. Il dit lui-même dans ses Souvenirs, que c'est à Paris, terre classique de l'honneur et du point d'honneur, qu'étant écolier, il prit la résolution de se battre pour délivrer son pays du joug turc.

Sa conduite en 1877 fut le résultat de cette détermination longtemps couvée et nourrie sur les bancs du collège. Bien plus tard, dans la crise morale que notre pays traversait en 1914, quand, les armées russe et autrichienne se combattant, des Roumains asservis mouraient dans ces deux armées pour la cause de leurs oppresseurs, au milieu de la grande confusion qui naissait de ce fait dans la conscience des Roumains du Royaume libre, jamais le jugement de mon père ne fléchit.

Redevable de ce qu'il était à l'enseignement qu'il avait reçu, je veux rappeler où et comment son esprit s'était formé.

* * *

Anatole France a dit: «On ne peint bien que soi et les siens». Je m'excuse de paraître ne raconter ici que l'histoire de ma famille, mais c'est elle que je connais bien, et j'ai conscience de faire en même temps l'historique de mille autres familles étrangères qui lui ressemblent. Et si j'ai pris pour exemple le groupe humain dont je fais partie, c'est qu'en m'attachant à ce cas particulier, je sais y trouver une abondance de preuves qui me permettra de généraliser.

Les cinq frères de ma mère et les quatre frères de mon père ont fait partie, comme lui-même, de cette confrérie des «Pèlerins de la Montagne-Sainte-Genève», dont je veux parler ici. Ils ont tous été des Latins du Quartier latin, et leurs pères, avant eux, à l'exception des fils, qui, dans les deux familles se destinaient au métier militaire; ceux-là ont porté le casoar des dimanches et les gants blancs de Saint-Cyr.

Dirai-je que la France fut leur seconde patrie? Cette expression consacrée ne me paraît pas juste. Un homme n'a pas deux mères, mais chaque homme peut avoir une mère et un amour. On ne

choisit pas sa mère, mais on croit très fort choisir son amour. Ces hommes, leur vie durant, jurent des amoureux de la France. Tout, dans leur première éducation, les prédisposait à s'éprendre d'elle. Les leçons d'histoire, les lectures, les images, la magie des grands noms, leur donnaient dès l'enfance comme un avant-goût de cette passion qu'ils étaient destinés à ressentir. Peut-on seulement parler d'imagination neuve dans nos vieilles civilisations? Ces enfants arrivaient à Paris, la tête montée d'avance, comme Montaigne arrivait à Rome. Eux aussi, ils pouvaient dire:

«J'ay veu ailleurs des maisons ruynées et des statues, et du ciel, et de la terre, ce sont toujours des hommes... Or j'ay été nourry, dès mon enfance avecques ceulx ici; j'ay eu connaissance des affaires de Rome, longtemps avant que je l'aye eue de ceulx de ma maison: Je sçavais le Capitole et son plan, avant que je sceusse le Louvre; et le Tibre avant la Seine. J'ay eu plus en teste les conditions et fortune de Lucullus, Metellus et Scipion, que je n'ay d'aucuns hommes des nostres... Je remasche ces grands noms entre mes dents et les fais retentir à mes aureilles: ergo illos veneror et tantis nominibus semper assurgo¹⁾.

La France offre au monde l'exemple d'un prodige: elle est à la fois un pays classique et contemporain.

(1) *J'honore ces grands noms et ne les entends jamais sans me sentir plus grand. (Sénèque, épis. 64)*

Les jeunes étrangers qui débarquent à Paris y sont aussitôt reçus par la famille des ombres illustres. A chaque tournant de rue, un fantôme fameux ou charmant se lève et leur fait signe; c'est vraiment pour eux le pays de connaissance, d'autant qu'ils n'y connaissent personne et qu'aucune créature vivante ne vient s'interposer entre eux et le monde de leur rêverie.

Je sais telle rue morose de la rive gauche qui, pour un petit Parisien, n'était que la rue où habitait sa vieille tante, tandis qu'un adolescent étranger y voyait passer chaque jour l'ombre enchantresse de Lucile Desmoulins. Sur le quai Malaquais, il rencontrait Marie Mancini; il voyait s'allumer chaque soir au sommet d'une obscure maison la lumière dont s'éclairaient les veilles du jeune Bonaparte. . . .

Dans ce Paris où tant d'êtres humains sont venus vivre en idée, la foule des créatures de roman se mêle aux grandes figures de l'histoire. Voilà pourquoi les imaginations y prennent feu, les rêves y prennent corps, et voilà comment on ne s'y sent jamais seul.

A quelqu'un qui lui donnait son adresse: rue Férou, à Paris, une petite Américaine de Cincinnati répondait l'autre jour: — Rue Férou? La rue qu'Athos habitait?

Dans combien de jeunes têtes se sont gravés ces

mots mémorables: «Athos habitait rue Férou, à deux pas du Luxembourg»?

C'est près de là qu'ont demeuré mes oncles et mon père, quand ils étaient étudiants. L'un d'eux ne devait plus jamais s'éloigner de ce voisinage célèbre. Je raconterai comment, chez lui, la passion de Paris fut la plus forte. Pèlerin qui s'établit en ermite sur le lieu du pèlerinage, toute sa vie il refusa de quitter la Montagne-Sainte-Genève.

Les autres retournèrent dans leur pays. Ils y arrivaient chargés de lauriers universitaires, docteurs en droit de la Faculté de Paris, ayant conquis leur grade avec éclat. Sur ces jeunes sauvages de la bonne espèce, Latins de la Dacie Heureuse, la greffe de l'enseignement classique prenait avec force.

Lauréat du Concours général, mon père n'avait fait que suivre l'exemple de son frère aîné, Alexandre, et d'un autre Roumain, le prince Nicolas Bibesco. Leurs noms brillent encore sous la poussière des années dans le palmarès du Lycée Louis-le-Grand.

Le temps des études terminé, quand ces jeunes gens quittèrent Paris, ils savaient devoir à la France le meilleur de leur être. Ils se souvenaient aussi d'avoir été visités par les Muses dans les ruelles noires du Quartier latin. Là où tant d'ombres fameuses accueillent les petits étrangers obscurs, ils laissaient, eux aussi, une ombre adorée.

Son apparition devait les troubler toujours; chaque fois qu'ils ont revu les bords de la Seine, elle leur est apparue, souriante et navrée: c'était l'ombre de leur jeunesse.

Quand il fallut abandonner ces lieux embellis d'elle et de tout ce que dix siècles de civilisation ont produit de bon, de rare et de charmant, à l'un des frères, le courage manqua. Constantin refuse de partir; il se brouille avec ses parents, il renonce aux avantages d'une situation qui, jointe à leur mérite personnel, fait de ses frères, rendus à leur patrie, des hommes dont la carrière rapide et brillante éblouit leurs concitoyens. Alexandre est ministre de la Justice à vingt-cinq ans; Jacques arrive au grade de commandant à l'âge où d'autres décrochent avec peine leur second galon. C'est lui qui dirige en fait les opérations de l'état-major pendant la campagne de 1877.

Constantin ne leur envie rien des succès d'une vie qui aurait pu être la sienne. Il s'est établi au Quartier latin; il loge à deux pas du Luxembourg; il y vit en humble amant des Lettres françaises. On croit qu'il écrit, mais une invincible pudeur, le sentiment de n'être, malgré tout, qu'un étranger indigne de dénouer les sandales de sa chère déesse, l'empêche de publier.

Fou de littérature, il est le type achevé de l' amoureux transi. A la recherche de ce qu'il y a de plus

pur dans la langue, il devient l'exégète de Voltaire. Mais il n'ose pas signer son ouvrage; son nom révélateur d'une origine étrangère l'ennuie; pour lui ôter de son étrangeté, il l'orthographie à la française: La Hovary.

C'est sous ce vocable que le connaissent ses amis des bibliothèques publiques et des cafés de la rive gauche, voltairiens comme lui! L'oncle est à la fois puriste et libre penseur.

Au pays natal, les honneurs, avec les années, s'accumulent sur la famille. Alexandre est ministre des Affaires étrangères; Jacques, devenu général, est ministre de la Guerre; mon père est nommé ministre en France.

C'est alors que, toute petite fille, j'ai vu pour la première fois l'oncle de Paris, l'enfant prodigue du Quartier latin, l'obstiné qui n'est jamais revenu au foyer paternel.

Je me souviens confusément qu'il me fit l'effet d'être un professeur: sa cravate est autrement nouée que celle de mon père; il n'est pas décoré; il n'a pas d'enfants. Il s'est marié sur le tard à une personne qui n'est plus jeune. Sa femme, que la famille ignore longtemps et que ma mère reçut avec bonté, était une Parisienne d'humble origine, la fille, à ce qu'on croit, d'une dame qui dirigeait une pension de famille au Quartier latin. Effacée, malade et discrète, «Tante Marie» mourut bientôt.

Désormais nous habitons Paris, et l'Oncle Constantin vient nous voir une fois tous les quinze jours. Je m'attache à lui, il s'attache à moi. Je l'écoute: il me fait de longs discours sur la grammaire française, sa beauté, sa logique et ses bizarreries. Nous allons nous promener ensemble au Jardin du Luxembourg et toutes les promenades se passent en dissertations sur les verbes irréguliers.

Un cousin potache nous raille, nous appelle, lui: «Mon oncle le grammairien», moi: «Ma cousine la grammairienne»!

L'Oncle s'intitule: «Ton oncle à héritage», et me promet solennellement de me léguer son grand Littré.

Les années passent. Mariée, je reviens à Paris. Je vais publier un livre: l'Oncle est confondu de mon audace. J'ose ce qu'il n'a jamais osé: publier en France un ouvrage français. Pour un étranger, quelle impertinence! C'est importer du thé en Chine, du charbon à Newcastle.

Inquiet, scandalisé, ravi, il vient me voir souvent pendant que je corrige mes épreuves, il tourne autour de ces papiers noircis, il me prodigue à la fois les conseils et les menaces:

— Un néologisme, et je te déshérite!

C'était son refrain!

Quand l'Oncle Constantin mourut, j'héritai du grand Littré. Il me pardonnait ma témérité: l'Académie française avait couronné mon livre.

Par un de ces crépuscules d'hiver à la fois tendre et mouillé, quand Paris pluvieux est plein du reflet de ses lumières, l'Oncle rencontra dans la rue, où chaque soir il allait prendre le frais chez son libraire, cette passante un peu brusque: la mort. A peine l'eut-elle touché, qu'il tombe. Les badauds de s'assembler. On trouve sur lui sa carte de lecteur de la Bibliothèque Nationale où sont inscrits son nom et son adresse. On le porte à domicile. Déjà il ne vivait plus. S'il avait eu le temps de parler, nul doute qu'il n'eût dit, comme ce professeur de français dont il nous racontait la fin: «Je meurs! . . . On peut dire aussi: Je me meurs!

Quand on ouvrit son testament, on lut qu'il voulait être incinéré. L'Oncle continuait jusqu'au bout à scandaliser sa famille!

Quelques hommes âgés que nous ne connaissions pas, d'apparence spirituelle et paisible, se réunirent autour de son cercueil. C'étaient ses Labadens, les amis de sa jeunesse qu'il avait gardés toute sa vie. L'un d'eux prit la parole:

— Notre ami fut un pur lettré, dit-il. Et il loua les mérites littéraires de l'oncle, ses travaux demeurés cachés, et sa science, qui ne se pouvait comparer, pour la profondeur, qu'à sa modestie. . .

Les autres essuyèrent leurs lorgnons . . . Nous allâmes avec ces inconnus jusqu'au Père-Lachaise. C'était par un de ces jours de l'hiver finissant où

les giboulées commencent. Des vapeurs pâles montaient de la vallée de la Seine. Des nuages rapides passaient sur les toits de la ville que la pluie et le soleil faisaient briller simultanément.

Et l'Oncle Constantin devenait ce qu'il avait voulu être: une fumée de plus dans le ciel de Paris!

* * *

La France est le seul pays qui possède vraiment ses étrangers. Ils ne sont qu'à elle, et soit qu'elle les garde, comme il arriva pour l'Oncle Constantin, soit qu'ils retournent chez eux, ils lui restent, dans les deux cas, solidement attachés par le coeur. Elle leur a donné l'exemple de la perfection, une vertu qui lui est propre, elle ôte à ceux qui la connaissent la possibilité de trouver leur contentement ailleurs.

Ce goût de la perfection s'applique à toutes les choses de la vie, aux moindres comme aux plus grandes; qu'il s'agisse d'art, de guerre, de mode ou de cuisine, en France, il ne suffit pas de bien faire, il faut exceller. On y apprend d'abord à vouloir le mieux, à tenter le plus, à n'être jamais content de soi. Et comme on n'y est pas non plus content des autres, de cette insatisfaction générale, naissent les délices du goût difficile.

On appelle communément la France le pays de la mesure. J'oserai dire qu'elle est aussi, qu'elle

est surtout, le pays du maximum. de l'extrême en tout, et de l'achevé.

C'est ainsi qu'elle crée sans se laisser les «modèles du genre», dans tous les genres. Elle est, dans le monde, la grande imitée parce qu'elle ne cesse pas de former héroïquement des types, nés de son génie et de son exigence.

Quand elle fait une monarchie absolue, c'est celle de Louis XIV, et l'Europe se couvre des imitations de Versailles. Toutes les révolutions se font au chant de sa Révolution; depuis Rome, il n'y a eu de César que le sien, et quand les étrangers qui visitent Paris se hâtent vers le Dôme des Invalides, ils passent sous le grand portail où le jeune Louis XIV se dresse, synthèse de la royauté qui mène à cette autre synthèse d'un grand peuple: Napoléon.

Paris donne sa mesure à ceux qui viennent y faire l'apprentissage de la vie, et cette mesure dépasse si bien toutes les autres, qu'après, il n'est pour eux que de chercher à la remplir, en se dépassant eux-mêmes.

Je crois avoir dit ce que la France fait pour ses étrangers. Maintenant je voudrais rappeler ce qu'ils ont fait pour elle. L'obligé, en amour, est celui qui aime; là-dessus, il faut penser comme Voltaire:

*C'est moi qui te dois tout, puisque c'est
moi qui t'aime! . . .*

Qu'ont-ils fait d'autre pour elle que de l'aimer?

Je vais tâcher de montrer comment quelques-uns s'acquittèrent de leur dette envers cette France à laquelle ils devaient tant.

Je nommerai d'abord Grégoire Ghica, qui se battit avec les mobiles de la Loire, et celui dont je suis la fille par alliance, le prince Georges Bibesco: on a pu dire de lui, sans flatterie, quand on prononça son éloge funèbre à l'Institut de France, qu'il fut un Français. Trois campagnes: le Mexique, l'Algérie, 1870, ont laissé dans sa maison, devenue la nôtre, des souvenirs émouvants: ses armes et ses livres. Sur la panoplie, des pistolets d'arçon qui servirent à faire le coup de feu contre les Mexicains; le harnachement de l'étalon arabe «Sanglier», qui foula les terres rouges d'Amérique et les sables d'Algérie; l'épée dont le fourreau fut pris et faussé sous le poids du cheval qui s'abattit, le soir de Sedan. Sur les rayons de la bibliothèque, des livres: La retraite des dix mille; Belfort, Reims, Sedan; Prisonnier.

L'autre frère, le prince Nicolas Bibesco, comme lui officier d'état-major, était aide de camp du général Trochu pendant le siège de Paris, et l'une de ses filles, née dans la ville assiégée, porte sur le registre de l'Etat-civil les prénoms superbes de «Catherine-Paris».

Enfin, leur aîné à tous deux, Grégoire prince de Brancovan, qui n'avait pu, comme ses frères, plus jeunes, payer à la France l'impôt du sang, s'acquitta d'autre manière. Il eut une fille; elle devint la Comtesse de Noailles Elle appartient à la France et lui apporte en dot son génie.

Ainsi, parfois, l'étranger paye, et dans ce cas-ci, on peut dire que la Roumanie a payé magnifiquement.

Le mariage est une annexion au profit de l'homme, même quand ce n'est pas une indemnité. Marie Skoldowska, Polonaise, en devenant Madame Pierre Curie, dépayse sa gloire et la donne à la France, tout comme sa compatriote Marie Leczinska lui a donné la Lorraine. Par mille chemins, par mille détours, les bonnes semences jetées aux quatre vents de la terre par la grande semeuse, reviennent en gerbe s'entasser dans ses greniers. Le Dostoeïwski des enfants, la Comtesse de Ségur, née Rostopchine, anime d'une vie prodigieuse tout un peuple de personnages, et cette Russe, devenue Française, crée un lieu de rencontre pour tous les enfants du monde, un état d'âme commun aux petits Français, comme aux petits étrangers de langue française, qui furent et sont encore élevés avec les Malheurs de Sophie, les deux Nigauds et le Général Dourakine.

A côté de celles qui furent des esprits créateurs, il y a les autres, les inspiratrices. Puvis de

Chavannes a légué au musée de Lyon un admirable portrait de sa femme qui était Roumaine. Le voile dont cette dame entoure son visage est posé sur sa tête tout à fait comme les femmes du peuple de chez nous posent encore leur voile. Mais peu de gens savent que la Sainte-Geneviève veillant sur Paris n'est autre que cette belle Moldave, Marie Cantacuzène, qui devint, par la suite, madame Puvis de Chavannes.

Carpeaux, tombé dans la misère, est venu vivre et puis mourir sous le toit de son protecteur roumain, le prince Georges Stirbey, et le pauvre peintre Gauguin, dans ses Lettres, évoque l'aide que lui donnait Emmanuel Bibesco.

Je sais qu'il est de bons esprits pour déplorer cette affluence d'éléments étrangers à Paris; on parle de l'arrivée des Barbares, et l'on pense un peu à l'invasion de l'empire romain chaque fois qu'une actrice étrangère—et c'est généralement une Roumaine—parvient aux honneurs de la scène sur un théâtre subventionné.

Mais où vit-on jamais pouvoir d'assimilation pareil à celui que Paris exerce sur ceux qui se jettent dans ses profonds creusets? Que reste-t-il du Cubain dans Hérédia, aux purs poèmes?

Quoi qu'en disent les esprits chagrins, le chêne de France est assez fort pour supporter ces bouquets de gui légers, ornements naturels qui s'y suspendent

pour vivre, dont les perles laiteuses attirent les oiseaux, et qui font de ce chêne unique dans la forêt du monde, un arbre sacré.

* * *

Pourquoi ce récit d'une guerre de délivrance, qui intéresse, avant tout, le peuple roumain, fut-il écrit en français?

J'aimerais aller au-devant des reproches dont un nationalisme un peu farouche, respectable, mais étroitement entendu, pourrait charger la mémoire de l'auteur.

Soldat, homme politique, orateur, écrivain, Jean Lahovary a passionnément servi la Roumanie; il en savait la langue à la perfection. Dans une brochure connue de tous nos philologues, il l'avait défendue contre les cuistres qui voulaient la latiniser, et contre les modernes qui la falsifient en la francisant. Mais il désirait faire connaître sa patrie, et s'il composa ses Souvenirs dans une langue qui n'était pas la sienne, c'était pour obtenir ce que l'apôtre Paul a nommé: «le don de se rendre intelligible aux nations».

Combien d'idiomes parlait-on sur la terre, au temps des Grecs et des Romains? Tous se sont perdus, sauf les deux que l'on sait. Déjà nous devinons que les conceptions de l'Europe chrétienne survivront en deux langues auxquelles la

fortune de la civilisation semble confiée. L'une, le français, infiniment répandu parmi les lettrés, comme fut la langue grecque; l'autre, l'anglais, parlé comme le latin, par le plus grand nombre. Que les nations rivales se consolent: s'il leur vient un écrivain magnifique, il sera sauvé, puisqu'il sera traduit. Il lui suffira pour cela d'avoir du génie.

Ouvrier convaincu de la résurrection roumaine, mon père s'était donné pour tâche de montrer simplement le chemin qu'il avait parcouru. Sa route passait par Plevna. Une sorte de prescience émouvante lui inspira, trente-six ans après cette bataille, l'idée de raconter, à la veille de la guerre de 1914, quelles étaient les vertus guerrières de sa race, comment elle était née à la liberté, et pourquoi elle méritait son destin grandissant. Il le raconta, non pas en s'adressant à soi-même, mais à tous, dans une langue universelle.

Au temps de la frémissante neutralité roumaine, un diplomate allemand critiquait devant moi le fait que ces Mémoires d'un Roumain, dont une partie avait déjà paru dans Le Journal des Débats, fussent écrits en français. Il s'élevait contre l'habitude qu'on a de parler français dans la société de Bucarest. Il ne demandait pas qu'on y parlât allemand, — il était bon prince! — mais pourquoi n'y parlait-on pas roumain, et rou-

main seulement? Je pris la peine de lui expliquer que la Roumanie d'aujourd'hui passait par une phase que toute l'Allemagne avait traversée au XVIII-e siècle, toute la Russie, au XIX-e, et qu'on pourrait appeler, en terme d'oénologie: la clarification des peuples par l'usage de la langue française. Mon argument, l'ayant convaincu, le fâcha:

— Si les Roumains sont de deux siècles en retard sur nous, Allemands, d'où vient que vos ministres rêvent à la conquête de la Transylvanie?

Je lui fis remarquer qu'une réunion n'est pas une conquête, et que parler français ne nuit point aux agrandissements territoriaux. Frédéric-le-Grand défendait qu'on parlât allemand devant lui, et cela ne l'a point empêché d'annexer la Silésie.

* * *

Mon père, et tous ceux de sa génération qui conduisirent les affaires de la Roumanie, depuis le milieu du XIX-e siècle jusqu'au commencement du XX-e, avaient fortement reçu l'empreinte française. Et quel Roumain, devant leur oeuvre, oserait les en plaindre?

Les lecteurs de ce livre y trouveront un vertigineux raccourci d'histoire, qui va de 1877 à la seconde guerre balkanique de 1913. Ils verront un

jeune garçon, élève de Louis-le-Grand, monter sur l'estrade des lauréats un jour de distribution des prix, et en redescendre précipitamment pour ne pas se laisser complimenter par l'ambassadeur de Turquie. Il n'est pas Turc, il est Roumain. Il le sait. Il sait qu'il a son église à lui, son souverain à lui; il a vu son père exercer sa charge, au nom de ce souverain. Il veut ignorer le Sultan, les Bachibouzoucks, et tout ce qui s'ensuit. Il enrage, et, vingt ans plus tard, il venge, devant Plevna, l'offense faite à son sentiment national. Et ce même homme, tout à la fin de sa carrière, aura la vision d'une fédération balkanique qui sera peut-être la vérité politique de demain.

Quand mon père me racontait les souvenirs de sa petite enfance, j'avais l'impression de faire une chute de plusieurs siècles, et d'être ramenée d'Occident en Orient. Il habitait Giurgevo, du temps que mon grand-père était gouverneur de cette ville, sous le règne du Prince Stirbey. Le pacha d'en face, gouverneur de Roustchouk, — la Bulgarie étant effectivement terre turque à cette époque, — dépêcha vers ma grand'mère, le jour de sa fête, une barque qui portait à travers le Danube, de l'essence de rose, du loukhoun, et une guenon richement habillée. Une vieille esclave, libérée depuis peu par une loi toute neuve, faite sous le règne de Bibesco, avait charge de veiller sur la guenon et d'a-

muser les enfants, qui l'aimaient, la tourmentaient, et la faisaient retomber en esclavage. Une de mes tantes, avait reçu de ses parents, vingt esclaves en dot. Mon père a connu, j'ai connu moi-même, à travers mes ascendants, une époque où l'on vivait en Roumanie sur un mode inusité en Europe, depuis les jours du patriciat romain. Encore que le nôtre fût un patriciat bien diminué, qui n'avait guère que ses esclaves tziganes pour lui rappeler la vieille Rome, il a fallu à des hommes et à des femmes, élevés de la sorte, une prodigieuse force morale pour s'adapter, sans révolution, à un état de choses qui amenait, avec la fin de leurs privilèges, la représentation populaire, l'instruction obligatoire, le service militaire, en attendant le suffrage universel, et l'expropriation.

Je crois que l'influence française a rendu possible cet immense changement: il s'est produit en un temps qui pressait. Si la génération de nos pères s'était opposée à cette évolution nécessaire, c'en était fait de l'unité roumaine. L'Europe, en voie d'émancipations nationales, ne nous aurait pas attendus.

J'entends dire que c'est le peuple qui a fait la guerre de 1877, comme la guerre de 1914, que le peuple roumain n'a pas lu Voltaire et ne parle pas français. J'entends bien! Mais qu'on me par-

donne d'avoir, en ce qui concerne les rapports des conducteurs d'une nation avec cette nation, les sentiments qui liaient Tristan à Iseult, dans la fable du Coudrier et du Chèvrefeuille:

«Bel ami, ainsi est de nous:

«Ni vous sans moi, ni moi sans vous».

PRINCESSE BIBESCO.

A V A N T - P R O P O S

Étant né en Roumanie, dans le pays qu'on appelait naguère encore: Les Principautés danubiennes, j'ai souvent passé le Danube. J'ai aussi passé la Seine sur le Pont des Arts, au temps lointain et heureux où je suivais à Paris les cours de l'École de Droit. Ce n'est pas de ces passages que je veux vous entretenir; ils manqueraient évidemment d'intérêt.

Le passage que je vais vous raconter, c'est celui que j'effectuai un soir du mois de juillet 1877, le jour même de la seconde bataille de Plevna, comme maréchal-des-logis au 1^{er} escadron du 3^e régiment de «Calaraches»(1), faisant partie de la 4^e division roumaine, concentrée depuis quelques jours à Tournou-Magourèle, sur le Danube, en face de la forteresse de Nicopolis, dont

(1) Cavalerie territoriale.

les Russes s'étaient emparés quelques semaines auparavant.

Le 3^e Calaraches se distinguait des autres régiments de la même arme par une particularité. Parmi les cavaliers, brigadiers et maréchaux-des-logis, figuraient un ancien préfet de police, un ancien président de tribunal, un ancien procureur général, etc.

Il faut dire que ces hauts fonctionnaires n'avaient pas, à eux tous, quatre cheveux blancs. La Roumanie de cette époque, en pleine période d'organisation, faisait comme la première République, qui avait des généraux en chef de vingt-cinq ans: elle recrutait ses hauts fonctionnaires parmi les jeunes gens qui rentraient des Universités de France et d'Allemagne, de France surtout; on arrivait très vite en ce temps-là. Tout cela a changé depuis. La gérontocratie a fait son apparition.

Le 3^e Calaraches, recrutant un de ses escadrons dans le district d'Ilfov, dont la capitale est Bucarest, était celui où l'on

trouvait le plus de soldats de cette espèce un peu particulière. Il y en avait aussi dans d'autres régiments. Deux frères, les princes Ghika (1) qui, depuis, ont représenté, comme ministres, le roi Charles à Vienne, Berlin et Paris, servaient comme sous-officiers volontaires dans un régiment de «Roshiori» (hussards rouges). Un prince Stourdza était simple canonnier; deux des fils du Président de la Chambre d'alors, M. C. Rossetti, s'étaient engagés, l'un, aux chasseurs à pied, l'autre, dans la cavalerie. Le roi Charles constate, dans ses Mémoires, l'élan avec lequel les jeunes gens des meilleures familles accoururent sous les drapeaux au moment de la guerre.

Comme je l'ai dit, la plupart de ces messieurs avaient vécu de longues années à Paris; élèves des lycées, alors impériaux,

(1) Les deux frères avaient, en 1870, servi comme volontaires dans les rangs de l'armée française; l'aîné, Grégoire (depuis, ministre de Roumanie à Paris), fit, comme sergent, la campagne de la Loire; le second, Émile, prit part à la défense de Paris dans un des forts détachés.

plus tard étudiants, enfants du Quartier Latin, de la Montagne-Sainte-Genève, leur jeunesse s'était passée et formée dans le Paris brillant du Second Empire, tout vibrant encore de l'écho des acclamations qui avaient salué les régiments partant pour l'Italie, le retour des soldats de Sébastopol et de Solférino. Bien accueillis par nos camarades de collège, avec la cordialité et l'aimable facilité qui font le charme du caractère français; traités de «sauvages» et de «sales Turcs», seulement après l'échange de quelques coups de poing dans la cour du collège; bien cotés dans l'opinion du monde des Écoles, où nombre de collégiens et d'étudiants roumains avaient remporté des succès et étaient revenus des distributions de prix chargés de lauriers en papier vert, nous avions tous le sentiment très vif que la Roumanie, à peine connue, vassale du Grand Turc, comptait peu ou plutôt ne comptait point du tout dans l'Europe civilisée et qu'elle avait à conquérir ses lettres de naturali-

sation, ou, comme on disait autrefois, à gagner ses éperons.

C'était le temps où Veuillot, parlant des journalistes officieux, organes du ministère des Affaires Etrangères, écrivait :

«Vitu étend sa plume sur la belle Italie; Dréolle protège modestement les Moldo-Valaques».

Nous comprenions très bien que l'on ne prendrait au sérieux les Moldo-Valaques, comme on nous appelait alors, que lorsqu'un certain nombre d'entre eux se seraient fait casser la... figure sur un champ de bataille. Il faut dire que l'antimilitarisme n'était pas encore inventé à cette époque. Quant à moi, dès le collège, ma résolution était bien prise ; le jour lointain ou proche où l'on marcherait pour se débarrasser des liens de la vassalité turque, j'en serais.

Deux personnages placés aux deux extrémités de l'échelle sociale m'avaient fortifié dans ma résolution : un ambassadeur et ma concierge.

L'ambassadeur était celui de Turquie. Ayant remporté un prix au Concours général, le jour de la distribution solennelle à la Sorbonne, au moment où je m'avançais vers l'estrade où siégeaient, aux côtés du ministre, le cardinal-archevêque, le maréchal gouverneur militaire de Paris, le préfet de la Seine et autres personnages notoires et considérables, un huissier m'avait, avec un bon sourire, dirigé vers l'ambassadeur de Turquie, qu'on avait eu la délicate attention d'inviter tout exprès pour couronner le jeune lycée, espoir de l'empire ottoman, et cela m'avait gâté toute ma joie. Nous soutenions avec raison que nous n'étions pas sujets turcs, mais simplement — ce qui était déjà trop — assujettis à payer un tribut, ayant d'ailleurs notre souverain, notre administration indépendante, notre armée (comme la Bulgarie jusqu'en 1908); mais on ignorait ces nuances au ministère de l'Instruction Publique.

Quant à ma concierge, cette brave femme qui lisait les journaux, s'avisa un jour de me faire des compliments de condoléance émus à l'occasion de la mort du Sultan Abdul-Medjid. Mon excellente éducation m'empêcha seule alors de lui dire... (Non, je ne puis pas vous dire ce que je ne dis pas ce jour-là à ma concierge...)

Je m'étais donc bien promis que je ne manquerais pas au rendez-vous, le jour où il s'agirait de prouver au monde que nous savions nous faire casser la tête aussi bien que d'autres. J'avoue, en toute sincérité, que je souhaitais vivement que la mienne ne fût pas cassée; mais enfin il fallait en courir le risque. Ce risque, je l'ai couru de bon coeur, bien d'autres avec moi, et aujourd'hui, à trente-cinq ans de distance, c'est avec plaisir que je me reporte vers cette époque de ma vie, qui apparaît à ma pensée, parée du charme de la jeunesse envolée, et illuminée, pour un peuple longtemps malheureux et méconnu, d'un rayon de gloire.

Et voilà pourquoi, après cinq années passées à étudier, place du Panthéon, le Droit civil français, le Droit romain et toutes sortes d'autres droits, j'étais en train, en cette mémorable année 1877, de compléter mon éducation juridique, par l'étude de ce que le bon roi Henri IV appelait si heureusement le Droit Canon.

CHAPITRE I

DÉPART DE BUCAREST

Le 11/23 avril 1877, un bruit se répandit, avec la rapidité de l'éclair, dans toute la Roumanie : les Russes ont passé le Pruth (1), ce Rubicon de toutes les guerres russo-turques du XIX^e siècle. C'est la guerre. On s'y attend et l'on s'y est préparé depuis plusieurs mois, car la Roumanie est bien décidée à y jouer son rôle, et, dans le courant de l'hiver, elle a procédé à une mobilisation partielle.

Dans les guerres précédentes (1812, 1829, 1854), le rôle des principautés roumaines avait été absolument passif. Foulées par les armées belligérantes, épuisées

(1) Cette rivière sépare la Russie de la Moldavie, depuis la perte de la Bessarabie, en 1812. La Turquie, considérant les principautés roumaines comme partie intégrante de l'empire ottoman, avait toujours considéré comme *casus belli* l'entrée des armées russes sur le territoire roumain.

par les réquisitions, les pillages, les épidémies, ces malheureuses provinces avaient connu toutes les horreurs de la guerre sans avoir au moins l'honneur et la gloire qui font oublier les misères et consolent des ruines accumulées et des vies sacrifiées.

Cette fois, il n'en sera plus de même. Dès que le pays, après le Traité de Paris (1856), fut redevenu à peu près maître de ses destinées, le Prince Couza, dont la double élection (24 janvier 1859) constitua l'union des deux principautés de Valachie et de Moldavie, d'où est sortie la Roumanie de nos jours, s'était occupé activement, avec le concours d'une mission militaire française, de l'organisation de l'armée roumaine.

L'oeuvre commencée par le dernier prince indigène avait été, depuis, poursuivie avec une infatigable persévérance par le prince de Hohenzollern (aujourd'hui roi Charles de Roumanie). Suivant encore les traditions et les instincts de sa race, il avait consacré tous ses soins

à l'organisation d'une armée disciplinée, instruite et commandée par des officiers dont beaucoup avaient fait leurs études militaires à l'étranger, la plupart en France.

Le nombre des régiments d'infanterie avait été porté à 24 (1) (8 régiments de ligne et 16 de «Dorobantzes» (2).

L'infanterie avait été armée de fusils à tir rapide (Peabody et Dreyse); l'artillerie de canons Krupp en acier (3); l'instruction de la troupe, celle des cadres d'officiers et de sous-officiers avait été

(1) Il y avait de plus 4 bataillons de chasseurs.

(2) Les soldats de l'armée de ligne faisaient 5 ans de service actif; les «Dorobantzes», institution particulière à la Roumanie, après un premier stage de 3 mois sous les drapeaux, faisaient ensuite une semaine de service sur 4 pendant 5 ans; leurs cadres étaient composés de sous-officiers et d'officiers appartenant à l'armée permanente. Les Calaraches avaient la même organisation. Comme les Cosaques, ils étaient propriétaires de leurs chevaux.

(3) Au moment de la guerre, la Roumanie put mettre sur pied 90.000 hommes, dont près de 60.000 de troupes de première ligne (60 bataillons d'infanterie, 40 escadrons, plus le génie, les marins de la flotille du Danube, etc., avec 190 bouches à feu, sur lesquelles 8 batteries (à 6 pièces) étaient composées de canons de 0 m. 87. C'était le

poussée activement; du reste, le temps qui s'écoula entre la mobilisation (1^{er}/13 avril) et le passage du Danube par le gros de l'armée (commencement de septembre) permit de consolider l'instruction des troupes, de leur donner la cohésion indispensable et de mettre les conscrits et les réservistes dans la main de leurs chefs.

Successivement, les troupes mises sur le pied de guerre, se dirigent vers les points de concentration fixés par l'État-Major, le gros s'accumulant dans la partie occidentale de la Roumanie, à Calafat.

Le 3^e Calaraches, dont je fais partie, doit quitter Bucarest dans la première

dernier modèle 1875 et le plus perfectionné qu'il y eut alors dans les trois armées en présence. Depuis 1877, l'organisation et l'accroissement de la puissance militaire de la Roumanie ont marché à pas de géant. En 1913, la Roumanie mobilisa 470.000 hommes, avec 702 bouches à feu, 340 mitrailleuses et 135.000 chevaux. Sur ce nombre les deux armées d'opérations, celle qui passa le Danube à Corabia (Ouest) et celle qui opéra dans la région du Quadrilatère, comptaient 325.000 hommes de troupe; 6.712 officiers, 642 canons, 322 mitrailleuses et 124.000 chevaux.

quinzaine de Mai, pour se rendre sur les bords du Danube, où il se reliera à la droite de l'armée russe.

La veille du jour fixé pour le départ, quelques volontaires se réunirent pour passer une dernière fois la soirée dans une maison amie, chez la femme d'un haut magistrat. Les dames font de la charpie; c'est, depuis cet hiver, leur occupation habituelle dans les salons de Bucarest. Nous entrons, un peu gauches et empêtrés dans nos uniformes, dont nous n'avons pas l'habitude.

Il faut croire pourtant que nous n'avons pas l'air trop soucieux ou préoccupés, car une dame ne peut s'empêcher de s'écrier: «Mais regardez-les donc, on dirait qu'ils ne savent pas où ils vont aller demain!»

On cause, on plaisante sans affectation de fausse gaîté, grâce à la belle insouciance de la jeunesse, grâce aussi à l'éducation toute parisienne de la société roumaine.

Comme on discute les chances de la guerre, l'un des nôtres, qui connaît ses classiques, dit :

— Pourvu que nous ne vous envoyions pas bientôt la dépêche de Matadoros, dans *Giroflé-Girofla* : « Reçu pile épouvantable ! ». Et tout le monde de rire.

A un moment, quelqu'un ayant eu l'air de ne pas prendre trop au sérieux l'ardeur belliqueuse des beaux messieurs de Bucarest et leur endurance devant les misères et les fatigues de la guerre, la maîtresse de maison intervint et dit. « Quant à moi, je suis sûre que tous nos jeunes gens feront admirablement leur devoir et que leurs chefs seront contents d'eux ».

Sur ces mots, qui ramènent la conversation à un ton plus sérieux, l'on se sépare, et adieu, pour de longs mois, les causeries autour d'une table à thé, en compagnie de femmes élégantes ! Tout cela paraîtra plus charmant au retour.

Le jour du départ, je fais mes derniers préparatifs de bonne heure. Une vieille

servante de la maison, Roumaine de Transylvanie, va et vient dans ma chambre. Elle range, nettoie, s'attarde. Je vois bien qu'elle a quelque chose sur le coeur.

Enfin elle se décide et me dit, d'un ton confidentiel :

— Monsieur, j'ai quelque chose à te dire.

— Qu'est-ce que c'est, ma bonne Eva ?

Monsieur, tu sais, quand tu seras là-bas, il faudra prier Saint-Nicolas et te recommander à lui.

— Je n'y manquerai pas, Eva, tu peux y compter.

Et, en s'en allant, elle se retourne pour me dire encore :

— Tu n'oublieras pas, n'est-ce pas, Monsieur ?

Je voudrais avoir la foi naïve de cette pauvre femme.

Comme je me dispose, ma valise prête, à rejoindre mes parents pour leur dire

adieu, notre petit valet de chambre se précipite sur moi et me saisit les mains, qu'il embrasse en pleurant.

L'idée de la guerre impressionne fortement l'âme populaire. La crise salutaire par laquelle passe la Roumanie rapproche les classes et provoque des effusions de sympathie chez des gens avec qui, dans le cours habituel des choses, on vivait un peu comme des étrangers, quoique habitant sous le même toit.

Le moment redouté des adieux est arrivé. Ma mère et mon père, frères, soeurs, belles-soeurs sont réunis dans le salon. Au moment où je baise la main de ma mère pour prendre congé, je détourne la tête pour éviter le reproche muet de ses yeux : un de mes frères, officier d'État-Major (1) doit partir bientôt. Moins courageuse que l'héroïque mère de Déroulède, amenant elle-même son second fils au

(1) Le commandant Jacques Lahovary, ancien élève de l'École d'État-Major de Paris, qui fut, depuis, Chef de l'État-Major Général et Ministre de la Guerre.

régiment de zouaves où s'était engagé l'aîné, elle ne se console pas d'en voir partir encore un qui, lui, n'y est pas obligé.

Dans le cours des siècles, les mères françaises, allemandes, russes, ont vécu bien des fois ce moment affreux de la séparation; depuis trop longtemps (1), hélas! les mères roumaines ne connaissent plus ces nobles angoisses.

«Les larmes du départ n'ont pas coulé pour elles,
Elles n'ont pas connu les larmes du retour» (2).

Elles ont accepté avec courage la dure épreuve, et ont cherché une diversion à

(1) Depuis la mort de Michel-le-Brave (contemporain de Henri IV) qui vainquit les Turcs dans plusieurs batailles sanglantes, et réunit un moment sous sa domination toute l'ancienne Dacie: Valachie, Moldavie, Bessarabie, Bucovine et Transylvanie, les principautés roumaines avaient peu à peu perdu — quoique restées autonomes et gouvernées par des princes chrétiens — leur indépendance et leur force militaire. La Porte avait fini par usurper le droit de nommer et de déposer les princes de Valachie et de Moldavie. Cette éclipse de la force et de la liberté roumaines dura plus de deux siècles.

(2) Paul Déroulède.

leur anxiété en soignant les blessés et les malades, dans les hopitaux et les ambulances.

Enfin, après une dernière étreinte et un dernier au revoir, je monte en voiture pour me rendre à la caserne, où m'ont précédé mon cheval et mes bagages, sous la conduite de mon cocher, le fidèle Antoine, un brave garçon, mort il y a trois ans, à mon service (1).

J'arrive à la caserne, où règne l'activité fiévreuse du grand départ.

On vérifie les paquetages, on ressangle les chevaux, on charge dans les fourgons les registres et les bagages. Comme je suis entrain de fourrer l'étrille et la brosse à pansage dans mes sacoches, un des

(1) On nous avait permis d'emmener provisoirement un domestique, pour nous épargner l'ennui de cirer nos bottes et de panser nous-mêmes nos chevaux. Nous avions, à plusieurs, acheté une petite charrette pour porter quelques bagages non réglementaires. Lorsque nous passâmes le Danube, de tous les domestiques des volontaires, deux seulement consentirent à nous suivre en pays ennemi, le mien fut l'un des deux. Cette ordonnance civile m'a été d'un grand secours.

soldats de mon peloton engage la conversation, avec une certaine timidité :

— Comme cela, monsieur va aussi partir avec nous pour la guerre, dans le pays des Turcs ?

— Mais certainement, mon ami, nous irons tous.

Cela les étonne un peu de voir des messieurs qui n'y sont pas forcés, partir en campagne avec eux.

Je crois que l'exemple que nous avons donné alors a été d'un effet salubre pour le moral des paysans enlevés à leur famille, à leur village, et qui ont vu ceux qu'on nomme les heureux de ce monde, appelés à partager leurs fatigues, leurs privations et leurs dangers.

Enfin tout est prêt. L'heure est venue de se mettre en marche. Nous montons à cheval. Devant le régiment rangé en bataille, le colonel tire son sabre et commande de rompre en colonne par six. Les capitaines d'escadrons répètent les commandements ; les

trompettes sonnent et le régiment s'ébranle pour commencer la longue chevauchée qui doit, par Tournou-Magourèle, Nicopolis, Plevna et Rahova, le mener sous les murs de Widine, à l'extrême frontière ouest de la Turquie d'alors. Les soldats et les sous-officiers qui restent au dépôt font le salut militaire et nous disent, comme il est d'usage en Roumanie, au moment d'un départ: Să veniți sănătoși! (Revenez en bonne santé!) Et cette formule banale prend toute sa valeur, adressée à des soldats partant pour la guerre.

Pour arriver à la Gare du Nord, où nous trouverons les trains qui doivent nous emporter, nous devons traverser dans toute sa longueur la principale rue de la ville (baptisée depuis la guerre: Calea Victoriei). C'est l'artère la plus vivante, la plus animée de la Capitale, quelque chose comme la rue de Tolède à Naples, ou la Cannebière (avec la largeur seulement de la rue Vivienne).

Sur notre passage, les postes sortent et portent les armes. Les seuils des magasins, les fenêtres des maisons se garnissent de spectateurs; la circulation des innombrables voitures, toujours lancées au grand trot, s'arrête. On se range pour nous faire place et le régiment s'avance lentement dans la rue devenue tout à coup silencieuse et que remplit maintenant le piétinement des sabots de 500 chevaux, le bruissement des gourmettes, le cliquetis des fourreaux d'acier heurtant les étriers et les éperons, le souffle de nos montures. Sur ce bruit confus se détache parfois un hennissement prolongé, strident, comme un appel de guerre, ou le choc bruyant des fers d'un cheval impatient, qui bondit et retombe en faisant jaillir des étincelles du pavé de granit. Dominant tous ces bruits, la fanfare :

Chantait, claire et joyeuse, au front des escadrons.

J'ai vu, en 1870, un régiment de dragons sortant de la caserne du Quai d'Orsay.

On m'a raconté, en 1895, les acclamations qui saluèrent les soldats partant pour Madagascar. Ici, rien de semblable. Aucune de ces marques bruyantes de sympathie passionnée que le peuple de Paris prodigue à ses soldats en pareille circonstance.

La foule qui se presse sur notre passage est silencieuse, sérieuse, un peu triste. Il y a si longtemps qu'on n'a vu, à Bucarest, un régiment partant pour la guerre!

Nous passons devant la maison de mes parents que je viens de quitter tout à l'heure... comme jadis le sire de Joinville, partant pour la croisade, passa devant son «biau chastel et ne voulut oncques retourner ses yeux vers Joinville «pour ce que le coeur ne lui attendrissit». Ce souvenir me revient à l'esprit.

En somme, la guerre où nous sommes engagés est bien une croisade: c'est un nouvel épisode — un des derniers — de la lutte séculaire de la croix et du

croissant; mais, plus heureux que le saint roi Louis et ses vaillants chevaliers, les Russes et les Roumains réussirent, après une rude campagne, à faire reculer le croissant, et à rendre à la liberté et à la civilisation chrétienne de vastes territoires, et des peuples courbés, depuis des siècles, sous un dur esclavage.

Nous arrivons enfin. Au moment où nous nous engageons sur un pont qui passe au-dessus de la voie, le cheval du sous-lieutenant qui commande mon peloton se met à danser une sarabande effrénée et manque sauter par dessus le parapet. C'est une locomotive qui manœuvre au-dessous de nous, bruyante, haletante, crachant de la fumée, de la vapeur et des étincelles. Mon cheval, quoique ombrageux, ne bronche pas, encadré par les montures des deux cavaliers qui sont à côté de moi.

Arrivés à la gare des marchandises où se forment les trains militaires, nous mettons pied à terre pour attendre notre

tour. Un régiment d'infanterie est massé, l'arme au pied, attendant aussi le train qui doit l'emporter. On achève d'embarquer un régiment d'artillerie.

Une activité fiévreuse remplit l'immense gare de bruit et de fumée. Des trains, chargés de soldats, s'ébranlent et passent, en grondant, sur les plaques tournantes. D'autres arrivent à vide et vont se ranger le long des quais d'embarquement. Des sifflets aigus, prolongés, déchirent l'air de tous côtés. Un train d'artillerie file devant nous. Sur les plateformes des wagons, les canons Krupp allongent leur cou d'acier bruni, à la silhouette menaçante et fine. Par les portières ouvertes, on aperçoit les têtes des chevaux; les artilleurs, la cigarette aux lèvres, assis sur le plancher, laissent pendre au dehors leurs jambes bardées de fer.

Comme nous avons plusieurs heures à attendre avant de nous embarquer, notre colonel nous permet d'aller dé-

jeuner. Nous nous hâtons de profiter de la permission. Mais voilà qu'en notre absence, le prince Charles arrive à la gare. Le souverain qui connaît personnellement tous les volontaires du 3^e Calaraches, a tenu à venir lui-même leur dire adieu, et leur adresser quelques mots d'encouragement. Mais on a eu le tort, au Palais, de ne pas prévenir nos chefs, et, en arrivant, le prince ne trouve à la gare aucun de nous.

A mon retour, un de mes camarades me dit: «Venez, je vais vous montrer quelque chose qui vous fera rire». Il me mène dans une petite chambre, où je trouve un de nos brigadiers, jeune homme de bonne famille. Pour dire dans quel état il est, je ne vois rien de mieux que les vers de Musset, sur un jeune Anglais:

«Qui dans le moment,

Venait de se griser abominablement».

Des amis facétieux, venus pour boire à sa santé, à ses exploits, à son heureux retour, l'ont mis dans cet état, couché

à plat ventre sur un lit de planches, les bras pendants, la bouche ouverte. Il est complètement inerte(1). Jamais je n'ai mieux compris le sens de l'expression : ivre-mort.

Vers le milieu de la journée, notre tour de partir arrive enfin. Quelques-uns de nos officiers, plusieurs volontaires, sont mariés; aussi voyons nous sur le quai un certain nombre de dames. Parmi elles, se trouve une charmante jeune Française, fille de M. G..., Directeur de la Compagnie française concessionnaire des chemins de fer roumains (2), venue pour dire adieu à quelques-uns de ses danseurs de l'hiver dernier. On échange des adieux, on essuie des larmes furtives, on agite des mouchoirs. Le train s'ébranle enfin : nous voilà partis.

(1) L'ivrognerie n'est pas dans les moeurs du paysan roumain. Pendant les quatre mois que je passai au 3^e Calaraches, je n'ai pas vu un de nos hommes ivre.

(2) Depuis, toutes les lignes concédées ont été rachetées et sont exploitées par l'État.

Les lieutenants et sous-lieutenants nous ont aimablement accueillis dans le wagon de 2^e classe mis à leur disposition. C'est un confort relatif. Nous allons passer près de quinze heures assis sur des banquettes peu rembourrées. Cela ne rappelle que de loin les sleepings des trains de la Côte d'Azur. Aussi, durant cette première nuit, n'ai-je presque pas fermé l'oeil.

Au contraire, pendant la campagne, j'ai toujours très bien dormi sur la terre nue, à la belle étoile, avec le porte-manteau de ma selle pour oreiller, à la seule condition de n'avoir pas froid.

Les quelques nuits où j'ai grelotté, faute de manteau, ont été d'interminables nuits d'insomnie complète.

Parmi mes compagnons de compartiment, se trouve l'officier d'administration, un tout petit homme chétif, que ses camarades combattants s'amusent à taquiner un peu, et le vétérinaire du régiment, affublé d'un énorme brassard

à croix-rouge, visible à l'oeil nu, le nez en l'air, la figure comique; il charme les ennuis de la route en chantant d'une voix assez agréable, des romances italiennes et se lamente sur les malheurs d'un pêcheur sicilien, victime des rigueurs d'une jeune Napolitaine aussi cruelle que belle.

Et aujourd'hui encore, après trente-six ans, le refrain de l'infortuné pêcheur me revient à l'esprit:

«Dal piscatore
Non ai pieta» (bis).

Le train qui nous emporte, marche à une allure digne des diligences du bon vieux temps.

L'unique voie est encombrée; à chaque instant, des arrêts prolongés, en pleine campagne. Nous en profitons pour nous dégourdir les jambes.

Des paysans accourus regardent d'un air étonné la longue file de wagons, dont les portières ouvertes laissent voir, au lieu des pacifiques bêtes de boucherie,

ou des sacs de blé accoutumés, les têtes des chevaux et les uniformes de nos cavaliers qui se penchent au dehors pour respirer un peu.

- Arrivés tard dans la soirée à Pitesti (ayant mis cinq heures à faire 100 Kilomètres), nous nous précipitons au buffet de la station. C'est à peine vers sept heures du matin que nous sommes en gare de Slatina (189 Kilomètres de Bucarest).

C'est là que je vois, pour la première fois, des Cosaques, gardant la voie. Cheveux longs, casquette plate très inclinée sur l'oreille, lances d'une longueur démesurée, haut perchés sur leurs selles à coussins: c'est la silhouette bien connue des célèbres cavaliers de la steppe, que leurs infatigables petits chevaux, à l'air chétif et sauvage, ont portés jadis dans les plaines de l'Italie et de la Champagne, et, plus tard, du Caucase aux rives du fleuve Amour.

C'est à la première station après Slatina que nous devons quitter la voie ferrée

pour gagner, par étapes, le lieu de destination; le train franchit l'Olte, le plus important affluent du Bas-Danube; les grandes pluies du printemps l'ont fait déborder, la plaine est couverte à perte de vue par l'inondation.

Arrivé à la station qui suit le pont (Piatra-Olte), le train stoppe et l'on commence à débarquer les chevaux, opération assez délicate, que nos hommes, peu expérimentés, exécutent avec quelque maladresse. Une petite auberge de village se trouve à côté de la gare; nous nous installons, et nous faisons, en plein air, sous un clair soleil, notre premier déjeuner en campagne. C'est exquis! Les dames nous ont gâtés au départ: pâtés de foie gras aux truffes, galantine, jambon, bordeaux, bourgogne, rien ne manque à la fête; la bonne humeur non plus. Qui donc parlait des misères et des privations de la guerre? Je me dis en moi-même comme Madame, mère de Napoléon: «Pourvu que ça *doure*!» Ça n'a pas *doure*!

Je me rappelle un certain jour, après le passage du Danube où, à la suite d'une abstinence assez prolongée, on nous annonça l'envoi de vivres, un tonneau de fromage blanc, nos cavaliers accouraient pour avoir leur part. Quand arriva mon tour, le sergent préposé à la distribution me regarda d'une certaine façon, et me dit d'un certain ton: Si vous en voulez? Je m'approche du tonneau. Horreur! D'innombrables vers s'agitent, grouillent, se dressent, se déroulent. Il me semble qu'il y a plus de vers que de fromage.

En pareil cas, un vieux sergent de zouaves disait, à ce qu'on m'a raconté: «Les vers? Tant pis pour eusses!» et n'en perdait pas un coup de dents. Moi, je battis en retraite et fis appel, ce jour-là, à ma réserve de bâtons de chocolat; ressource précieuse en campagne, car c'est portatif et nourrissant. Nos cavaliers, eux, étaient de l'avis du vieux zouave et se régalaient avec une satisfaction visible.

D'autres fois, on distribua du pain moisi, dont la croûte, d'un beau vert clair, eût fait la joie d'un coloriste. Cela leur plaisait moins.

Je me rappelle qu'un jour, dans notre cantonnement d'Islaz, les pauvres garçons avaient mis bien en évidence, sur le passage des officiers se rendant à leur popote, quelques gros morceaux de pain complètement recouverts d'une couche épaisse de moisissure. On envoya des échantillons à Bucarest, pour attirer l'attention du célèbre «qui de droit».

En campagne, et surtout dans les pays aussi dépourvus de bonnes routes que la Roumanie et la Bulgarie d'alors, il est bien difficile d'éviter complètement de pareils accidents. Un convoi de ravitaillement composé de chars à boeufs est surpris par quelques pluies torrentielles. Il avance péniblement sur les routes défoncées et voilà les provisions qui arrivent avariées à destination. Alors plaintes, imprécations contre

l'intendance, qui souvent n'en peut mais (1).

(1) Dans la courte guerre de 1913, contre la Bulgarie, on a revu le pain moisi à croûte verte, et les troupes ont eu souvent à souffrir, faute d'un ravitaillement régulier. De là, une véritable tempête de récriminations contre l'Intendance, campagnes de presse, etc.

Pour être juste, il faut tenir compte de la rapidité foudroyante des opérations, rapidité imposée par d'impérieuses considérations politiques et stratégiques: la mobilisation fut décrétée le 5 juillet (22 juin, v. st.); 18 jours après, le 23/10 juillet, l'armée avait passé le Danube, et les têtes de colonne étaient à 20 Kil mètres de Sofia. Rien d'étonnant à ce que les convois de subsistance n'aient pu suivre les colonnes dans leur marche. En trois semaines on avait mobilisé et transporté plus de 330.000 hommes, avec 124.000 chevaux.

CHAPITRE II

ISLAZ. — BAPTÊME DU FEU

Après avoir quitté la voie ferrée, le régiment se mit en marche pour gagner, par étapes, les rives du Danube.

Le lieu de notre destination était Islaz, gros village des bords du Danube, situé non loin de l'embouchure de l'Olte (rive droite), à quelques kilomètres en amont de la forteresse turque de Nicopolis, célèbre par la victoire remportée en 1398 par le sultan Bajazet sur les Hongrois, et les chevaliers français, accourus au secours de la chrétienté.

Un bataillon du 7^e de ligne et une batterie d'artillerie à cheval, occupaient avec nous ce point, par où l'armée roumaine se liait à l'extrême droite de l'armée russe, qui se trouvait à Tournou-Magou-rèle, de l'autre côté de l'Olte.

La 4^e division roumaine, dont nous faisons partie, formait l'extrême gauche de l'armée roumaine, dont le gros se trouvait concentré à Calafat, sur le Danube, en face de Widine, forteresse turque située tout près de la frontière serbe.

Entre le moment de notre arrivée à Islaz et le jour où nous passâmes le Danube, plus de deux mois s'écoulèrent; les Russes qui, au début de la campagne, avaient marché de succès en succès, ne voulaient pas accepter notre concours actif et faisaient des objections au passage de notre armée en Bulgarie.

Notre rôle se borna donc pendant ces premiers mois, à couvrir le flanc droit de l'armée russe et à prévenir ou à repousser éventuellement l'attaque d'une armée turque débouchant de Widine par Calafat, armée qui n'était autre que celle d'Osman-Pacha, le héros de Plevna.

Toutefois, dans le cours de ces deux premiers mois de campagne, quoique n'ayant pas quitté la rive gauche du Danube,

j'avais vu le feu, et cela dès le lendemain de notre arrivée à Islaz; mais c'est à un monitor cuirassé que j'avais eu affaire tout d'abord.

N'allez pas croire, au moins, que je sois de Tarascon, ni que j'aie servi dans le fameux régiment des «plongeurs à cheval», ni enfin que le 3^e Calaraches ait renouvelé l'exploit des hussards de Pichegru, enlevant la flotte hollandaise emprisonnée dans les glaces.

Il eût été difficile de passer le Danube sur la glace, car c'est le 16 mai 1877, jour mémorable dans l'histoire parlementaire et politique de la France, que je reçus le baptême du feu. Et voici comment la chose se passa:

Arrivés la veille à Islaz, notre présence avait été signalée à Nicopolis par le poste turc qui occupait un blockhaus situé sur une colline abrupte, en face du village où nous étions installés.

Le lendemain de notre arrivée, dès l'aube, l'artillerie commença à établir

des épaulements pour ses canons, en deux endroits différents. J'assistais, en curieux, avec plusieurs camarades, à la construction de la batterie. Les soldats, aidés par des paysans réquisitionnés, travaillaient avec une activité fébrile, remuant la terre, plaçant des gabions, des fascines, lorsqu'un paysan dit tout à coup au capitaine :

— Monsieur, voici un bateau qui vient de Nicopolis.

Nos paysans ont une vue extraordinairement perçante. Les officiers avaient beau sonder l'horizon, mettre leurs jumelles au point, ils ne voyaient rien du tout.

— Tu te trompes, dirent-ils au vieux paysan qui leur montrait un petit point noir, très loin en aval :

— Vapor, domnule, vapor ! (C'est un vapeur, monsieur, c'est un vapeur !), répétait avec assurance le bonhomme.

Au bout de quelques instants, il fallut bien reconnaître que c'était lui qui avait raison. La petite chose noire se rapprochait,

grossissait. C'était bien l'un des deux moniteurs de Nicopolis qui arrivait sur nous.

Comme la cavalerie n'avait rien à voir dans le dialogue qui allait s'engager entre la batterie roumaine et le monitor turc, on fit sonner le boute-selle pour éloigner le régiment et l'envoyer en dehors de la zone de feu.

Le régiment à cheval, en bataille, notre colonel, à qui son grade donnait le commandement des détachements des trois armes, voulant se rendre à la batterie, demanda en français deux volontaires pour l'accompagner. Naturellement nous sortîmes tous des rangs. Je fus un des deux qu'il choisit, disant aux autres :

— Ce sera pour une autre fois, messieurs.

Le régiment tourne bride. Nous mettons pied à terre et nous entrons dans la batterie pour attendre l'arrivée de l'ennemi.

Voici quelle était la configuration des lieux :

Sur la berge du Danube, on avait installé quatre canons qui se trouvaient à peu près complètement à découvert, les épaulements et les traverses de la batterie étant à peine ébauchés. Tout près de nous, à droite, un grand magasin à céréales, en maçonnerie, derrière lequel on avait abrité les caissons chargés d'obus et de gargousses et les attelages de la batterie.

Plus loin, un petits corps de garde pour nos garde-frontières, construction rustique en clayonnage: à côté, deux autres canons, eux aussi à découvert.

Devant nous, en contre-bas, le Danube, démesurément grossi par les grandes pluies du printemps et la fonte des neiges, roulait ses eaux limoneuses (le beau Danube bleu est jaune et mérite l'épithète de *flavus* qu'Horace donnait au Tibre); le lit très large, près de deux kilomètres en cet endroit, parsemé d'îles verdoyantes auxquelles les vieux saules, tordus, noueux, à demi-submergés par la crue, faisaient

une parure magnifique sous la lumière d'un soleil de printemps.

Juste en face de nous, sur la colline, le blockhaus turc, solidement construit en pierre. (Dans toute la région du bas Danube, la rive droite, formée de falaises descendant dans le fleuve, domine la rive roumaine, plate et marécageuse).

On avait renvoyé les paysans, les fantassins qui travaillaient à la construction de la batterie ; les canons étaient chargés, pointés ; les servants à leur poste et l'on attendait.

Quant à moi, debout, un peu en arrière de la pièce de droite, armé de ma jumelle de campagne, je regardais venir le petit monitor qui apparaissait, disparaissait, caché par les sinuosités du fleuve, puis montrait de nouveau ses deux grosses manches à air peintes en noir, qu'on voyait glisser entre les saules, le long des jolies îles verdoyantes. Le bateau arrive enfin à notre hauteur. On entend le ronflement de la machine, le battement de

l'hélice. Je vois très bien, sur la passerelle, le commandant, un gros homme, et deux officiers à ses côtés. Ils nous tournent sans façon le dos et, la lorgnette aux yeux, regardent le poste turc qui est sorti du blockhaus et des tranchées, et présente les armes.

Un coup bien pointé pourrait enlever les trois officiers, complètement à découvert sur la passerelle, et une partie du poste, par-dessus le marché. Mais nous ne tirons pas.

Ce n'est pas que nous ayons voulu renouveler l'échange héroïque de politesses de Fontenoy: «Messieurs les Turcs, tirez les premiers». Mais les ordres du ministère de la guerre sont formels. Quoiqu'on ait déjà échangé des coups de canon à Calafat et sur d'autres points, nous ne devons pas les premiers faire acte d'hostilité; notre gouvernement veut prouver à la maman Europe, qui nous traite toujours un peu en petits garçons, que c'est le méchant Turc qui a commencé et non

le bon petit Roumain. Et alors nous laissons le monitor continuer tranquillement sa route. Il nous a un peu dépassés : on le voit très bien, sortant des saules de l'île qui le masquaient. Les trois officiers descendent de la passerelle ; le poste du blockhaus fait demi-tour et disparaît aussi.

Tout à coup, un nuage très blanc apparaît sur le flanc noir du monitor. Presque immédiatement après, je vois à droite, à la hauteur du corps de garde, un gros tourbillon de fumée et de poussière : l'obus, un fort projectile de marine, a mis en pièce un soldat, a traversé comme du papier le mur en clayonnage de la maisonnette, démoli le poêle, traversé l'autre mur et renversé une sentinelle qui se trouvait derrière, sans lui faire aucun mal, mais en déchiquetant tout le bas de sa capote.

La riposte ne s'est pas fait attendre. La pièce près de laquelle je me trouve a tiré dès qu'on a vu la fumée du premier coup. L'obus part avec un sifflement

strident. On crie: «Bravo!» Il a touché, en plein, la muraille du bateau, sans réussir, bien entendu, à percer le blindage. Un commandement bref: «A bras en avant!»; les servants poussent aux roues et remettent la pièce en position. On recharge.

Un second obus turc nous arrive, cette fois beaucoup plus près de l'endroit où je me trouve. Il traverse le toit du magasin qui est à notre droite et arrive au milieu des caissons de la batterie. Heureusement, il tombe à côté d'un caisson, et non dessus. Heureusement encore, il n'éclate pas, car les éclats auraient pu tout faire sauter. On échange encore quelques coups, puis le bateau vire de bord et retourne à Nicopolis, rendre compte de la reconnaissance qu'il a effectuée.

Dans la nuit, les Turcs installent deux canons à côté de leur blockhaus et, de notre côté, nous achevons notre batterie.

La tenue de nos hommes dans cette première petite affaire a été parfaite; beaucoup de calme, de sang-froid, manoeu-

vrant leurs pièces avec précision, comme à l'exercice.

Le roi Charles cite dans ses Mémoires un trait de sang-froid remarquable d'un de nos artilleurs :

Dans la batterie de Calafat où se trouvait le souverain, venu pour encourager par sa présence ses jeunes soldats, plusieurs obus arrivant de Widine éclatèrent successivement. Un artilleur est renversé par l'explosion d'un projectile. Il se relève tout étourdi, sans blessure, et, voyant que le prince, depuis, le roi Charles, le regarde, il nettoie d'un geste rapide ses vêtements pleins de poussière et reprend la position du soldat sans armes, les épaules effacées, le petit doigt sur la couture du pantalon.

Le roi se dit alors : « On peut faire quelque chose avec ces gens-là ! ».

Ce sont eux, en effet, qui ont forgé pour lui, dans l'acier d'un canon turc pris à Plevna, la couronne royale de la Roumanie indépendante.

Le soir de notre arrivée à Islaz, nous avions gaiement dîné dans le grand magasin, — les officiers nous admettaient à leur «popote». Le second soir, après la rencontre avec le monitor, on est plus sérieux. Nous avons eu un homme tué, — le premier des dix mille que le feu ou la maladie devaient enlever à la Roumanie dans cette guerre. L'image de la mort nous est apparue, nous l'avons sentie passer au dessus de nos têtes, comme on sent dans la nuit le frôlement des ailes d'une chauve-souris.

On ne nous laisse plus coucher dans les maisons près de la rive, on nous envoie plus loin en arrière; nous couchons par terre, en plein air, sous une petite pluie fine et, dans la nuit, j'entends à côté de moi deux soldats causant à demi-voix:

— Dulce moarte a avut ăla! (Celui-là a eu une mort douce!) dit l'un d'eux à son camarade, qui approuve.

Ce qu'ils craignent surtout, et ils ont raison! c'est la mort du blessé qui agonise

lentement, abandonné dans un coin du champ de bataille, ou à l'ambulance.

Après avoir reçu le baptême du feu sous la forme d'obus de marine, je fis connaissance avec les obus des pièces de campagne, toujours à Islaz. Cela se ressemblait beaucoup.

Comme je l'ai dit, les Turcs avaient installé deux canons sur la colline, près de leur blockhaus; quand nous recevions la visite de quelque «grosse légume», commandant de la brigade ou de la division, nous lui offrions le petit divertissement de l'échange de quelques obus avec nos voisins d'en face. Nous ouvrons le feu sur la batterie turque qui nous laissait généralement tranquilles; les Turcs ripostaient. Dans une batterie bien construite, le danger n'est pas si grand: le feu de la mousqueterie sur une troupe avançant à découvert est autrement meurtrier. (Je parle de ce que j'ai vu, des obus avant l'invention de la mélinite et des canons d'aujourd'hui).

De temps en temps, notre vieille connaissance, le monitor reparaisait, se dirigeant au-delà d'Islaz. Nous le saluions, au passage, de quelques obus, sans réussir à percer sa cuirasse. Un jour, m'a-t-on dit, un coup de sabord arriva dans l'intérieur et tua plusieurs hommes, mais je n'assistais pas à l'événement.

Sauf ces quelques escarmouches, les premiers mois de la campagne se passèrent pour nous sans incidents notables, notre rôle consistant surtout à couvrir le flanc droit de l'armée russe et à garder le territoire roumain contre toute agression ennemie.

Notre présence sur les bords du Danube avait eu pour effet de rassurer et de ramener dans leurs foyers les populations de la rive roumaine que la crainte des bachi-bouzouks (irréguliers de l'armée turque) avait fait fuir au début des hostilités.

A notre arrivée, les paysans étaient rentrés dans leurs villages et avaient

repris tranquillement, sous la protection de nos patrouilles et de nos sentinelles, la culture de leurs champs, dont le magnifique aspect frappait d'admiration les officiers russes qui passaient au milieu des maïs, aux tiges hautes, aux larges feuilles, des avoines et des blés ondulant à perte de vue, dans ces plaines fertiles, arrosées par le plus beau fleuve de l'Europe.

Un service de garde, destiné à empêcher les incursions des bachi-bouzoucks, fut organisé avec soin: l'infanterie établit des cordons de sentinelles; quant à nous, toutes les nuits, nous faisions des rondes le long de la ligne des sentinelles pour contrôler le bon fonctionnement du service de sûreté. Un gradé et un cavalier parcouraient au trot la ligne. Le tour de chacun de nous arrivait une ou deux fois par semaine; la nuit venue, nous partions et, de distance en distance, dans l'obscurité, nous étions arrêtés par un qui-vive impérieux; on répondait:

Calarache! — Calarache! halte! donne le mot d'ordre! Le mot d'ordre donné, la sentinelle le répète et crie de nouveau: — Halte! donne le mot de ralliement! Après quoi: — Tu peux passer!

On repart au trot. Cela recommence un peu plus loin et ainsi de suite, jusqu'au bout de la zone qui nous est assignée. Une fois, comme je ne pus arrêter assez vite mon cheval lancé au grand trot, la sentinelle me crie: — Halte! ou je tire! d'un tel ton que je n'eus que juste le temps d'obtempérer à cette sommation énergique.

Le jour, on faisait de temps en temps manoeuvrer le régiment pour compléter l'instruction des hommes.

Et aujourd'hui encore, après tant d'années écoulées, tant d'événements qui ont rempli ma vie agitée d'homme politique, je revois le régiment évoluant sous la douce lumière des matinées de printemps dans les plaines voisines du Danube. J'entends le colonel commander: «Régi-

ment!); après lui, les capitaines crient: «Escadron!» Puis viennent les commandements: «Par la droite, rompez! — Par pelotons à droite, ou bien: à gauche, en bataille!»

Je vois le régiment s'allonger en colonne de marche, se déployer en ligne de bataille. Je me vois sur le flanc droit du premier escadron, monté sur «Mourzouk», un cheval bai appartenant à mon frère Jacques(1), et qui était une bête fantasque dont les bonds et les lançades jetaient quelque désordre dans mon pe-

(1) Ce cheval rétif, acheté à la hâte, un jour avant notre départ, m'avait été prêté par mon frère, en attendant que ma jument «Ondine» fût guérie d'une blessure au dos. Cette excellente bête anglaise pur-sang — elle était petite-fille de Monarque, père de Gladiateur — a remarquablement bien supporté les fatigues et les privations d'une campagne de 10 mois et les rigueurs des nuits et des jours d'hiver passés en plein air. Elle rapporta de Plevna une véritable fourruré qui avait remplacé le poil fin et lisse de la bête habituée aux chaudes couvertures et aux écuries confortables. La fonction crée l'organe: la nature avait remplacé la couverture absente. Cette endurance prouve que le cheval de sang n'est pas, comme on l'a prétendu quelquefois, trop délicat pour résister aux misères et aux fatigues de la guerre.

Ioton. Mon voisin de gauche lui faisait parfois de doux reproches: «Hé! le bai, tu ne veux donc pas te tenir tranquille?»

Patrouilles, exercices, petite guerre nous laissent assez de loisirs pour nous ennuyer. J'ai heureusement la ressource précieuse de la lecture; j'ai emporté quelques livres, et je me rappelle avoir lu dans cette première phase de la campagne: *L'Amour*, de Stendhal, et les Mémoires de M^{me} d'Épinay, qui me transportaient dans la société française du XVIII^e siècle, loin, bien loin des rives du Danube et des collines de la Bulgarie.

Je reçois aussi, de Bucarest, *Les Débats* et *Le Temps*: je suis le seul dans cet endroit perdu à jouir de ces douceurs. Le colonel Cantilli, commandant le V^e régiment d'infanterie, cantonné avec nous, se précipite sur mes journaux dès qu'ils sont signalés et me dit: «Lahovary, si vous ne me les gardez pas, je vous fais fusiller!» Dans son régiment, il y a un volontaire de la même espèce que ceux du 3^e

Calaraches : c'est le jeune Vârnăv, neveu du premier président de la Cour de Cassation, qui porte avec bonne humeur le terrible sac du fantassin. Comme nous, enfant du Quartier Latin, il nous raconte le soir, assis par terre, devant un feu de bivouac, des histoires drôles, dont quelques-unes feraient rougir un escadron de hussards, y compris les chevaux.

Nous sommes cantonnés dans le village et nous vivons en contact immédiat avec les paysans. Nous faisons bon ménage avec eux. Ils sont trop heureux de se savoir protégés contre leurs dangereux voisins de la rive droite du Danube ! Il est vrai qu'au début, quelques poules s'égarèrent et ne retrouvèrent pas le chemin du poulailler conjugal. Le soir même de notre arrivée, une vieille femme vint se plaindre au colonel avec véhémence et volubilité de la disparition d'un ou deux volatiles. On prit des mesures. D'ailleurs, la discipline était bonne et je ne me rappelle guère que des disputes

aient éclaté entre soldats et paysans, ni que ceux-ci aient eu à se plaindre de déprédations sérieuses.

Les femmes du village qu'il nous fut donné de voir, étaient plutôt mûres. Je suppose qu'on avait caché ou envoyé ailleurs celles qui étaient jeunes et jolies. Je me rappelle qu'un jour, surpris par une violente averse, je me réfugiai avec un camarade dans une maison de paysan : une vieille matrone était là, avec quelques enfants et une jeune fille. Elle nous accueillit fort bien et nous causions amicalement, quand, ayant remarqué que je louchais un peu du côté de la jeunesse, sans un geste, d'un coup d'oeil, elle renvoya la jeune fille qui comprit aussitôt et disparut, la vieille continuant à nous prodiguer des vœux pour que nous échappions aux dangers de la guerre. Cette petite scène m'amusa beaucoup.

Les enfants du village s'étaient naturellement familiarisés avec nous et étaient devenus nos amis. On ne peut se figurer

combien ces petits primitifs étaient ignorants de toutes choses. La première fois que la musique du régiment d'infanterie cantonné avec nous vint nous donner un concert, tous les gamins du village s'étaient rassemblés autour des musiciens et écoutaient bouche bée. Au moment où la grosse caisse fit entendre sa voix puissante, la plupart s'enfuirent, épouvantés, à toutes jambes. Un petit garçon de cinq à six ans s'était lié plus particulièrement d'amitié avec nous. Il manifestait un étonnement émerveillé chaque fois qu'on approchait une montre de son oreille. Un jour qu'on ouvrit la montre pour lui montrer le mouvement, il s'écria : «La voilà, je l'ai vue, la bête qui fait ce bruit!»

Cette vie assez monotone et peu mouvementée se prolongea près de deux mois. Vers la fin de juin, nous arriva l'ordre de quitter Islaz, d'occuper Tournou-Magourèle. Cette petite ville située au bord du Danube, est le chef-lieu du district de Téléormane.

C'était à cette époque une assez pauvre ville, comme l'étaient presque toutes celles de la province roumaine: petites maisons basses, avec grandes cours et jardins, beaucoup de terrains vagues. Au centre, un petit jardin public, quelques hôtels, dont le meilleur, où nous nous logeâmes, ne valait pas grand'chose; mais après les cabanes d'Islaz, nous le trouvâmes assez confortable. Tout est relatif en ce monde!

CHAPITRE III

PRISE DE NICOPOLIS

J'ai raconté plus haut comment le lendemain même de notre arrivée à Islaz, j'avais reçu le baptême du feu, sous la forme d'obus de marine.

Quelques jours après notre installation de Tournou-Magourèle, je reçus le second baptême: celui des balles. Ce fut lors de la prise de Nicopolis.

Les Russes ayant forcé le passage du Danube à Sistov, y avaient établi un pont, pour parer au danger d'une attaque-venant de la forteresse turque de Nicopolis, distante à peine d'une quarantaine de kilomètres. Leur premier soin fut de se rendre maîtres de cette place importante.

Dans le mouvement de concentration des troupes russes qui suivit le passage du Danube à Sistov, ils évacuèrent

Tournou-Magourèle, ne laissant devant Nicopolis que quelques batteries armées de canons de position, installées sur les bords du Danube.

La quatrième division roumaine, appuyant à gauche, était venue, comme je l'ai dit, occuper Tournou et notre artillerie prit, sur la rive du Danube, la place demeurée vide à la suite du départ d'une partie des canons russes.

L'attaque des Russes devait se faire par la rive droite et le front de terre de la place. Les batteries russo-roumaines, installées dans les vignes des bords du Danube devaient canonner vigoureusement la citadelle et les défenses établies du côté du fleuve.

Le général Mano, commandant la 4^e division, — un vieil ami à moi, qui, depuis, a été mon collègue dans deux ministères, en 1899 et en 1905 — part de bon matin pour s'installer dans une grande batterie russe, à l'extrême droite. Nous avons aussi de nos canons à côté. C'est de là

qu'il suivra les opérations et donnera ses ordres. Il est dans son élément, car c'est un artilleur. Je lui demande la permission de l'accompagner; il me dit en souriant dans sa moustache :

— Vous savez qu'il y fera chaud?

— Oui, mon général.

Il me prend alors avec lui dans sa voiture et nous arrivons à la batterie, la dernière à droite de la ligne, si mes souvenirs sont exacts, à peu près en face de l'embouchure de l'Osma.

La voiture va se mettre à l'abri en arrière. Les officiers russes nous accueillent cordialement et nous font les honneurs de la batterie où ils sont installés depuis plusieurs semaines. Ils connaissent à fond les batteries ennemies et nous mettent au courant.

Il y en a une qu'ils appellent la Scélérate, parce que ses obus suivent de si près la lueur du coup qu'on n'a pas le temps de se garer. Il y a aussi des canons à âme lisse datant de la guerre de Crimée

et qui nous envoient des boulets ronds, comme au bon vieux temps. Le sifflement est beaucoup moins aigu et moins strident que celui des obus cylindro-côni-ques auquel nous sommes habitués.

Sur la colline, en face, je vois très bien avec ma jumelle un grand diable de Turc, vêtu du costume classique: turban, culottes bouffantes, large ceinture, veste courte. Bien campé sur ses jambes écartées, il manie l'écouvillon avec de grands gestes, sans avoir l'air de se soucier des projectiles qui peuvent arriver.

La canonnade est violente des deux côtés. Les Russes ont des pièces de position: une de nos batteries est composée de forts canons Krupp de 90 millimètres; les détonations se succèdent presque sans interruption sur tout le front, d'une rive à l'autre. Les échos des collines qui bordent le fleuve les renvoient, les amplifient et les font gronder et rouler longuement.

Et dans ce concert sinistre et grandiose, j'entends tout à coup, au loin, dans

la campagne, le chant d'un coucou. Cela m'étonne, car nous sommes le 15 juillet et je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendu chanter si tard. Ce refrain monotone et plaintif me paraît d'une douceur singulière au milieu du fracas de la canonnade: cela évoque des souvenirs de journées d'avril, de lilas en fleurs, de romances sentimentales sur le printemps qui «chasse les hivers» et «fleurit dans les arbres verts».

Cependant le général Mano, qui probablement ne rêve pas au retour du printemps, a l'air mécontent. Il a appris qu'une de nos batteries n'est pas encore en place: par suite d'une erreur ou d'un retard dans la transmission de l'ordre que devait lui porter un cosaque pour lui indiquer son emplacement, au lieu de s'installer pendant la nuit, elle est obligée de défiler en plein jour, complètement à découvert sous le feu de la place par de mauvais chemins qui ralentissent sa marche.

En effet, à un certain moment, nous voyons que les batteries d'en face cessent de tirer sur nous et concentrent un feu très vif sur un point à notre gauche. Le général me dit avec angoisse :

— Ils sont en train d'abîmer la batterie de Shomanesco !

A ce moment arrive au galop un sous-officier envoyé par le commandant de la batterie. Il n'y a pas encore de malheur, mais des chevaux, effrayés par les explosions des obus, se sont abattus : cela a jeté du désordre et a arrêté la colonne dans sa marche.

Le général, de plus en plus furieux, renvoie le sous-officier avec l'ordre au capitaine d'avancer, coûte que coûte ; puis il se plaint au commandant russe du retard dans la transmission des ordres et lui demande de faire punir l'homme responsable.

Heureusement, nous recevons quelque temps après la nouvelle que la batterie est enfin sortie du passage dangereux

et s'est installée: le général Mano reprend sa bonne humeur. .

L'heure du déjeuner arrive. Les Russes nous invitent à leur table, qui est servie sous un petit abri de poutres recouvertes de terre, où l'on est à peu près en sûreté. Il n'y fait pas très clair. Je ne saurais me rappeler le menu; tout ce que je puis dire, c'est que, selon un mot connu, les truffes étaient remplacées par la plus franche cordialité.

Cependant le jour s'avance. L'attaque des Russes qui arrivent de Sistov, en aval à l'est, doit se rapprocher. C'est de notre côté nous sommes sur le flanc nord-ouest de la place — qu'ils arriveront en dernier lieu.

Nous voyons, en effet, à un moment, des tirailleurs turcs se déployer au bas de la colline qui est en face de nous.

Des cosaques, quelques fantassins descendus au-dessous de notre batterie, tout au bord de l'eau, les fusillent. Les Turcs ripostent et j'entends alors pour la

première fois le sifflement des balles. C'est très bref. Cela fait: «Schtt! sch-tt!» La balle a déjà passé quand elle siffle aux oreilles. On me dit qu'on n'entend jamais la balle qui vous touche.

Quoique je sache que le feu de la mousqueterie est plus meurtrier que celui de l'artillerie, pour moi, l'impression est moins forte: voir la fumée du coup de canon, attendre un temps perceptible l'arrivée de l'obus, le voir tomber et soulever un nuage de poussière, tout cela agit davantage sur les nerfs — je parle pour moi, bien entendu.

Cependant, le bruit de la canonnade se fait entendre au loin, du côté du front de terre de la place. Une nuée de tirailleurs turcs, arrivant de la droite, se déploient sur une colline, faisant face au Sud. Ils sont continuellement en mouvement, avançant, reculant par petits bonds, en zigzags. Cela dure assez longtemps. Puis nous voyons apparaître tout au fond, sur la crête venant du Sud, les

premiers tirailleurs russes. Ils arrivent au sommet de la pente, sur le versant de laquelle sont les Turcs: ils avancent, les autres reculent; à un certain moment, le combat subit un temps d'arrêt: les tirailleurs russes s'arrêtent, se couchent à terre, on ne les distingue plus. Ils attendent peut-être d'être soutenus par d'autres troupes pour pousser leur attaque plus à fond.

Les Turcs ne cherchent pas à les déloger de leur position et la lutte est suspendue pendant quelque temps.

Je n'ai pas noté et ne me rappelle plus combien a duré l'accalmie, mais au bout d'un certain temps, les Russes se montrent en nombre. Ils avancent, descendent rapidement la pente; je vois distinctement le commandant de la troupe qui est resté à cheval au milieu de ses hommes. Les Turcs n'opposent presque plus de résistance et en peu de temps, les tirailleurs arrivent jusqu'au bord du fleuve. Nicopolis est investie, puisque la

rive droite est tombée aux mains des Russes et que la rive gauche en face est occupée par les batteries russo-roumaines.

Mais la ville n'est pas encore prise. Le soir approche. On reprendra l'attaque le lendemain. On vient avertir le général Mano que les munitions de nos batteries tirent à leur fin et qu'il faut se ravitailler en vue de la journée du lendemain. Comme les officiers d'artillerie doivent rester à leur poste toute la nuit, le général me charge d'aller à l'arrière, de faire atteler les caissons, de prendre le commandement du détachement et de le mener à la colonne de munitions qui se trouve au village d'Isbiceni, sur la rive droite de l'Olte, à vingt kilomètres environ au nord de Tournou-Magourèle; nous devons remplir les caissons et rentrer le matin le plus tôt possible.

J'enfourche un cheval d'artilleur, j'étais venu à la batterie en voiture, avec le général. Je pars au grand trot et je donne rendez-vous à la colonne à

l'entrée de la ville où je vais faire seller mon cheval.

Le soir est presque arrivé au moment où nous nous mettons en route. Cela va être long: vingt kilomètres au pas sur une piste poussiéreuse, dans l'atmosphère encore embrasée par la chaleur torride d'une journée de l'été roumain.

Au moment où nous nous mettons en marche, une forte détonation se fait entendre assez près de nous. Je crois qu'un obus de Nicopolis est tombé dans la ville et a fait explosion. J'apprends le lendemain ce qui s'est passé: quelques musiciens d'un régiment de ligne s'amusaient avec un obus turc qui n'avait pas éclaté et qu'on avait dévissé; ils le croyaient déchargé, le faisant rouler à coups de pied; l'un d'eux a eu la fatale idée de jeter dessus sa cigarette allumée en criant: Feu! L'obus éclate et tue ou blesse grièvement sept hommes. L'auteur de ce malheur a succombé quelques jours après

à l'hôpital, désespéré d'avoir causé la mort de ses camarades.

Nous avançons lentement dans un nuage de poussière épouvantable. Je suis à la queue de la colonne; il n'y a pas d'air, pas un souffle pour chasser la poussière de côté et dégager un peu la piste; le nuage flotte au-dessus de nos têtes, nous enveloppe, nous précède, nous suit, pénètre dans les yeux, les oreilles, dans le cou, descend dans le dos: c'est odieux!

On me demande la permission de fumer: je l'accorde. Je ne sais trop si j'étais d'accord avec les règlements de l'artillerie, mais les caissons étant absolument vides, je ne crois pas devoir refuser aux pauvres soldats cette petite douceur. Mon geste est désintéressé, car je ne fume pas.

Une chose me préoccupe: on m'a dit en route, que le pont de bateaux jeté sur l'Olte, à Isbicéni, aurait été enlevé, ou au moins mis hors d'usage, par la crue. Le printemps, très pluvieux, avait fait déborder tous les cours d'eau. Or, la

colonne de munitions qui doit remplir nos caissons se trouve sur la rive droite de la rivière, et nous sommes sur la rive gauche. On voit d'ici l'embarras.

Je veux en avoir le coeur net. A la traversée d'un village, je laisse la colonne filer en avant et j'entre dans la cour de la maison du propriétaire du domaine pour tâcher d'avoir des informations sûres.

Le logis semble vide: seule une petite servante se montre sur le pas de la porte et me dit qu'il n'y a personne à la maison.

Je m'aperçois qu'elle ne parle presque pas le roumain. A son accent, à ses cheveux blonds, je reconnais une compatriote de la Marguerite de *Faust*. Je lui demande, en allemand, si le pont d'Isbicéni est praticable. Elle me dit que oui. Puis, après quelques explications, elle ajoute:

— Il a fait chaud aujourd'hui.

— Oh! dis-je, il fait encore bien chaud.

— Non, non, répond-elle, c'est là-bas qu'il a fait chaud; oh! les maudits Turcs! que le bon Dieu les confonde!

Et les yeux bleu-pervenche de la petite Allemande me regardent avec compassion et sympathie.

La nuit tombe, les étoiles s'allument au ciel, le grand silence apaisant qui descend sur la campagne contraste singulièrement avec le fracas d'une journée passée dans une batterie en action. La route semble interminable. Sur pied depuis l'aube, je commence à sentir la fatigue de cette marche au pas de plusieurs heures. Je descends de cheval pour me dégourdir les jambes et soulager un peu ma monture. Puis je finis par m'installer sur un caisson et je fais connaissance avec ce genre de véhicule: cela manque évidemment de ressorts! Les fortes roues cerclées de fer ne boivent pas l'obstacle, oh! non, car les secousses produites par les moindres ornières de la route retentissent de la plante des pieds au sommet du crâne. On n'en perd pas une.

Il est près de minuit quand nous arrivons enfin. Je fais bivouaquer la colonne

sur la rive gauche et je traverse le pont pour aller réveiller l'officier commandant la colonne de munition et le mettre au courant. Je surveille moi-même le pansage de mon cheval. Après quoi, je vais demander un gîte au propriétaire du domaine- d'Isbicéni, qui se trouve être un camarade de l'École de Droit de Paris. Il est stupéfait en me voyant arriver dans sa chambre, à minuit, sale à faire peur, la moustache et les sourcils blancs de poussière. Il saute à bas de son lit et me force, malgré mes protestations, à prendre sa place. Le lendemain, de grand matin, les caissons remplis, nous repartons, faisant diligence pour arriver à temps pour la reprise du combat.

Mais nous n'entendons pas la canonade qui, depuis plusieurs jours, remplissait de son bruit les campagnes à vingt kilomètres à la ronde: ce silence m'étonne. Au premier village que nous traversons, on me l'explique: Nicopolis a capitulé dans la nuit. Toutefois, comme

je n'ai aucun avis officiel, je continue à marcher aussi vite que possible. En arrivant à Tournou-Magourèle, la nouvelle est confirmée, les caissons et les munitions qu'ils rapportent rejoignent leur corps et je crois en avoir fini avec ma mission.

Le surlendemain, je rencontre dans la rue le commandant de la colonne de munitions; il me hèle et me demande de lui signer pour sa décharge un reçu d'après un modèle administratif avec une foule de chiffres et de mentions diverses. Je donne ma signature et nous nous séparons.

A peine l'ai-je quitté que je me dis: «Diable! si j'ai signé ce reçu, voilà le commandant de la colonne de munitions en règle; il a ma quittance. Mais c'est moi maintenant qui suis responsable et, à moi, personne n'a donné décharge».

Me voilà donc comptable d'une quantité considérable d'obus, de gargousses, sans compter les boîtes à mitrailles.

Cette idée me rend rêveur.

«Bah! me dis-je, si l'on vient un jour me les réclamer, j'aurai toujours la ressource de demander qu'on me fouille; on verra bien que je ne les ai pas sur moi!»

Oui, mais si l'on m'accusait de les avoir mangés avec des femmes? Cela deviendrait tout à fait grave. N'y a-t-il pas le précédent du ministre de la guerre du roi Bobèche qui mangeait de cette façon les fonds que son collègue des finances mettait à sa disposition pour acheter des canons et des fusils? Et le pauvre roi de dire mélancoliquement: «Il aurait dû m'inviter, au moins!»

Je dois rendre justice à l'administration militaire roumaine: elle ne m'a jamais rien réclamé.

CHAPITRE IV

PASSAGE DU DANUBE

Enfin, après deux mois d'attente, nous allons passer le Danube. La vraie guerre va commencer pour nous aussi. Et c'est la 4^e Division qui aura l'honneur d'être la première à aborder la rive ennemie. Nous avons, en effet, traversé le Danube à Tournou-Magourèle, dans la seconde quinzaine de juillet, par des moyens de fortune. Le gros de l'armée ne passa que vers la fin d'août, sur le pont construit par le génie roumain, à Corabia.

A la suite de la première bataille de Plevna, premier et grave échec de l'armée russe, dont une partie détachée pour occuper la ville, s'était heurtée à l'armée d'Osman-Pacha, accourue de Widine, l'état-major russe, désireux de réparer au plus tôt cette défaite, avait rappelé à lui

les troupes qui occupaient Nicopolis et avait demandé à notre gouvernement de les faire remplacer par la division roumaine qu'on avait sous la main et qui se trouvait être la nôtre. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Un régiment d'infanterie et le 8^e Calaraches, qui faisait brigade avec le 3^e, passèrent les premiers ; on envoya tout de suite un bataillon et un escadron à Mouselin-Sélo, au pont sur l'Osma, pour renforcer la compagnie du génie russe et la sotnia de Cosaques, qui gardaient ce point important, sur la route entre Plevna et Nicopolis.

Le jour où le 3^e Calaraches devait commencer à son tour le passage, arriva enfin. La veille, nous quittons Tournou-Magourelle, pour aller bivouaquer dans les vignes situées dans le voisinage immédiat du fleuve. (La ville, réfugiée sur la berge, au-dessus du niveau des grandes eaux, se trouve à plusieurs kilomètres du Danube. Une chaussée la relie au point où l'on s'embarque).

Nous arrivons vers le soir au bivouac. Une végétation luxuriante, des pampres verts, des arbres magnifiques ; cela a l'air charmant. Hélas ! ce petit paradis est infesté de moustiques, d'innombrables légions de ces abominables bestioles sonnent la charge, nous harcèlent, nous dévorent et nous empêchent de fermer l'oeil.

Je me rappelle dans mon insomnie, que ces exécrables insectes m'avaient, quelques années auparavant, gâté un séjour à Venise. J'avais remarqué alors, non sans amertume, que les poètes n'ont jamais parlé des moustiques de Venise. Musset qui a eu, il est vrai, d'autres griefs contre la cité des doges, n'en souffle mot ; Baedeker et Joanne non plus. Fiez-vous donc aux poètes ou aux guides !

Le lendemain, de grand matin, après quelques heures d'un sommeil agité, nous sommes sur pied. Je rencontre un de mes camarades et je ris en le voyant. Il est méconnaissable, tout bouffi, de tout petits yeux ou, plutôt, presque plus d'yeux ; il

rit en me voyant : je dois être aussi défiguré que lui. Du reste, il faut croire qu'on est peu à peu vacciné, car le supplice de la première nuit n'est plus aussi affreux la nuit suivante, et nous désenflons assez rapidement.

Aujourd'hui, notre colonel a l'air soucieux et mécontent. Il me dit en confidence que sept hommes ont déserté cette nuit ; mauvais symptôme, à la veille de l'entrée sur le territoire ennemi. Est-ce que le moral faiblirait chez nos soldats ?

Heureusement ce n'est qu'une fausse alerte. Le soir, tous les manquants sont rentrés au corps. Voici ce qui s'est passé : un de nos escadrons est recruté dans le district de Téléormane, où nous sommes actuellement. Beaucoup de nos cavaliers sont mariés ; les pauvres garçons originaires de villages voisins, n'ont pu résister au désir d'aller voir une dernière fois leurs femmes et leurs enfants. Partis sans permission, ils sont rentrés le jour même : on ne les punit pas, et l'on fait bien. Nous

partirons au complet, sans un manquant.

Le passage s'effectue avec une lenteur désespérante. Il faudra plusieurs jours, cela n'est pas étonnant. Nous n'avons, en tout et pour tout, comme moyen de transport, que deux pontons accouplés, remorqués par une petite chaloupe à vapeur. C'est à peine si un demi-peloton peut prendre place sur un ponton. Il faut donc faire quatre fois le trajet aller et retour pour faire passer un escadron. Puis il y a les «impedimenta» voitures, fourrage, etc. Qu'on juge un peu de la durée de l'opération.

Je flâne sur la berge en attendant que mon tour arrive. Le temps est beau. Pas trop chaud. Je vais, je viens, je baille. En guise de distraction, j'ai la ressource de regarder quelques-uns de nos cavaliers en train d'abattre une malheureuse vache fournie par l'intendance. Nos soldats n'entendent rien au métier de boucher ; ils s'y prennent maladroitement. La pauvre bête

meugle lamentablement; c'est à vous rendre végétarien pour le reste de vos jours.

Autre distraction plus agréable: je reçois un paquet de numéros des «Débats» et du «Temps», qu'on me réexpédie de Bucarest. Je me plonge dans cette lecture. On ne se figure pas ce qu'une chronique théâtrale de Sârcey peut être passionnante lorsqu'on la lit assis sur le sable, au bord du Danube, en face d'une forteresse turque, après deux mois de villégiature à Islaz, (Téléormane).

Le lendemain, 30 juillet, je dois passer le pont à mon tour, avec mon peloton que je commande provisoirement. (L'organisation militaire de cette époque, encore incomplète, faisait que nos cadres d'officiers n'étaient pas suffisants. Dans cette guerre, presque toutes les divisions et les brigades étaient commandées par des colonels, les régiments par des lieutenants-colonels).

Ce n'est que très tard, vers le soir, que je m'embarquerai sur le ponton qui fait

le va-et-vient d'une rive à l'autre, et je passe encore ma journée dans l'attente, regardant couler l'eau du fleuve, à l'histoire tragique et sanglante.

Vers le milieu du jour, comme je restais à rêver, j'assistai à une scène émouvante. Non loin de moi, un de nos cavaliers était assis sur la berge avec sa femme et une petite fille de trois ou quatre ans. La pauvre femme, habitante d'un village voisin, est venue voir une dernière fois son mari et lui amène son enfant. Elle a paré de son mieux la fillette; les cheveux soigneusement séparés en deux petites nattes qui pendent dans le dos, à la mode des petites Roumaines, une chemisette bien blanche, une jupe rouge neuve.

Ils sont là, l'homme et sa femme, assis en face du fleuve sinistre, qui bientôt va les séparer peut-être pour toujours. Ils se parlent à voix basse de très près; ce sont les dernières paroles, les dernières recommandations, à l'heure grave de la séparation. Pas de larmes, pas de lamentations,

pas de gestes ; les yeux douloureux de la femme ne quittent pas le visage de son mari ; la petite fille joue avec le bidon en fer-blanc de son père qui lui semble évidemment une chose admirable et précieuse.

Et cela éveille en moi les souvenirs classiques du collège ; je revois l'excellent M. Eugène Falloux, notre professeur de Louis-le-Grand, commentant les adieux d'Andromaque et d'Hector ; et la beauté de la scène décrite par le vieil Homère, que j'admirais jadis, un peu de confiance, m'apparaît toute entière, car je la vois revivre en ce moment sous mes yeux, toujours la même, à trois mille ans de distance, aussi cruelle, aussi poignante. Ce n'est pas la fille du «magnanime Étéon», la belle-fille du roi Priam, c'est une humble paysanne de Téléormane, mais c'est le même déchirement ; c'est la souffrance que, dans le cours de l'histoire douloureuse de l'humanité, ont soufferte en tous ⁺téms, en tous pays, d'innombrables

coeurs de femmes, riches ou pauvres, grandes dames ou paysannes.

Ma pensée se reporte alors vers ma mère que je n'ai pas osé regarder dans les yeux le jour de mon départ :

«De ses yeux maternels, je redoutais les larmes...»

Elle m'a écrit dernièrement : «Pourquoi es-tu parti aussi, toi qui n'y étais pas forcé ? N'avais-je pas déjà un fils à l'armée ? N'était-ce pas assez ?»

Et à la vue de la souffrance de cette pauvre paysanne, à la pensée des angoisses qui, pour de longs mois, sont entrées dans la maison paternelle, je me rappelle le mot de Moltke : «La disparition de la guerre n'est qu'un rêve et je ne puis même pas dire que ce soit un beau rêve».

Et la vérité profonde de la pensée du vieux soldat apparaît à mes yeux.

Avec la guerre, avec ses misères et ses horreurs, disparaîtraient aussi l'esprit de sacrifice et d'abnégation, l'acceptation

de la souffrance et de la mort, et c'est tout cela qui fait la noblesse de la nature humaine et l'élève au-dessus de la brute qui ne vit que pour la satisfaction de ses besoins et de ses instincts. Voilà pourquoi une loi inexorable veut que tout ce qui doit vivre soit enfanté dans la douleur. Voilà pourquoi c'est dans le sang et les larmes, par le fer et le feu que se sont fondées, au cours de l'histoire, la force et la grandeur des peuples; c'est ainsi que nous autres Roumains, nous allons reconquérir notre indépendance et que là-bas, de l'autre côté du Danube, dans la Bulgarie si longtemps asservie, un peuple va renaître.

Le moment est enfin arrivé où mon peloton va s'embarquer. Nous sommes tous rangés, tenant nos chevaux par la bride. Je passe le premier, ma brave jument Ondine suit docilement, sans s'effrayer du bruit que font ses sabots sur les poutres, ni du balancement du ponton. Les hommes viennent après.

C'est un piétinement, un grondement ; quelques chevaux soufflant bruyamment, serrent les oreilles, hésitent, mais, en général, ils sont dociles, ne se défendent pas. Les hommes sont adroits et l'opération assez délicate, qui consiste à faire entrer et ranger dans un espace étroit, sur un plancher mobile, quatorze chevaux, s'accomplit sans ruades et sans accident.

Chaque cavalier, en mettant le pied sur le ponton qui va l'emporter en pays ennemi, fait le signe de la croix ; c'est le geste des «Dorobantzes»(1), montant à l'assaut de Gri-vitza, le jour de la bataille de Plevna, geste décrit par notre poète Alecsandri :

Făcând trei cruci, noi am răspuns :

Amin ! și Doamne-ajută !

Nous signant trois fois, nous avons répondu :

Amen ! et Dieu nous aide ! (2)

Nous démarrons enfin ; le petit vapeur qui nous remorque souffle, halète, remonte

(1) Fantassins.

(2) Mémoires du roi Charles : «les hommes sont sérieux ils se signent». (Passage de l'armée à Corabia).

le courant en biais; la rive roumaine semble fuir et le puissant fleuve nous apparaît dans sa majesté. J'écoute les propos qu'échangent nos hommes et je vais les rapporter fidèlement.

— Nous voilà partis, dit l'un; pourvu maintenant que tout cela ne dure pas trop longtemps.

— Oh! répond un autre, que cela dure tant que ça voudra, pourvu que je revienne sain et sauf! (Celui-ci est un homme pratique).

Voici maintenant le loustic qu'on trouve toujours dans un groupe de soldats.

— Moi, dit un jeune gaillard qui doit être le coq de son village, je vais écrire à ma femme qu'elle peut chercher un nouveau mari; de mon côté, je veux prendre une «turquesse».

Autre note:

— Tu sais, moi, ce que je crains, c'est cette maudite balle, car on ne la voit pas. Avec le sabre, eh bien, ce sera à qui aura la main la plus prompte.

C'est ainsi qu'autrefois Montluc accablait de ses malédictions les perfides arquebusades.

Ce sentiment est général chez nos cavaliers ; le lendemain, je les vois tous s'empressant autour de l'armurier du régiment pour faire aiguiser leurs sabres sur sa roue. La réponse du camarade de l'homme qui parlait est caractéristique.

— N'aie pas peur, dit-il, la balle de Jean n'est pas pour Pierre.

Cela, c'est le fatalisme dont le long contact avec les Orientaux a fortement imprégné l'âme du paysan roumain.

Tels étaient les propos qu'on échangeait le soir du 30 juillet 1877, sur le ponton qui nous emportait vers Nicopolis, première étape sur la route de Plevna.

Cependant la rive turque se rapproche ; nous voyons apparaître les minarets décapités par les obus des Russes et les nôtres ; les plaies béantes ouvertes dans les murailles ; les maisons du quai éventrées parla canonnade furieuse du jour de la prise

de la ville. Sur le quai, une fumée noire s'élève d'un énorme tas de blé qui brûle à petit feu depuis ce jour, sans qu'on ait pu éteindre l'incendie; nous passons au moment d'accoster près du petit monitor, notre ennemi, dont la muraille noire toute mouchetée des traces laissées par des projectiles, ressemble absolument à la plaque de fonte d'un tir au pistolet sur laquelle se sont écrasées les balles des tireurs.

Nous restons assez longtemps immobiles, attendant que la place où nous devons accoster soit libre.

Le soleil se couche à ce moment dans un ciel d'orage, derrière les collines qui dominent à droite un tournant du fleuve; des nuages rouges embrasent le ciel, se reflètent dans l'eau; les derniers rayons du couchant traversant les nuées les illuminent et font l'effet d'une gloire dans un tableau de sainteté. Je me dis alors: Du sang et de la gloire, c'est bien l'image de ce qui nous attend. J'en accepte l'augure»!

Nous voici amarrés. Nous descendons et allons bivouaquer avec les camarades qui nous ont précédés, sous une haute falaise calcaire.

Les chevaux au piquet, je flâne dans les environs ; un soldat russe que je rencontre m'aborde et me dit quelques mots en russe.

Je ne distingue que le nom d'Osman-Pacha, celui de Plevna ; je ne comprends pas le reste ; il répète et je retiens le mot russe pour me le faire expliquer. Comme il a l'air très content, je me dis que c'est sûrement une bonne nouvelle qu'il tient à me donner et je crie de confiance : « hurrah ! » et nous nous séparons enchantés l'un de l'autre.

Arrivé chez le colonel qui m'offre l'hospitalité dans sa tente, je me fais expliquer la phrase du soldat et j'apprends qu'elle signifie qu'Osman-Pacha a été cerné à Plevna : c'est le bruit qu'on a fait courir parmi les soldats.

Hélas ! Osman-Pacha n'a pas été cerné du tout. Ce jour même, les Russes ont fait un effort désespéré pour prendre leur re-

vanche de leur premier échec et le déloger de Plevna ; plus l'attaque a été acharnée et vaillante, plus ont été grandes les pertes des assaillants marchant à découvert sous le feu des fusils à tir rapide, contre un ennemi soigneusement abrité et inébranlablement cramponné à ses positions.

L'armée russe qui a fourni cet effort héroïque jusqu'à l'extrême limite de ses forces, est épuisée et s'est retirée assez loin. Entre l'armée deux fois victorieuse d'Osman-Pacha et Nicopolis, occupée à la hâte par une faible partie des troupes de notre 4^e division, sans approvisionnements en vivres, en munitions, il n'y a à peu près que le bataillon roumain, la compagnie russe, la sotnia de Cosaques, l'escadron de Calaraches, postés à Musselim-Sélo.

Si Osman-Pacha avait à ce moment marché sur Nicopolis, je crois qu'avec ses 50.000 hommes, il aurait facilement repris la place ; mais il n'avait presque pas de cavalerie ; il n'a pas connu, je crois, l'étendue de sa victoire, et est resté renfermé dans

Plevna ; cela a donné aux Russes et aux Roumains le temps de se ressaisir.

Nous autres, à Nicopolis, ni le soir de notre débarquement ni le jour suivant, nous ne savions rien du véritable état de choses ; à Bucarest on était mieux renseigné.

C'est le moment de la célèbre panique de Sistov. On se rappelle les faits : des rumeurs alarmantes, des bruits de défaite circulaient ; l'atmosphère était chargée d'inquiétude ; un convoi de prisonniers turcs traversait le pont de Sistov ; on les évacuait sous escorte en Roumanie. On vit de loin leur troupe sur le pont, le bruit se répandit avec la rapidité de l'éclair que les Turcs, victorieux, avaient occupé le pont de Sistov. Dans les campagnes roumaines où vit encore le souvenir des hordes farouches des Osmanlis d'autrefois, à plusieurs lieues à la ronde les populations affolées se sauvaient. Les bruits sinistres circulaient à Bucarest sur notre sort ; on disait que la 4^e division avait été détruite,

prise, jetée dans le Danube. Tout cela, nous ne l'apprîmes que plus tard.

Une chose me frappa pourtant ; dans la nuit de notre débarquement, je fus tout à coup réveillé par des hurrahs retentissants ; c'étaient les soldats du 7^e régiment de ligne (nos compagnons d'Islaz) qui débarquaient à Nicopolis. Les mauvaises nouvelles reçues ont fait hâter le mouvement qui doit transporter notre division à Nicopolis, pour renforcer la garnison et garder les alentours de la place ; maintenant le petit ponton et la chaloupe à vapeur font le trajet la nuit comme le jour.

Autre symptôme : le lendemain, on avait envoyé plusieurs officiers, quelques cavaliers dont j'étais, et deux Cosaques qui nous servaient de guides, reconnaître les routes autour de la place ; et j'avais vu avec étonnement les Russes occupés à détruire les affûts et à mettre hors de service les canons qu'ils avaient pris aux Turcs lors de la capitulation de la forteresse. Je ne compris que plus tard la raison de ce fait :

les Russes craignant d'être forcés d'évacuer la place, prenaient la précaution de mettre hors de service l'artillerie qu'ils n'auraient pu emmener avec eux. La perte de Nicopolis eût été grave, car cette place couvrait le pont de Sistov, seule voie de communication qui reliait l'armée russe à la Roumanie et à sa base d'opérations.

Le moment où nous avons passé le Danube a donc été — on peut le dire — le plus critique de la guerre. Nous en sommes sortis heureusement, grâce à l'attitude passive adoptée par Osman-Pacha après ses deux victoires.

«Tu sais vaincre, Annibal; tu ne sais pas profiter de tes victoires!»

Je dois dire que ma conviction est que si Osman-Pacha, avec son armée exaltée par deux victoires successives, avait marché sur Nicopolis, ce n'est évidemment pas le petit détachement de Musselim-Sélo qui aurait pu l'arrêter. A Nicopolis, les quelques Russes restés dans la place, les Roumains, dont une faible partie seulement

était débarquée, avec le Danube à dos, une population hostile autour d'eux, auraient dû évacuer la place, tâcher de se retirer sur Sistov et auraient subi un vrai désastre. Nicopolis retombée au pouvoir des Turcs, une marche rapide sur Sistov, qui n'est situé qu'à une quarantaine de kilomètres, eût peut-être changé le sort de la guerre, car l'armée russe à ce moment s'était témérairement lancée bien loin en avant, jusqu'au-delà des Balkans, et la perte du pont qui la reliait à sa base d'opérations aurait eu des conséquences incalculables.

Je donne mon opinion pour ce qu'elle vaut. Ce n'est pas à un simple «margis», (et qui n'en faisait pas son métier), à résoudre ces questions difficiles. Ma tâche est autre: raconter fidèlement ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé.

Heureux si ces souvenirs sincères et de bonne foi ont pu intéresser les lecteurs français et leur faire apprécier à sa juste valeur la part qui revient dans la guerre de 1877 à l'armée roumaine, dont beaucoup

d'officiers, et des principaux, avaient fait leurs études militaires en France et s'étaient formés à cette grande et illustre école : l'armée française.

CHAPITRE V

NICOPOLIS — BREŞLANITSA

La ville de Nicopolis, où nous séjournâmes quelque temps avant de pousser plus avant dans la direction de Plevna, est située sur la rive droite du Danube, dans une espèce de cuvette resserrée entre deux hautes collines. Quand on est parvenu au sommet, on se trouve sur le plateau bulgare qui, au-dessus de Nicopolis, domine d'environ 150 mètres les rives du Danube. Sur l'une de ces collines (à l'ouest) s'élèvent la citadelle et le konak du Pacha commandant, remplacé alors par un général russe. De hautes falaises calcaires bordent le Danube. Elles me rappellent étonnamment celles d'Étretat, de Fécamp, et évoquent en moi le souvenir de mes séjours d'été sur la côte normande, dans le plaisant pays de France.

Nicopolis, comme la plupart des villes turques des bords du Danube offre un aspect plutôt misérable : pas de monuments, maisons branlantes, mal entretenues, murs décrépits, toitures en mauvais état ; rien qui révèle le bien-être, l'activité, la prospérité.

Les Bulgares, travailleurs et économes, n'osent pas faire étalage de leur richesse, en bâtissant des hôtels ou des villas ; quant aux Turcs indolents et pauvres, ils se logent comme ils peuvent.

La population chrétienne est naturellement ravie de notre présence ; nous lui apportons la délivrance après le long, le dur esclavage. Les musulmans sont calmes et résignés ; leurs regards n'ont rien d'amical, mais ils se gardent de toute démonstration hostile. Nous rencontrons parfois dans les rues des femmes turques appartenant aux classes pauvres, pieds nus, couvertes de vêtements de couleur sombre, rapiécés, strictement voilées, elles détournent la tête, ou se retournent contre un mur sur notre passage.

Je me rappelle qu'un jour un jeune brigadier de mon escadron, attablé avec moi à la terrasse d'un petit café tenu par un Grec, ayant demandé en plaisantant au jeune garçon qui nous servait: «Dis-moi donc, mon ami, et les cadines (femmes turques) est-ce qu'il n'y a pas moyen de les voir?» celui-ci répondit: «Mais qu'avez-vous affaire aux cadines, Monsieur?» du ton et de l'accent d'un homme qui sait par expérience que les Turcs n'entendent pas la plaisanterie sur ce chapitre.

Le Grec, malgré notre présence, n'avait pas encore dépouillé la crainte du bâton, commencement de la sagesse.

Les premiers jours de notre séjour à Nicopolis furent naturellement consacrés à des chevauchées dans les environs pour reconnaître toutes les routes menant dans les différentes directions aux alentours de la place.

Le lendemain même de mon débarquement, je pris part, comme je l'ai dit, à une reconnaissance que nous poussâmes assez

loin, car nous ne rentrâmes que tard dans la nuit au bivouac.

Une autre fois, nous arrivâmes à Moussélim-Sélo, sur la route de Plevna, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Nicopolis. C'est un village situé sur les bords de l'Osmia (Osem) petite rivière torrentielle profondément encaissée qui se jette dans le Danube tout près et à l'ouest de Nicopolis. Cette rivière forme une ligne de défense naturelle contre un ennemi marchant de Plevna sur Nicopolis. Le pont de Moussélim-Sélo était gardé par une sotnia de Cosaques et un bataillon du génie russe. C'est là qu'on avait expédié en toute hâte les premiers détachements roumains qui avaient passé le Danube ; un bataillon de Dorobantzes et le 8^e régiment de Calaraches. Nos camarades nous racontent les alertes des premières nuits de garde, en pays ennemi, à l'extrême front de nos lignes, dans l'attente continuelle de l'attaque d'un ennemi qui venait de remporter une victoire dont heureusement il ne soup-

gonna pas l'étendue. C'est le cas ou jamais de parler de l'émotion inséparable d'un premier début.

Sur les routes que nous parcourons, nous voyons encore des traces de la bataille qui rendit les Russes maîtres de Nicopolis. Je me rappelle, presque sous les pieds de mon cheval, un crâne poli, très blanc, les dents éblouissantes saines et absolument intactes, montrent que c'est en pleine jeunesse qu'a été frappé le pauvre soldat venu peut-être des confins de l'Oural pour laisser ses os sur les rives du Danube.

A un endroit où la route bifurque gisait le cadavre momifié d'un soldat turc, respecté, je ne saurais dire pourquoi, par les chiens et par la pourriture. Nous le vîmes maintes fois, il nous servait de point de repère ; nous savions que c'était à l'endroit du Turc mort que nous devions prendre à droite pour arriver dans telle localité.

Je constatai en parcourant ainsi les environs de Nicópolis une chose assez

curieuse: les populations rurales des bords du Danube dans cette région étaient d'origine roumaine, leur langue était la nôtre, le type des femmes et des enfants, les noms des villages, tout décelait la communauté de race.

Ce n'est qu'en nous enfonçant dans l'intérieur du plateau que nous trouvâmes les vrais Bulgares, ne parlant pas notre langue et facilement reconnaissables à leur type très différent de celui des paysans roumains.

Au bout de quelque temps, le passage de la 4^e division roumaine étant achevé, Osman ayant persisté dans son attitude passive, les Russes ayant comblé en partie les vides causés par les dures batailles des 8 et 18 juillet, nous quittâmes Nicopolis pour avancer dans la direction de Plevna.

Naturellement la cavalerie marche en tête. Notre brigade est commandée par le colonel Roznovano, soldat énergique et excellent homme, que nous aimons tous. Il a fait son éducation militaire à Saint-

Pétersbourg et pris du service dans un régiment russe, au temps de l'Empereur Nicolas I^{er}; il a gardé la forte empreinte de la discipline de fer qui régnait à cette époque dans les rangs des troupes impériales, et naturellement aussi une vive et sincère sympathie pour l'armée et la nation au milieu desquelles il a passé une partie de sa jeunesse (1).

Notre marche en avant n'est troublée par aucun incident. Osman a peu de cavalerie et nous ne sommes harcelés d'aucun côté.

Nous avançons naturellement avec toutes les précautions d'usage, précédés par la pointe et l'avant-garde, encadrés de flancueurs latéraux. A la traversée des villages habités presque exclusivement par des chrétiens, les notables se portent à notre

(1) Devenu plus tard président de la Chambre sous le gouvernement conservateur de 1891, les jeunes députés s'amusaient à lui souhaiter le bonjour en russe en l'appelant «Gospodine Polkovnic» (Monsieur le Colonel): il répondait «Guten tag, mein Herr», à ceux qui affichaient des sympathies allemandes.

rencontre et nous saluent en roumain : «Bine a-ți venit!» (Soyez les bienvenus!)

Un jour, pendant une halte, nous sommes dépassés par le 7^e de ligne, dont la musique, au moment où la tête de colonne entre dans un village, fait entendre la marche de Faust :

«Gloire immortelle de nos aïeux...»

et ces accords si connus évoquent en ma pensée avec une puissance singulière la vision d'une salle étincelante de lumières, de femmes que je vois toutes jeunes et toutes jolies, accoudées sur le rebord des loges, ou à demi dissimulées derrière les écrans de satin rouge.

La musique de notre 7^e de ligne (dont le chef était un Alsacien) ne vaut pas assurément l'orchestre de l'Opéra, et pourtant ces fanfares éclatant dans la vaste plaine, sous le ciel bleu, décroissant et se perdant peu à peu à mesure que le régiment s'éloignait, vibraient en moi avec une intensité que je n'avais jamais connue. Il me semblait que la beauté guerrière, la fière

allure de l'oeuvre de Gounod m'était révélée pour la première fois; et les fantasmes aux visages cuits par le soleil, aux vêtements poussiéreux, qui marquaient le pas au rythme de la célèbre marche, faisaient évidemment meilleure figure que les choristes et les figurants de l'Opéra avec leurs toques Renaissance et leurs pertuisanes.

Je me rappelle un petit épisode assez amusant d'une de nos marches :

Le colonel, chef de notre brigade, étant obligé de s'absenter pour quelques heures, le commandement passa au lieutenant-colonel commandant notre régiment, qui se trouvait avoir quelques mois d'ancienneté de plus que son camarade du 3^e Calaraches.

Le colonel Roznovano à peine parti, le nouveau commandant de la brigade me fait appeler; il m'envoie porter un ordre absolument insignifiant, sans aucune utilité, au colonel du 3^e, pour faire acte d'autorité et pouvoir dire qu'il a commandé et s'est fait obéir.

Je file au trot le long de l'interminable colonne de notre régiment, qui marche en formation allongée par quatre, et j'avale naturellement des quantités considérables de poussière. Arrivé devant le commandant du 3^e Calaraches, je lui transmets fidèlement l'ordre envoyé par le commandant du 3^e. Le colonel qui voit très bien de quoi il retourne, me donne une foule de raisons pour lesquelles il ne peut pas obtempérer à l'ordre de son chef d'une heure. J'écoute, en tâchant de garder mon sérieux et me voilà trottant derechef dans des nuages de poussière pour rejoindre la tête de colonne du 3^e Calaraches.

Je communique au colonel le résultat négatif de ma mission ; il n'a pas l'air content, mais ne dit rien pour le moment. Au bout d'un quart d'heure, il m'envoie porter un nouvel ordre de la même importance que le premier.

Je reprends stoïquement le chemin déjà parcouru deux fois, sans me faire aucune illusion sur le résultat de ma nouvelle

mission. Le colonel du 3^e m'accueille avec un sourire narquois et trouve des raisons encore meilleures que la première fois pour ne pas exécuter le second ordre que je lui ai consciencieusement transmis.

Nouvelle chevauchée dans la poussière : je répète en moi-même le refrain célèbre :

« Si cette histoire vous embête... (bis)

« Nous allons la, la, la recommencer...

Mon colonel a l'air de plus en plus furieux, je vois bien qu'il cherche une nouvelle combinaison à laquelle son subordonné récalcitrant ne pourra plus se dérober, et je tremble pour ma pauvre jument. Heureusement pour nous que l'arrivée du vrai commandant de la brigade vint mettre fin à cette petite scène de comédie en plein air.

Le pays que nous parcourons est fertile ; les cultures sont les mêmes qu'en Roumanie ; beaucoup de champs de maïs, des vignes qui, sur ce sol calcaire et sous le soleil ardent de la Bulgarie devraient donner du bon vin.

J'ai souvenance qu'au cours d'une de nos marches dans la poussière et la chaleur d'une journée d'août, comme nous passions non loin de quelques vignes, le maréchal-des-logis, chef de mon escadron, quitta les rangs et partit au galop dans une direction inconnue. Il revint au bout de quelque temps, portant des grappes d'un beau raisin doré dont il m'offrit généreusement une part. Il faisait bien chaud, j'avais la gorge bien sèche. J'avoue que j'acceptais sans trop approfondir la question de la provenance de ce raisin, qui me parut exquis.

«Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net».

Un camarade curieux ayant demandé au sergent-major: «D'où as-tu donc ce beau raisin?» il répondit avec un grand sérieux: «J'ai une vigne dans les environs».

Notre nouveau cantonnement est un petit village bulgare (Breslanitsa), situé à 25 km. environ au nord-ouest de Nicopolis. Nous nous relions à la 9^e division de

cavalerie russe (lanciers et cosaques), commandée par le général Laskareff qui se trouve à Riben; nous faisons le service de garde sur une distance assez considérable.

Nous nous sommes beaucoup rapprochés de Plevna; Breslanitsa n'est qu'à 10 km. de Verbitsa, où devait s'installer un mois plus tard le quartier général de l'armée roumaine, pendant le siège de Plevna.

Le colonel Roznovano avec un de nos escadrons poussa un jour une reconnaissance jusqu'à Verbitsa qu'il ne trouva pas occupé par l'ennemi; ce village n'est qu'à 10 km. de Plevna.

Naturellement notre installation manque de confort; comme nous nous sommes éloignés de Nicopolis par où nous communiquons avec la Roumanie, notre ravitaillement se fait plus difficilement et plus irrégulièrement.

Un jour qu'on n'avait absolument rien pu donner aux chevaux, je passais à quelque distance d'un piquet où était attachée ma jument. La pauvre bête, me voyant,

tourna la tête de mon côté et m'appela par un hennissement plaintif. On dit généralement que le cheval n'est pas intelligent. Comment ma chère Ondine eut-elle l'idée de me faire connaître sa détresse, alors que ce n'était jamais moi qui lui apportais l'avoine ou la ration de foin? J'étais son maître, celui qui la montait tous les jours: elle s'est dit que je lui viendrais en aide, et m'a appelé dans son langage.

Quelques jours après notre arrivée à Breslanitsa, on nous donne l'ordre d'avancer dans la direction de Riben et de nous mettre à la disposition du général Laskareff; nous devons attaquer ensemble un convoi turc, dont le service de renseignements lui a annoncé le passage dans les environs.

Nous partons de grand matin et, à l'heure dite, nous sommes à l'endroit qui nous a été indiqué. On doit prévenir les Russes de notre arrivée; le commandant m'envoie au camp du général Laskareff pour lui dire

que nous sommes là et que nous attendons ses ordres ; un cosaque me sert de guide. Comme il connaît la route et qu'il a l'air au guet, je marche sans scruter l'horizon, en toute tranquillité, comme s'il s'agissait d'une simple promenade à cheval par une belle matinée d'été.

Arrivé au camp de nos alliés, je me présente au général Laskareff et je lui fais part de la mission que m'a confiée le commandant de notre brigade. Il me dit qu'il attend de nouveaux renseignements qui ne lui sont pas encore parvenus, et que je dois rester à sa disposition jusqu'au moment où il les aura reçus. Après quoi il se met à causer avec une amabilité et une cordialité charmantes ; il me demande des détails sur ma famille, la situation de mon père ; il me dit : « J'aime beaucoup ces messieurs les volontaires comme vous ».

Je lui apprends que le commandant de brigade est le colonel Roznovano ; il s'écrie : « Mais je dois le connaître ! je crois bien avoir servi avec lui dans le même

régiment: un gros très laid, n'est-ce pas?»
 — Il n'a pas enbelli, mon général...

Il faut dire que si le commandant de notre brigade possédait à un haut degré les qualités du coeur et les vertus militaires, il laissait beaucoup à désirer, au point de vue esthétique.

— Duc, disait le Grand Roi à M. d'Antin, êtes-vous bien sûr que M^{lle} de... soit morte?
 — Oui, Sire.— Alors, jepuis dire que c'était bien la moins jolie personne qu'il y eût en mon royaume.

Le général me fait inviter à déjeuner par son brigadier, le général Oldekop, un homme à figure maladive, à l'air triste (1). Je savoure un déjeuner qui me semble exquis après le brouet.

Après le déjeuner, le général Laskareff me dit que je dois attendre encore, et m'engage à aller «me défatiguer» (c'est son mot) dans la tente de son aide-de-camp; celui-ci m'emmène et m'offre avec beaucoup

(1) Il mourut peu après de maladie.

d'amabilité de m'étendre sur son lit de camp. Comme il voit que je jette un regard inquiet sur mes bottes boueuses, il me dit ; « Vos bottes ne sont pas très propres, cela ne fait absolument rien ». Je profite de la permission accordée avec tant de bonne grâce ; il y a assez longtemps que je n'ai couché dans un lit, fût-ce un lit de camp. Un journal de Saint-Pétersbourg rédigé en français et en russe me remet un peu au courant de ce qui se passe dans le monde, puis je m'assoupis. Comme la journée avançait, le général me fait appeler et m'ordonne de retourner dire au commandant de la brigade que d'après les renseignements reçus, il n'y a rien à faire pour aujourd'hui, mais que nous devons rester où nous sommes, toute la nuit, car nous pourrions peut-être agir le lendemain, et qu'il nous préviendra.

Mon cosaque m'amène mon cheval ; comme je me mets en selle, il me dit en russe quelque chose que je ne comprends pas. Le général qui a eu l'extrême amabilité

de m'accompagner, prend la peine de m'expliquer lui-même que le pauvre garçon s'excuse d'avoir laissé dérober le licol de ma jument, dont je n'avais pas remarqué la disparition. Je prends la chose en riant et je remercie chaleureusement le général de son accueil si aimable.

Rien de plus habituel, dans les camps, que ces petits larcins. A Verbitsa, dans notre cantonnement, l'hiver approchant, j'avais acheté une couverture pour préserver ma jument des rigueurs de la température; deux fois, mon fidèle Antoine vint, désespéré, me dire que la couverture avait disparu. Je compris qu'il était inutile d'en acheter une troisième, qui aurait eu le même sort, et je me résignai à laisser grelotter ma pauvre Ondine qui, du reste, supporta assez bien cette cure Kneip à l'usage des chevaux.

Je repars sous la conduite de mon co-saque; le soir approche, mourant de soif, je descends de cheval pour me désaltérer

à une fontaine dont l'eau est si claire que je ne puis résister à la tentation ; mon cosaque, par une mimique expressive, me fait comprendre que ce n'est pas le moment de muser et que nous ne devons pas nous laisser surprendre par la nuit. Aussi filons-nous à grande allure. Au bout d'un certain temps, le jour commençant à baisser, je vois quelques-uns de nos calaraches en train de faucher un champ pour nos chevaux ; la récolte de cette année ne dut pas enrichir le propriétaire de ce bout de pré.

On m'entoure. On me demande pourquoi j'ai tardé si longtemps ; on aurait pu me croire enlevé par les éclaireurs de l'ennemi. Je transmets l'ordre du général Laskareff, qui nous prescrit de passer la nuit où nous sommes.

On me demande ensuite des détails sur l'accueil qui m'a été fait et sur l'impression que je rapporte de ce premier contact avec nos alliés.

Comme je raconte l'extrême amabilité et les prévenances du général et de son

état-major, le colonel Roznovano n'en revient pas; formé à la rude école de l'armée de Nicolas I^{er}, il se rend compte de la distance incommensurable qui sépare un maréchal-des-logis d'un général de division et il me répète à plusieurs reprises combien est grand l'honneur qu'on m'a fait en m'admettant à la table du général. J'avoue qu'après les abstinences de Breslanitsa, j'avais plus apprécié l'excellent jambon qu'on m'avait offert que l'honneur de manger à la table d'un grand chef (1).

Je dois dire que chaque fois que j'ai eu affaire à des officiers russes (tels le général Stolypine, père du premier ministre de Nicolas II, le général Skobélef (père de celui qui s'est illustré à Plevna), je n'ai eu qu'à me louer de leur parfaite courtoisie et de leur extrême affabilité.

(1) Plus tard, lorsqu'après de nombreux jours de jeûne forcé, je rejoignis mon frère le commandant, qui, lui, avait dîné tous les jours, il me dit, voyant l'importance que la question du repas quotidien avait prise dans mes préoccupations: — Mais comme tu es devenu gourmand? Je ne te connaissais pas ce défaut,

La nouvelle que j'apporte n'est pas des plus agréables : on nous avait dit que nous rentrerions le soir même à notre cantonnement, et nous n'avons emporté que peu ou point de provisions, pas de manteaux, pour ne pas charger les chevaux ; il va falloir coucher à la belle étoile, comme nous sommes.

La nuit venue, nous nous étendons pour dormir sur le sol nu, sans rien pour nous couvrir. Nous sommes sur la pente d'une colline. Comme il arrive toujours dans les pays chauds, par les nuits claires, l'abaissement de la température est considérable ; je grelotte et n'arrive pas à m'endormir. J'ai beau user de tous les moyens connus, compter jusqu'à mille, me réciter des choses ennuyeuses, penser à M. X... ou Y..., gens peu récréatifs, le sommeil ne vient pas.

De temps en temps, j'ouvre les yeux, espérant surprendre dans le ciel les premiers signes de la fin de l'interminable nuit ; mais non, je vois toujours les mêmes

étoiles briller au-dessus de ma tête ; j'envie mes deux voisins dont la respiration sonore et régulière annonce qu'ils jouissent d'un sommeil réparateur.

Aux approches du jour, le froid est encore plus vif. Enfin, voilà le soleil. Je n'ai jamais mieux compris le culte des peuples primitifs pour cet astre bienfaisant. Je me réchauffe à ses rayons ; cela ne m'empêcha pas de ressentir quelques jours plus tard les effets de l'abominable nuit d'insomnie grelottante, sous la forme d'une violente attaque de fièvre.

Un message du général Laskareff nous arrive de grand matin ; nous devons rentrer à notre cantonnement ; le convoi que nous guettons n'arrivera pas aujourd'hui (1).

Nous retournons à Breslanitsa. Le soir, le colonel me fait appeler et m'apprend que mon père, à mon insu, a sollicité et

(1) Il fut enlevé une semaine plus tard par la cavalerie de Laskareff et notre 3^e Calaraches, mais je n'assistai pas à l'affaire, étant malade à Bucarest.

obtenu pour moi un congé de quelques jours pour me permettre de revoir les miens et de leur prouver que je ne suis pas mort.

Je pars pour Nicopolis dans une petite carriole avec un camarade qui rentre aussi dans le pays.

Pour arriver à Bucarest, nous ne prenons pas la route directe encombrée par les transports militaires et les convois de ravitaillement ; nous poussons jusqu'à Giurgevo, qui est le port du Danube le plus rapproché de la capitale, à laquelle il est relié par un chemin de fer.

La petite ville évoque en moi des souvenirs d'enfance ; je l'ai habitée du temps que mon père y était préfet. C'était à l'époque de la guerre d'Orient ; il s'était hâté de renvoyer sa famille à Bucarest. Je me rappelle avoir vu longtemps sur les marches de l'escalier extérieur de notre maison deux énormes bombes rondes avec leurs petites anses, que mon père nous avait envoyées de Giurgevo, et qu'il gardait comme

souvenir du bombardement de la ville par les batteries de Roustchouk.

Comme en 1854, en 1877 la forteresse turque bombarde Giurgevo. Seulement, au lieu de grosses bombes sphériques, ce sont des obus cylindroconiques que notre hargneuse voisine nous envoie: — Monsieur, me disait une vieille paysanne, alors c'était rond comme des potirons; maintenant cela ressemble à des courges!

La ville est presque déserte; les habitants se sont réfugiés à une dizaine de kilomètres en arrière; c'est là aussi qu'on prend le chemin de fer pour Bucarest, à la première station après Giurgevo.

Je vois quelques trous béants dans les murs des maisons; l'école communale a surtout souffert. Après un déjeuner solitaire à l'hôtel d'Europe, dont le patron est bravement resté à son poste, je me promène dans le petit jardin public, au bord du Danube, d'où l'on voit très bien les batteries ennemies installées sur les falaises qui bordent la rive turque. Nous

sommes dans un moment d'accalmie complète; aucune détonation et aucun sifflement ne viennent troubler ma promenade et ma rêverie dans la petite allée d'acacias que je connais si bien et que mes yeux d'enfant trouvaient merveilleuse.

L'heure du train approche; je me rends à la station où l'on s'embarque pour Bucarest et j'arrive, après une absence de près de quatre mois, auprès des miens. La joie du retour est bientôt gâtée par une malencontreuse attaque de fièvre. Je me sens pris d'un malaise général qui inquiète la sollicitude maternelle. Confiant en mon excellente santé, je ne veux pas y faire attention, mais le surlendemain de ma rentrée, mal de tête fou, frissons violents, un tremblement continu secoue tous mes membres: force est bien de me mettre au lit, ce qui ne m'est pas arrivé depuis plus de vingt ans. Quoi que nous soyons en plein été et que j'entasse les couvertures sur moi, je grelotte toujours. Puis tout à coup, je passe du pôle Nord au Sahara:

j'ai la tête en feu, la peau brûlante ; je ne puis fermer l'oeil de la nuit, et des visions fantastiques, des formes étranges passent dans l'obscurité devant mes yeux. Il n'y a pas d'erreur, c'est une vieille connaissance qui vient s'asseoir à mon chevet : la fièvre paludéenne, hôte habituel des régions situées, comme la Roumanie, non loin de l'embouchure d'un grand fleuve : c'est ma nuit d'insomnie grelottante qui me vaut cela. Toute secousse violente de l'organisme, surmenage, refroidissement, ouvre à l'ennemi la porte de la place.

Le médecin de la famille me bourre de quinine, mais ce n'est qu'au bout d'un certain temps que je réussis à me débarrasser de mes accès. J'ai gardé un souvenir des plus moroses de ces jours de maladie, par une température étouffante (le thermomètre marquait 39 degrés à l'ombre).

Il me faut quelques jours encore pour reprendre mes forces qu'une si courte maladie a étonnamment affaiblies. Mon congé est expiré, je demande un certificat au

docteur pour légitimer cette prolongation de mon absence, qui aurait pu me mettre en fâcheuse posture. Enfin, je me sens en état de repartir. Le docteur à qui je demande quelles précautions je dois prendre pour éviter les rechutes, me donne une recette d'une application facile pour des militaires en campagne: il me dit de prendre tous les matins, à jeun, pendant une ou deux semaines, une tasse de café brûlant, sans sucre. Je suivis son conseil et m'en trouvai bien, car malgré les nuits passées en plein air, quelquefois sous une pluie battante, j'eus la chance de ne pas avoir de rechute.

J'avais payé mon tribut: j'étais probablement vacciné.

Je repasse le Danube et vais rejoindre mon régiment. En mon absence, il avait été placé, ainsi que le 8^e, avec qui nous formons brigade, sous les ordres du général Laskareff, et il avait quitté Breslanitsa pour bivouaquer avec les lanciers et les cosaques de la 9^e division de cavalerie russe.

Une petite carriole du service d'étapes conduite par un jeune soldat me mène à destination. A un endroit où la route bifurque, mon conducteur me dit: «Vous voyez, cette route à droite? Elle mène chez les Turcs; j'ai failli la prendre l'autre jour. — Diable! dis-je. Es-tu bien sûr de ne pas te tromper aujourd'hui? — Non, non, ne craignez rien, je connais bien la route maintenant.

J'arrive au camp. J'explique au colonel pourquoi je reviens si tard. On me dit que lorsqu'on passa sous les ordres du général Laskareff, celui-ci voulant attacher à son état-major un de nos sergents volontaires, avait demandé que ce fût moi; en mon absence, on lui avait donné le sergent Mano, frère du général commandant notre division, qui resta auprès de lui jusqu'à la chute de Plevna. Cette courte absence eut pour moi une influence considérable, car au lieu de faire le reste de la campagne à la suite du général Laskareff, dont la

cavalerie n'eut presque aucun rôle à jouer durant le siège de Plevna, je pus voir de près la grande bataille du 30 et du 31 août, les assauts de septembre et d'octobre et assister à la lutte finale du 28 novembre, jour de la chute de Plevna.

Nous menons, dans cette phase de la campagne qui dura pour moi environ quinze jours, une vie assez dure : pas de tentes, nous dormons à la belle étoile, très bien, ma foi ! Je rabats sur mes yeux le capuchon de mon manteau pour me préserver de la rosée glaciale de la nuit ; les rayons du soleil levant que je sens à travers l'étoffe qui recouvre ma tête me réveillent dès l'aube.

Le général russe, lorsqu'il me rencontre m'adresse toujours un petit mot amical : les chevaux de ses cosaques sont d'un commerce moins agréable. Un jour que je passais sans méfiance près de quelques chevaux attachés au piquet, l'un d'eux, avec un cri sauvage, me lança une ruade furieuse qui frôla ma jambe, et alla frapper

ma monture sous la hanche en faisant dans les chairs des trous sanglants, dont elle ne guérit qu'au bout de plusieurs semaines.

Nous faisons le service de garde ; je me rappelle une nuit où j'étais avec la grand'garde en arrière de la ligne des vedettes. Celles-ci à peine installées, des coups de feu éclatèrent sur toute la ligne, rayant d'éclairs l'obscurité profonde. On croyait avoir vu des ombres suspectes, la nuit, les vedettes ont le coup de carabine facile. Ce n'était à ce moment qu'une fausse alerte. La nuit était noire, pluvieuse ; je m'étendis par terre, roulé dans mon manteau et m'endormis profondément sous l'averse. Le matin, nous apprîmes que nos vedettes avaient été attaquées au cours de la nuit. Le sergent commandant le petit poste avait reçu une balle dans la cuisse, je le vis revenir boîtant, mais les Turcs s'étaient enfuis, sans prononcer leur attaque. On n'avait pas fait prendre les armes à la grand'garde.

Tout cela s'était passé à quelques centaines de mètres de moi, sans que je m'en fusse douté.

Peu de temps après mon arrivée au bivouac du général Laskareff, notre brigade cessa d'être sous ses ordres.

L'armée roumaine avait passé le Danube à Corabia et marchait sur Plevna; nous rejoignîmes donc l'avant-garde qui couvrait la marche en avant du gros de nos forces.

Le 24 août, notre brigade de calaraches reçut l'ordre de rejoindre à Riben la brigade de Roshiori; nous devons, avec une batterie d'artillerie à cheval, pousser une reconnaissance à fond à l'ouest de Plevna, sur la route Sofia-Widine; ordre d'avancer jusqu'à ce que nous ayons rencontré l'ennemi, de façon à déterminer quelles sont les localités et les routes purgées de la présence des Turcs, quels sont les points qu'ils occupent en force.

Deux officiers d'État-Major russes qui connaissent le pays nous accompagneront.

Avant le départ, grand déjeuner offert par la brigade de Roshiori qui invite à sa «popote» les officiers de la brigade de Calaraches et de la batterie d'artillerie; quatre-vingts convives (1) prennent place sur les bancs de bois placés devant de longues tables étroites; on se retrouve après une séparation de plusieurs mois; on revoit des figures amies, des habitués des salons de Bucarest, valseurs intrépides, conducteurs de cotillon.

Le commandant de la brigade de Husards rouges, colonel Cretzeano préside; l'excellente musique des Roshiori se fait entendre pendant le repas; le temps est beau, on est animé et de belle humeur; on dirait plutôt un déjeuner en plein air après une chasse à courre que le repas de militaires qui vont partir à la recherche de l'ennemi.

Je dois dire que ces reconnaissances, vu la faiblesse de la cavalerie d'Osman, ne

(1) Comme je l'ai dit, les sergents et brigadiers volontaires étaient admis à la table des officiers.

présentaient pas grand danger, et il eût été d'une exagération manifeste de répéter à ce déjeuner la phrase fameuse: «Ce soir, nous soupions chez Pluton». La vérité est que nous ne soupâmes pas du tout, quoique n'ayant pas dîné; nous ne rentrâmes au bivouac que passé une heure du matin, ayant fourni un raid de près de soixante kilomètres, aller et retour.

Le déjeuner expédié, on monte à cheval; l'artillerie et les Roshiori sont en tête; mon escadron vient immédiatement après. Deux des escadrons de notre régiment (3^e Calaraches) sous le commandement du major Beller sont détachés en flanc garde à gauche et se dirigent en obliquant vers le sud sur le village de Nétropol, situé sur le plateau dominant la rive gauche du Vid, à 10 km. environ à l'ouest de Plevna.

Le gros de nos forces marche à l'ouest sur le village de Bulgarski-Tresténik, d'abord, puis sur Dolni-Dubnik.

Nous commençons par passer le Vid à gué et nous escaladons les pentes de la

rive gauche : nous voilà sur le plateau à l'ouest de Plevna.

Nous marchons en colonne de pelotons ; à droite et à gauche, à grande distance, des flanqueurs latéraux, la carabine au poing, marchent parallèlement à nous ; quand on fait halte, ils font un «à droite» et se placent perpendiculairement à l'axe de la colonne, scrutant au loin l'horizon.

Le plateau sur lequel nous chevauchons est dénudé ; pas de forêts, pas de bouquets de bois, pas d'arbres isolés ; la vue porte au loin et les regards perçants de nos cavaliers auraient vite fait de signaler de très loin toute apparition suspecte.

Mais rien ne se montre ; nous avançons toujours sans entendre un coup de feu, sans voir l'ombre d'un cavalier ou d'un fantassin turc.

De temps en temps, on fait halte pour faire souffler les chevaux, puis la marche reprend, toujours aussi peu mouvementée ; la chaleur, heureusement, est très supportable.

Nous fouillons le village de Bulgarski-Tresténik, situé à une quinzaine de kilomètres de Riben. On le trouve complètement évacué par l'ennemi. Nous atteignons la ligne télégraphique qui relie Plevna à Widine et à Sofia ; on fait halte pour détruire le télégraphe ; quelques cavaliers de mon escadron sont aussi désignés pour prendre part à la besogne. Les soldats sont de grands enfants ; on ne s'imagine pas la joie des hommes de mon peloton en voyant leurs camarades secouer tant qu'ils peuvent les poteaux qui finissent par s'abattre comme les arbres sous la cognée ; on brise les isolateurs, on coupe les fils et on les emporte : ce sont des exclamations, des rires, des cris de joie.

La ligne télégraphique, consciencieusement mise à mal, nous reprenons notre marche, à la recherche d'un ennemi, qui persiste à ne pas se montrer.

Vers le soir, nous arrivons jusqu'aux vignes qui dominent la chaussée de Plevna à Sofia. Nous sommes en vue du village de

de Dolni-Dubnik (situé à environ 14 km. de Plevna). On fait halte; on nous fait mettre pied à terre, pour reposer les chevaux, pendant que l'avant-garde, avec l'artillerie, s'avance pour reconnaître le village.

Nous autres, qui sommes à peu près au centre de la colonne, nous ne voyons absolument rien de ce qui se passe en tête. Allons-nous reprendre notre marche en avant? nous déployer en ligne de bataille pour charger? Nous ne savons, nous ne voyons rien.

Au bout de quelque temps, ordre de remonter en selle. Les hommes de mon peloton me disent: — Voyez donc: les Roshiori devant nous ont mis le sabre en main. — Très bien, mes amis, nous mettrons aussi le sabre en main quand on nous le commandera

Déception. Ce qui nous arrive, c'est l'ordre de faire demi-tour et de reprendre la route de notre cantonnement de Riben.

Le village de Dolni-Dubnik était occupé en forces par l'ennemi; à l'approche de

nos éclaireurs, l'infanterie turque était sortie du village et s'était déployée. On compta 5 bataillons, avec plusieurs canons. Le but de la reconnaissance était atteint. On avait constaté la présence de l'ennemi à Dolni-Dubnik. C'est à ce point que commençait la série des positions fortifiées (Dolni-Dubnik, Gorni-Dubnik, Telish) couvrant Plevna à l'ouest et assurant les communications de l'armée d'Osman avec Widine et Sofia.

Ce n'est que vers la fin d'octobre que la Garde russe, sous les ordres de Gourko, enleva, après des assauts furieux et au prix de lourdes pertes, les redoutes de Dolni-Dubnik, Telish et Gorni-Dubnik, dont la chute compléta l'investissement de Plevna et décida du sort de l'armée qui avait tenu pendant cinq mois en suspens le sort de la campagne.

Nous reprenons en sens inverse le chemin parcouru dans la journée; la nuit tombe, la marche dans l'obscurité est plus lente; à onze heures du soir, nous sommes

à peine au village de Bulgarski-Tresténik, distant de 15 kilomètres de notre cantonnement de Riben, nous y retrouvons les deux escadrons de notre 3^e Calaraches détachés le matin en flanc garde et qui nous y attendent depuis une heure. La fatigue commence à se faire sentir de plus en plus. Les chevaux buttent. La route semble interminable. Au passage à gué de Vid, on nous fait arrêter successivement dans le lit de la rivière pour faire boire les chevaux. Il est près de deux heures du matin quand nous pouvons enfin mettre pied à terre pour coucher à la belle étoile, sur la terre nue, enveloppés dans nos manteaux.

Les montures de nos Calaraches qui sont de petits chevaux de race roumaine, ne payant pas de mine, ont des qualités remarquables d'endurance et de rusticité; elles supportèrent très bien cette dure épreuve; le lendemain je n'en vis que deux ou trois sur le flanc, et nous pûmes sans tarder couvrir la douzaine de kilomètres

qui sépare Riben de Verbitsa où nous devons rejoindre le gros de l'armée arrivée devant Plevna.

CHAPITRE VI

V E R B I T S A

Verbitsa, où s'est installé notre quartier général, est un petit village turco-bulgare situé à une dizaine de kilomètres au Nord-Est de Plevna. J'y retrouve mon frère, le commandant Jacques Lahovary, chef de la section des opérations. On me fait quitter le 3^e Calaraches et on m'attache à la suite de l'État-Major du général Cernat, où je vais faire fonction d'officier d'ordonnance, quoique simple sous-officier.

Cette nouvelle destination eut pour moi l'avantage de me réunir à mon frère et de me permettre de voir de près toutes les opérations de notre armée devant Plevna, depuis la grande bataille des 30 et 31 août, jusqu'à la sortie du 28 novembre, suivie de la capitulation d'Osman-Pacha. Le rôle de la

cavalerie dans une lutte contre un adversaire qui n'avait que très peu de régiments de cette arme, se borna, lorsque la campagne prit le caractère d'un siège, à un service assez monotone de garde et de patrouilles.

Au quartier général, nous avons un officier du Grand État-Major de l'armée allemande, envoyé par le maréchal de Moltke pour suivre la campagne: c'est le major von Liegnitz.

Nous avons aussi à Verbitsa un hôte de distinction, qui n'est autre que Don Carlos, le prétendant au trône d'Espagne, à peine sorti de la guerre qu'il a soutenue pendant plusieurs années pour conquérir son trône, les armes à la main, comme fit autrefois son ancêtre Henri IV.

La nostalgie de la guerre l'a amené sous les murs de Plevna. Il a passé près d'un mois au milieu de nous, assistant à la bataille des 30 et 31 août, à l'assaut du 6 septembre. Il est accompagné par deux aides de camp, un vieux général

à longues moustaches et à barbiche grisonnante, qui a eu l'estomac traversé par une balle dans un combat en Espagne, et ne semble pas s'en porter plus mal; et un jeune officier, le vicomte de Montserratt (1), charmant et aimable compagnon avec lequel je me liai d'amitié.

Don Carlos était un très bel homme, d'un aspect imposant et affable. Très grand, des traits réguliers, une courte barbe noire encadrant son visage, des yeux profonds, un regard d'une douceur extraordinaire; une seule chose déparaît cette belle physionomie: des dents jaunes et assez mal rangées (2).

J'ajoute que ce fils de tant de rois était d'une courtoisie charmante; et l'on comprenait, en le voyant, les

(1) Aujourd'hui marquis de Tamarit.

(2) Il paraît que c'est un défaut de la race chez les Bourbons. La Grande Mademoiselle, dans un portrait qu'elle fait d'elle même, reconnaît qu'elle a les dents gâtées; mais elle s'en console, ou plutôt en tire vanité, parce que, dit-elle, c'est un des traits caractéristiques de la race dont elle est issue.

dévouements passionnés qu'il avait suscités, la fidélité obstinée des provinces du Nord-Ouest qui lui avaient permis de soutenir pendant plusieurs années la lutte contre le gouvernement de Madrid qui disposait des ressources militaires et financières de la plus grande partie de l'Espagne (1).

Je lui dis un jour que c'était à ses soldats que je devais l'émotion d'avoir vu pour la première fois tirer le canon dans une affaire de guerre.

Durant un séjour à Biarritz, en 1874, j'avais assisté, de Hendaye, à un engagement entre les carlistes et les soldats du gouvernement de Madrid; j'avais vu sur les collines qui dominent la Bidassoa,

(1) L'année qui suivit la guerre, je rencontrai Don Carlos à Paris; il m'invita très aimablement à venir le voir dans son petit hôtel de la rue de la Pompe à Passy; il me montra des trophées et des souvenirs de ses campagnes; des drapeaux troués de balles; une épée offerte par la ville de Tolède, d'un acier si souple que le fourreau avait la forme d'un cercle parfait. Quand on la tirait, la lame se redressait d'un coup avec un sifflement.

la fumée et entendu la détonation de plusieurs coups de canon.

Je m'étais félicité alors d'avoir eu la chance d'assister à ce spectacle émouvant. Je ne me doutais guère que cette canonnade n'était que le prélude de la formidable symphonie qu'il me serait donné d'entendre nuit et jour, pendant plusieurs mois.

En effet, depuis que nos troupes, après avoir passé le Danube, avaient commencé leur marche sur Plevna, le bruit de la canonnade était incessant; dans nos marches, dans nos reconnaissances, quoique très éloignés encore des lignes russes et turques, nous l'entendions résonner avec une telle intensité qu'il semblait que nous fussions sous le feu des batteries ennemies. On s'habitue à tout. Nous autres, — ceux de la 4^e division — qui étions déjà depuis six semaines en pays ennemi, nous étions devenus assez indifférents à ces fracas familier; les troupes récemment débarquées et qui se trouvaient depuis

quelques jours à peine au contact immédiat de l'ennemi, étaient naturellement plus nerveuses.

Le soir même de notre installation à Verbitsa, une forte alerte mit en émoi le quartier général.

Une violente fusillade ayant éclaté tout à coup sur la ligne des avant-postes, on envoya un peloton de Roshiori voir ce qui se passait.

Au bout de quelque temps, le peloton envoyé à la découverte revient; un jeune maréchal-des-logis volontaire, appartenant à la haute société de Bucarest, que le sous-lieutenant avait envoyé en avant avec trois hommes, vient faire son rapport au général: — Je crois que nous sommes pris... les Turcs arrivent sur nous dans cette direction.

Grand émoi, naturellement; branle-bas général: on fait prendre les armes aux troupes; on selle les chevaux; on attelle les voitures; les ordonnances commencent à plier les tentes.

Le major von Liegnitz qui en avait vu bien d'autres, dit judicieusement : — Comment pourrais-je être pris ? Je ne me suis pas encore battu.

Au bout de quelque temps, la fusillade se tait. Calme complet partout. Pas un Turc ne se montre.

On desselle les chevaux ; on se réinstalle. Naturellement grande colère contre le malencontreux sous-officier, à qui l'on inflige trois jours d'arrêt. Je le vois le lendemain. Il est au désespoir. Il me dit comment cela s'est passé :

— Nous avançons dans la direction d'où partait la fusillade. Nous approchions de la ligne de nos batteries. Le sous-lieutenant m'envoie à la découverte. Je rencontre en chemin un sous-lieutenant d'artillerie qui revenait au galop avec ses deux pièces. Il me dit que les Turcs arrivent sur nous, et qu'il n'a pas voulu laisser ses canons tomber entre leurs mains. Là-dessus, je suis retourné vers mon peloton et nous sommes venus faire

notre rapport. Moralité: Il ne faut pas accepter de confiance ce que d'autres ont dit, mais voir par ses yeux, et ne rapporter que ce que l'on a vu et entendu soi-même.

Le pauvre garçon était désolé et, se figurant que cette mésaventure pèserait toujours sur lui, je le consolai de mon mieux et lui dis qu'une faute, résultat du manque d'expérience, n'avait aucune gravité, qu'il prendrait sa revanche: ce qui arriva en effet, puisqu'il revint à la fin de la campagne avec la médaille militaire.

Le lendemain de notre arrivée, à Verbitsa, visite du Prince Charles et du Grand-Duc Nicolas, généralissime des troupes russes. Le Prince me reconnaît dans la foule qui se tient à distance respectueuse et m'interpelle: — Venez, que je vous présente. Il dit au Grand-Duc: — Le sergent Lahovary, docteur en droit de Paris. — Ah! vraiment? docteur de Paris? répond le Grand-Duc, avec un sourire

aimable et un regard distrait. Je salue respectueusement et me retire. C'est à cela que se bornèrent mes relations avec le commandant en chef de l'armée russe.

Je fis en ce jour la connaissance du père du célèbre général Skobéleff, dont la renommée, à ce moment, grandissait de jour en jour.

Skobéleff, le père, était un homme d'une soixantaine d'années; d'une figure avenante et pleine de bonhomie, il portait le costume circassien classique, avec les étuis à cartouches sur la poitrine et le haut bonnet de fourrure.

Comme je lui parlais de la gloire de son fils, dont le nom était alors le plus populaire dans les deux armées, il me dit avec orgueil que son fils à l'âge qu'il avait, 34 ans, était déjà arrivé à avoir tout ce que lui-même avait: même grade (général de division), mêmes décorations, en même nombre et au même degré (Croix de Saint-Georges, Saint Vladimir etc.)

Est-il pour un père une joie plus grande que de jouir de la gloire de son fils? C'est ainsi qu'Hector demandait aux dieux immortels pour son fils Astyanax: «Qu'on dise un jour de lui: il est plus vaillant que son père!»

Je n'ai jamais, au cours de la campagne, eu la chance de voir le grand Skobéleff.

Le 27 août, des officiers de l'État-Major général se portent sur la ligne des avant-postes pour reconnaître les positions de l'ennemi. On met pied à terre. Nous sommes assez nombreux; le correspondant de guerre d'un journal étranger est avec nous.

Le major Liegnitz fait observer avec raison que nous formons un groupe trop visible, qui va attirer l'attention de l'ennemi. En effet, un obus arrive bientôt. On se disperse. Je remonte à cheval avec un aide de camp du ministre de la guerre arrivé depuis la veille au quartier général, et nous prenons le chemin de notre

cantonnement. A peine avons-nous fait quelques pas qu'une détonation éclate derrière nous. Un sifflement aigu, et un éclat d'obus s'enfonce en terre, tout près de nos chevaux, en soulevant un petit nuage de poussière.

Au bout de quelque temps, forte canonnade, puis une violente fusillade éclate. Ce ne sont pas les coups de fusil qu'échangent ordinairement les avant-postes: le crépitement du feu à volonté a une intensité inusitée et continue sans arrêt: c'est évidemment un combat qui se livre en ce moment entre nos troupes et l'ennemi.

En effet, comme nous passons devant l'ambulance qui est installée à proximité des lignes avancées, nous voyons arriver précipitamment le général Davila, Inspecteur général du service sanitaire de l'armée, qui crie aux médecins et aux infirmiers: Vite! vite! préparez-vous! vous allez avoir des opérations à faire! Et nous voyons arriver des blessés, les

uns à pied, quelques-uns portés en charrette, d'autres sur des brancards.

Notre infanterie venait en effet à ce moment de recevoir le baptême du feu. On l'avait chargée d'enlever un petit ouvrage avancé qui couvrait à quelques centaines de mètres la redoute de Gri-vitsa. Ce fut le 13^e Dorobantzes qui eut l'honneur d'être désigné pour l'assaut du redan. Il s'élança avec beaucoup de bravoure sous un feu violent, et parvint en peu de temps au bord du fossé. Les Turcs, lorsqu'ils virent que leur feu ne parvenait pas à arrêter l'élan des assaillants, n'attendirent pas le corps à corps et lâchèrent pied au moment où la chaîne des tirailleurs approchait du fossé.

Cette affaire, quoique très rapidement menée et terminée, nous avait coûté 40 morts et 150 blessés.

Naturellement nos chefs sont ravis de voir avec quelle vaillance nos soldats ont affronté la dure épreuve. Le prince Charles décore le drapeau du régiment

qui a reçu au nom de l'infanterie roumaine le baptême du feu.

Le Grand-Duc Nicolas envoie, comme il est d'usage dans l'armée russe, un certain nombre de croix de St.-Georges à distribuer aux soldats et sous-officiers désignés par leurs camarades.

28 août.

Le lendemain, dans la journée, je vois arriver à Verbitsa, dans une petite voiture, une dame qui m'appelle par mon nom. Je reconnais la princesse S., de Jassy. Elle me dit qu'elle est à la tête d'une section de la Croix-Rouge, que son ambulance est arrivée à Tournou-Magourèle, et qu'elle désire voir un des chefs du service sanitaire pour régler avec lui plusieurs questions urgentes; elle me demande de la piloter dans le camp pour tâcher de trouver les personnes à qui elle a affaire.

Nous partons à la recherche des ambulances, je finis par découvrir une grande

tente formée qui porte le signe de la Croix-Rouge. Nous entrons. Je recule avec horreur. Ma compagne est plus courageuse que moi et ne se trouble pas.

Sur la table d'opération, un malheureux soldat, un artilleur, est étendu tout nu. On vient de lui amputer la cuisse presque à la hauteur de la hanche. L'opération est terminée. On voit à la place où fut le membre enlevé, un énorme moignon de chairs sanglantes, frémissantes encore. L'homme est d'une pâleur mortelle. La figure complètement exangue, creusée, les yeux à demi-clos, il ne gémit pas. Ce n'est qu'à sa respiration qu'on voit qu'il vit encore. Un infirmier lui verse un verre de cognac entre les dents. Le chirurgien qui vient d'opérer, son tablier tout éclaboussé de sang, comme celui d'un boucher, se lave les mains et l'eau coule toute rouge dans la cuvette.

Cette vision affreuse me poursuit quelques jours et je ne sais pourquoi il me semblait me voir aussi étendu sur la

table sanglante, avec une énorme tache rouge à la place de ma jambe.

J'ai vu depuis d'autres blessés: un malheureux, entre autre, défiguré par un éclat d'obus, mais c'est la première impression qui fut la plus terrible.

J'admire le courage des femmes qui, dans les ambulances, ne voient de la bataille que ce qu'elle a de plus horrible.

ASSAUT DE LA REDOUTE No. 2 DE GRIVITZA

6 septembre.

Après la grande bataille du 30 août, qui nous avait rendus maîtres de la redoute de Grivitza, notre État-Major résolut de chercher à enlever la deuxième redoute restée au pouvoir des soldats d'Osman.

On employa donc les premiers jours qui suivirent la bataille à se fortifier dans la redoute conquise du redan enlevé le 27 septembre, à creuser des tranchées,

des chemins couverts, à rapprocher les batteries qui devaient, en concentrant leurs feux sur la redoute N^o 2, faciliter l'attaque des colonnes d'assaut.

C'est la quatrième division, celle qui a enlevé la 1^{re} redoute du 30 août, qui doit attaquer la deuxième. Six bataillons vont former les colonnes d'assaut. Quatre bataillons des 9^e et 15^e Dorobantzes, le 1^{er} régiment de ligne (2 bataillons); le 7^e de ligne en réserve. Un certain nombre d'officiers de l'État-Major du commandant en chef se rendent au Quartier-général de la 4^e division, pour assister à l'assaut.

Ce sont: le Commandant Lahovary, chef de la section des opérations; le lieutenant Démètre Colinesco, officier d'ordonnance; les capitaines Cica et Tataresco et moi; le capitaine Bogdan, de l'État-Major de la 1^{ère} division qui n'opère pas devant Plevna, arrivé la veille au quartier général, pour affaires de service, s'est joint à nous, dans son désir de voir le feu et d'assister à un combat.

Le jeune aide de camp de Don Carlos, le vicomte de Montserrat, a tenu aussi à nous accompagner.

Nous arrivons au Quartier général de la 4^e division; nous partageons le déjeuner de l'État-Major. Nous mangeons debout en quelques minutes. Mon voisin, le lieutenant Colinesco est très gai, très en train; il plaisante, rit. Ce n'est pas la gaîté factice de l'homme qui veut s'étourdir ou faire illusion; il est franchement de très belle humeur.

Nous montons à cheval avec les officiers de la 4^e division, entre autres le lieutenant-colonel Voinesco, chef d'État-Major, officier d'une rare énergie; le lieutenant Grozea; le sous-lieutenant volontaire Roznovano, mon ami.

Nous partons. Le vicomte de Montserrat qui chevauche à côté de moi, me dit, après un silence: — Maintenant, je suis en règle, j'ai fait ma prière et un acte de contrition; je n'y manque jamais quand je vais au feu.

Mon autre voisin, le lieutenant Colinesco, continue à être d'une humeur charmante; il monte un cheval un peu rétif, qui rue; il s'amuse à l'exciter, à provoquer des lançades qui jettent un peu de désordre parmi nous. Je le surveille, de peur d'attraper quelques ruades, comme celles du cheval du cosaque qui blessa ma monture et faillit me casser la jambe, au camp du général Laskareff.

Nous arrivons dans une petite vallée où s'ouvrent les chemins couverts qui mènent au redan, à la redoute N^o 1, et aux tranchées d'où partiront les colonnes d'attaque.

Nous mettons pied à terre. Nos chevaux, tenus en main par des ordonnances, restent abrités dans la vallée.

Dans les tranchées, dans la redoute, se trouvent les bataillons qui vont participer à l'attaque. Nous croisons des colonnes qui arrivent pour prendre position; je regarde attentivement dans les yeux ces hommes qui savent, par

l'expérience de la journée du 30 ce qu'ils attend ; ils marchent silencieux, l'air sombre, mais résolu, le regard fixe.

Des soldats portant de grandes marmites où fume la soupe, arrivent. Et l'on procède à la distribution.

Napoléon n'a-t-il pas dit que le soldat pour bien marcher, doit avoir le ventre plein ?

Notre groupe se sépare en deux : mon frère, le lieutenant-colonel Voinesco, le lieutenant Colinesco, le capitaine Bogdan vont à gauche ; le lieutenant Grozea, le vicomte de Montserrat et moi, nous prenons à droite, et nous entrons dans le redan, d'où nous voyons très bien le champ que vont parcourir les assaillants et l'une des faces de la redoute ennemie.

La canonnade violente que notre artillerie dirigeait sur l'ennemi s'arrête. Le signal de l'attaque est donné ; les Dorobantzes et les fantassins de ligne s'élancent en avant. Je vois bientôt le terrain qui s'étend devant la redoute couvert

par nos hommes qui avancent bravement au pas de charge. Cela ne ressemble pas du tout aux soldats s'élançant à l'assaut, tels qu'on les voit dans les gravures ou les tableaux représentant des scènes de bataille. Pas d'attitudes théâtrales, pas de gestes héroïques ; les hommes se courbent instinctivement ; ils baissent la tête pour se faire plus petits sous les balles qui pleuvent, mais ils avancent résolument.

Au bout d'un peu de temps, les voilà au bord du fossé de la redoute. Ils s'y engouffrent. Moment d'attente et d'angoisse. Que se passe-t-il sur les autres faces de la redoute qui échappent à notre vue ? Allons-nous voir nos hommes reparaître, couronner le parapet, y arborer le drapeau tricolore ? (1)

Mais non ; rien ne se montre. D'autres troupes devraient arriver à la rescousse, renforcer et soutenir les têtes de colonne

(1) Les couleurs roumaines sont : bleu, jaune, rouge.

engouffrées dans les fossés; le lieutenant Grozea, debout sur le parapet du redan, criant de toutes ses forces, indique la direction à prendre pour se porter au secours des premiers assaillants. Mais au lieu de la ruée impétueuse et continue, il y a eu flottement, temps d'arrêt funeste pour les braves des têtes de colonnes d'attaque. Le lieutenant Roznovano, envoyé par le chef d'État-Major pour donner l'ordre à un bataillon de ligne de se lancer en avant, m'affirma plus tard avec véhémence que la mollesse et l'hésitation du commandant de ce bataillon avaient tout compromis.

Aussi voyons-nous, au bout de quelque temps, reparaître les Turcs, qui, sous l'attaque impétueuse de la première colonne d'assaut, avaient évacué les tranchées et les fossés de la redoute. L'un après l'autre, des soldats ennemis, baïonnette en avant, se montrent au haut des parapets. Ils descendent avec précaution le talus et se jettent dans le fossé.

Un chasseur à pied, à côté de moi, s'écrie avec angoisse: «Voyez, voyez comme les Turcs descendent dans le fossé et achèvent nos blessés!»

Dès le début de l'action, nous apprenons que le lieutenant Colinesco, qui venait de nous quitter, avait été tué raide, frappé d'une balle au front. Il était si gai quelques instants auparavant! Croyez donc encore aux pressentiments!

Un shrapnell, éclatant au-dessus d'un groupe où se trouvait le capitaine Bogdan, l'avait blessé au bas-ventre. Mon frère me dit: «Je l'ai rencontré qui marchait très vite, accompagné par le capitaine Cica. Il se tenait le côté avec les deux mains; je lui ai demandé s'il était blessé, il m'a dit que oui, et qu'il allait se faire panser. La blessure était malheureusement mortelle (1).

(1) Il vécut encore vingt-quatre heures. Le prince Charles vint lui-même attacher sur sa poitrine la croix de l'Étoile de Roumanie. Il ne reconnut pas le Prince. Dans son délire, il demandait son cheval, recommandait à son ordonnance d'en avoir bien soin.

Mon frère me dit aussi: J'ai rencontré un soldat porté par des brancardiers et qui parlait français; il m'a prié de te dire qu'il était blessé, mais pas très grièvement.

C'était mon ami Vârnăv, notre joyeux volontaire du 7^e de ligne, avec qui nous avons été cantonnés deux mois à Islaz et qui, le soir, au bivouac, nous racontait de si drôles d'histoires, émigrées des brasseries et des cafés du Quartier Latin, vers les rives lointaines du Danube, dans le voisinage de Nicopolis.

Je le rencontre à mon tour. Je me précipite vers lui. Les brancardiers s'arrêtent, déposent le brancard à terre. Il me dit qu'il a la cuisse traversée par une balle, mais rien de cassé!

On a pu, heureusement, le ramasser, car les Turcs ne font pas de quartier. Il

Chose curieuse, le capitaine Bogdan arrivé la veille à Verbitsa, avait reçu l'hospitalité dans la tente du capitaine Cica et du Lieutenant Colinesco. Des trois officiers qui dormirent sous cette tente, la veille de l'assaut, un seul survécut.

ajoute: — C'est embêtant tout de même d'être arrêté comme cela et de ne pas pouvoir entrer dans la redoute!

Je le prie de me donner de ses nouvelles quand il pourra écrire. Il me le promet et ajoute: — Adieu, il faut que je reparte, car cela me cuit.

Les brancardiers emportent le vaillant jeune homme. Montserrat, présent à l'entretien, est émerveillé de son courage.

Voici un autre blessé, un capitaine d'infanterie. Une balle lui a éraflé le front, sans pénétrer, heureusement: un demi-centimètre plus à gauche, il était mort.

Des brancardiers passent, emportant des blessés. D'autres reviennent en courant tant qu'ils peuvent pour ramasser ceux qui sont tombés. J'admire l'élan avec lequel ils s'avancent sous une grêle de projectiles, car le feu de l'ennemi est très violent et les sifflements des balles se succèdent sans interruption et semblent venir de toutes les directions, à ce point que mon frère me dit en me

montrant Montserrat: — Je regrette vraiment de l'avoir amené dans cette bagarre, s'il allait y rester!

Au bout de quelque temps, les chefs se rendent compte que l'élan des troupes est brisé. Les hommes hésitent; on ne peut plus les lancer en avant ou les faire sortir des tranchées; le commandant de la division et son chef d'État-Major décident de suspendre le combat. Ils veulent le reprendre à la nuit et enlever la redoute par une attaque inopinée dans l'obscurité.

Nous descendons dans la vallée où nous nous mettons en selle; l'ordonnance du lieutenant Colinesco s'avance avec son cheval et dit: — Je ne vois pas le lieutenant; où dois-je lui amener son cheval? — Le lieutenant est mort, répond mon frère. A ces mots, le soldat consterné fait un grand signe de croix.

Nous allons retrouver le général Cernat qui, entouré de son état-major, a suivi les péripéties de l'attaque.

Le colonel Gaillard, attaché militaire français, chargé de suivre les opérations au quartier général du Grand-duc Nicolas, est présent. J'ai fait sa connaissance il y a quelque temps. Avec la courtoisie et l'amabilité françaises, il m'a témoigné beaucoup de bienveillance. Aussi, tout échauffé encore par les émotions de la journée, je lui raconte ce qui vient de se passer et je me hasarde à lui demander ce qu'il pense du projet d'une attaque de nuit.

Il commence par se récrier à l'idée de sortir de son rôle d'observateur qui n'a pas de conseils à donner, et ne veut pas prendre la responsabilité de formuler une opinion. Puis il n'y tient plus et, avec une sympathie amicale, il me dit ces mots que je reproduis textuellement :

— Écoutez, mon cher ami, j'ai vu, au mois de juillet, les Russes monter sept fois cette colline, avec un héroïsme qui ne sera pas dépassé. Vous savez ce qui

est arrivé? Croyez-moi; plus de folies héroïques; plus d'attaques à découvert contre ces retranchements et contre un pareil ennemi!

De son côté, le major Liegnitz, qui a suivi de près toutes les phases de l'attaque, s'écrie avec animation: «Keine Armee hätte gehalten! Keine armee» (Aucune armée n'aurait tenu; aucune!)

A la guerre, la force morale prime tout; les journées de juillet et d'août avaient donné aux soldats d'Osman une confiance absolue dans la protection de leurs retranchements, dans l'efficacité de leur tir. Voilà pourquoi ils ont tenu ferme, là où aucune armée n'aurait tenu, selon l'opinion du major Liegnitz.

Cette journée coûta à l'armée roumaine des pertes sensibles: 5 officiers tués, 15 blessés; 583 sous-officiers et soldats tués ou blessés.

L'attaque, également infructueuse du 7 octobre, devait nous coûter des pertes encore plus cruelles.

CHAPITRE VII

SIÈGE DE PLEVNA

(Septembre-Décembre 1877)

Comme je l'ai dit plus haut, après qu'on eût reconnu l'impossibilité d'enlever Plevna de vive force, le haut commandement avait décidé d'enserrer la place dans des lignes d'investissement fortifiées: redoutes, redans, tranchées, batteries hérissèrent bientôt les positions situées au Nord, à l'Est et au Sud du camp retranché, de façon à permettre de repousser toute tentative de sortie du côté de Nicopolis, ou de Lovtcha; en attendant l'entrée en ligne de la garde et des autres troupes appelées de Russie. Une fois les renforts arrivés, on devait enlever les redoutes couvrant la dernière route restée libre et compléter l'investissement de l'armée d'Osman.

La Russie est grande. De Saint-Pétersbourg, où la garde impériale tient garnison, jusqu'à Plevna, la route est longue.

Nous avons donc en perspective un séjour prolongé devant l'imprenable camp retranché. La campagne change de caractère: ce ne sont plus les marches, les contre-marches, les reconnaissances les concentrations; nous allons rester sur place. Nous pourrions nous installer avec un confort relatif, recevoir à peu près régulièrement lettres et journaux; parfois même des douceurs que la sollicitude maternelle nous fait parvenir par quelque occasion (1).

On me loge avec un compagnon (2) dans

(1) Extrait d'une lettre à ma mère (Octobre) «Nous avons reçu avec reconnaissance toutes les bonnes choses que vous nous avez envoyées. Nous voilà riches pour longtemps. Il n'y a que nous qui ayons de ces douceurs, et nous nous sommes fait des amis, et même des courtisans, par des distributions de babas et des largesses de chocolat. Je vous en prie encore, des journaux surtout et quelques livres».

(2) Le Sous-Lieutenant Papazoglou, aujourd'hui général en retraite, fils d'un des premiers officiers de l'armée roumaine à sa création, en 1830.

une toute petite tente, dite bonnet de police. On n'y peut tenir debout. Une couche de paille nous sert de lit. Quand il fait beau, cela va très bien ; nous sommes jeunes, de belle humeur tous deux et nous dormons parfaitement sans nous donner de coups de pied. Mais quand il pleut, le logis devient plutôt inconfortable ; nous couchons — c'est le cas de le dire — sur «la paille humide», ni plus ni moins que des voleurs ou des escarpes. Les parois de la tente, très basse, guis-sellent sous les averses ; une humidité glaciale nous enveloppe.

Et, par malchance, le mois de septembre fut, cette année-là, extraordinairement pluvieux, quoi qu'il soit d'habitude magnifique dans ces régions. L'automne, est, en Roumanie, la plus belle saison de l'année, et l'on y jouit régulièrement de merveilleux étés de la St. Martin.

Le 25 septembre, une tempête de neige furieuse qui dura deux jours, s'abattit

sur toute la contrée. Un régiment de Calaraches, appelé à Verbitsa, fit la route sous la tempête, et je vois encore le colonel à son arrivée: jamais chien mouillé et crotté ne fut mouillé et crotté comme mon ami le colonel N. Gradisteano.

Lorsque la diane sonne le réveil, je vois en face de moi le soleil se lever tout sanglant à l'horizon, spectacle merveilleux dont nous n'avons guère l'habitude, nous autres gens des villes.

Deux vers mirlitonesques disent que:

«Lorsqu'on fut toujours vertueux,
On aime à voir naître l'aurore».

Aussi je me sens meilleur en assistant chaque jour à ce spectacle réservé aux gens vertueux.

Mon ami Montserrat a pris l'habitude de venir le matin prendre le thé et faire la causette avec nous. Ces «five o'clock tea» d'une espèce un peu particulière m'ont laissé de charmants souvenirs.

Abreuvé à la source pure des «Contes d'Espagne et d'Italie», j'ai souvent, comme

il convient à l'âge que j'avais alors (il y a longtemps de cela, hélas!) rêvé d'une Andalouse au sein bruni:

»Rien que pour toucher sa mantille,
«Par tous les saints de la Castille,
«Je me ferais rompre les os!»

Montserrat me conte les rites du culte de l'amour dans cette romanesque Espagne où la grande affaire de la vie, c'est l'amour.

Lorsqu'un regard parti des yeux noirs de Mercédès, de Dolorès ou de Carmencita a été droit au coeur d'un jeune «caballero», alors commence un siège en règle qui a ses lois et sa stratégie, tout comme celui des places fortes.

Il faut avant tout se voir, se trouver tous les jours aux mêmes endroits. Le soupirant fait le guet. Un mot jeté à la hâte, en passant, en dépit de la duègne: «Ce soir, à tel théâtre». Ou bien: «Demain, à telle église, à la messe, à la promenade, à l'heure habituelle, etc». et le jeune homme règle l'emploi de sa journée, ses

allées et venues d'après ces indications furtives.

Tout le voisinage prend parti pour les amoureux: l'épicier du coin s'empresse au-devant du soupirant lorsqu'il fait son apparition, et lui dit: «Elle vient de sortir, il n'y a pas deux minutes; elle a pris par cette rue». La fruitière l'avertit qu'elle vient de rentrer. Et, grâce à cette assistance sympathique et désintéressée le fortuné caballero peut jouir chaque jour du bonheur de retrouver sa bien-aimée, d'échanger un sourire, un regard.

«Votre voix, je l'entends, votre air, je le respire». Montserrat m'initie aussi aux mystères du langage de l'éventail qui, replié, à demi-ouvert, renversé la pointe en bas, incliné sur l'épaule, dit une foule de choses secrètes, dont les amoureux possèdent la clé.

J'apprends enfin de lui et je grave soigneusement dans ma mémoire, pour m'en servir à l'occasion (on ne sait pas ce qui peut arriver), les jolies phrases

caressantes et passionnées de la langue d'amour dans le pays de l'amour: «Hija de mi alma» (fille de mon âme), «Preciesita de mis ojos» (perle de mes yeux).

Et c'est charmant de parler de ces choses qui évoquent des visions de nuits tièdes et embaumées, de sérénades sous des balcons, assis par terre, sur un gazon pelé, à l'entrée d'une petite tente, au bruit du canon qui gronde toute la journée et, de sa voix grave, accompagne nos gais propos.

L'hiver approchant, on s'efforça d'abriter les troupes, autant qu'il était possible, contre le froid et les intempéries. Je quittai ma tente et m'installai dans une petite chambre d'une maison de paysan turc où logeaient les généraux Cernat et Mano, et le chef de notre État-Major général: une toute petite pièce à cheminée primitive est occupée par mon frère, le sous-lieutenant Roznovano et moi.

Mon père a pu me faire parvenir un lit de camp. Après les semaines pendant

lesquelles j'ai couché à la belle étoile ou sous la tente, — plus souvent à la belle étoile, — le capitonnage du petit lit me semble très confortable.

J'ai constaté alors qu'on se passe très bien de matelas, d'oreillers et même de toit, quand il fait beau. J'ai même remarqué que le sommeil en plein air est plus profond, et plus réparateur que le repos dans une chambre close.

Le sous-lieutenant Roznovano, qui va être pendant plus de deux mois notre compagnon, et que cette cohabitation lia avec moi d'une amitié qui a duré jusqu'à sa mort, est un original des plus amusants. Descendant d'une des plus grandes familles de Moldavie, oncle de la reine Nathalie de Serbie, possesseur à cette époque d'une belle fortune, il s'était engagé au 13^e Dorobantzes, et avait été promu sous-lieutenant dès le début.

Il est exubérant, paradoxal, et d'une distraction dont on raconte

des traits célèbres dans la société de Jassy (1).

Ancien élève du lycée Bonaparte, très instruit, doué d'une mémoire extraordinaire, il a la passion de la littérature et du théâtre. Il aime à réciter des tirades avec des intonations et des inflexions de voix qui rappellent Maubant et Mounet-Sully. Un zéaiement prononcé donne à sa diction — qui, sans cela, serait vraiment bonne — une saveur *sui generis*. Nature enthousiaste, il a composé et débite d'une voix vibrante une ode à la

(1) Deux ans après la guerre, un de mes amis qui s'était lié avec lui pendant la campagne, étant venu à Jassy pour ses fiançailles, voit Roznovano entrer dans sa chambre le lendemain de son arrivée. — Eh bien, mon cher, dit-il en entrant, je te félicite de tout mon coeur : tu épouses une jeune fille charmante, c'est une parente à moi ; nous devenons cousins. Après ces congratulations chaleureuses, il lui dit tout à coup : — Ah, ça, mon cher, dis-moi un peu, toi qui es un homme intelligent, pourquoi fais-tu la bêtise de te marier ? Stupeur de mon ami qui répond : Mais toi-même, Roznovano, ne t'es-tu pas marié, et même deux fois ? — Oui, mon cher, et c'est pour cela que je te dis ça. J'ai eu un ange et un démon. L'ange, c'est pire, car on s'attache à l'ange.

guerré à faire dresser les cheveux sur les crânes les plus dénudés d'un congrès de pacifistes.

«O guerre! oeuvre de mort, de vie et d'espérance!
«Salut!...»

D'une bravoure poussée jusqu'à la témérité, il s'expose tant qu'il peut, et même sans nécessité, pour rien, pour le plaisir.

Un jour que nous revenions d'une tournée sur la ligne des avant-postes, il me dit tout à coup :

— Pourquoi ne continue-t-on pas dans cette direction?

— Mais parce qu'elle mène du côté des avant-postes turcs.

— En bien, qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait qu'on ne va pas de ce côté.

— Vraiment? Eh bien, tu vas voir si on ne peut pas y aller. Et là-dessus il part au grand galop, droit dans la direction des lignes turques. Le colonel Arion crie de toutes ses forces : «Roznovano!

Roznovano! revenez, revenez tout de suite!» Mais il est déjà loin, il n'entend pas. Je me lance à sa poursuite; grâce à la vitesse de ma jument anglaise, je le rattrape et je le ramène. J'avoue qu'au retour, je piétinai sans vergogne les règles fondamentales de la discipline militaire qui ne permettent pas à un simple maréchal des logis de traiter un sous-lieutenant d'animal et de toqué.

Le 27 août, le jour où notre infanterie reçut le baptême de feu, en enlevant le redan qui couvrait la redoute de Grivitza, il fit un meilleur usage de sa folle bravoure. Sa vieille mère avait sollicité et obtenu que ce fils unique fût transféré de l'infanterie dans l'État-Major du commandant de la 4^e division; le premier régiment désigné pour assaillir les retranchements ennemis fut précisément le 13^e Dorobantzes qu'il avait quitté quelques jours auparavant. Lorsqu'il vit son régiment s'ébranler pour marcher à l'attaque, il supplia le commandant de la

division de lui permettre de reprendre le commandement de son peloton pour cette fois seulement.

La permission accordée, il se précipite, se met à la tête de ses anciens soldats et les conduit au feu, d'où il revient avec le bas de son pantalon couvert du sang d'un homme tué à ses côtés. Il en voit un autre qui, frappé à la gorge d'une balle morte, s'affaisse un moment sous le choc. Il court à lui, l'aide à se relever lui fait boire une gorgée de cognac, et le lance de nouveau en avant.

Il m'a raconté un beau trait d'un de ses caporaux: un obus éclate et le renverse avec un groupe de soldats qui couraient avec lui sur les retranchements ennemis. Il se relève avec deux d'entre eux seulement, et repart aussitôt en criant: «Rescapés, en avant!»

La compagnie de cet homme d'une haute culture intellectuelle, possesseur d'un inépuisable répertoire littéraire, me fut précieuse pendant les journées sombres

et pluvieuses, les longues soirées de l'automne et de l'hiver. Interminables causeries, discussions littéraires, échange de souvenirs sur nos années de collège, d'appréciations sur le théâtre contemporain, nous aident à passer les soirées de plus en plus longues, les jours de plus en plus courts, de moins en moins lumineux. Nous mettons en commun les journaux de Paris que nous recevons, les quelques livres qu'on peut nous faire tenir, et aussi quelques douceurs qui nous arrivent de temps en temps par quelque occasion. Et les jours passent, et nous ne connaissons, dans notre petite chambre, ni l'ennui ni la mauvaise humeur.

Nous avons, au quartier général, un officier d'État-Major, de l'armée norvégienne, le capitaine Flood, envoyé par son gouvernement pour suivre la campagne, et qui est arrivé à Verbitsa, après les batailles d'août.

Excellent officier, calme, sérieux, d'une bravoure froide, il est bien de sa race et de sa latitude ; le contraste est frappant

entre cet homme du Nord et nos jeunes officiers, surtout mon ami Roznovano, avec son exubérance, ses saillies, sa conversation abondante et paradoxale.

Notre officier norvégien, élevé à l'école d'une religion qui met sa forte empreinte sur les âmes et s'attache plus à la règle morale qu'aux pratiques extérieures, est pieux sans affectation et sans faux respect humain. Il plaisante rarement, rit encore moins. Pour le peindre d'un trait bien caractéristique, il me suffira de dire que la lecture d'un roman d'Octave Feuillet le scandalise. Pour l'aider à passer les longues heures des soirées d'automne, je lui avais prêté quelques livres, entre autres: *Les amours de Philippe*. Je le vis tout révolté par cette lecture. Il me dit, parlant du héros de Feuillet: — Non, on aura beau le nier, cet homme est un coquin.

Qu'aurait dit l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*, celui qu'on a appelé «de Musset des familles», si on lui avait

prédit qu'un jour sa prose scandaliserait un capitaine d'État-Major, fût-il né dans le voisinage du cercle polaire?

En causant avec notre ami scandinave, j'eus la vision de la rupture possible de l'union des deux royaumes du Nord. Comme tous ceux qui ne suivent que d'un oeil distrait les affaires des peuples un peu lointains, je n'avais que des idées vagues sur ces pays qui, depuis longtemps, n'avaient pas d'histoire. Je croyais à l'union étroite, indissoluble des royaumes de Suède et de Norvège, union semblable, dans ma pensée, à celle de la Moldavie et de la Valachie, de laquelle est sortie la Roumanie de nos jours.

Il me détrompa complètement. J'appris de lui que la Norvège tenait jalousement à garder son individualité propre, à ne pas se laisser absorber ni dominer par sa voisine :

— Nous nous considérons comme de bons frères, disait-il, mais rien de plus.

Cela me fit entrevoir la rupture qui, un quart de siècle plus tard sépara les deux pays, dont l'union n'avait pas même duré cent ans!

CHAPITRE VIII

SIÈGE DE PLEVNA TRAVAUX D'APPROCHE

Le temps passe ; la saison avance. Notre vie commence à devenir assez monotone ; il n'y a qu'à attendre et à prendre patience.

Tous les matins, on envoie du quartier général des officiers qui vont, deux par deux , visiter les batteries, les redoutes, les tranchées, tout le long du secteur des lignes d'investissement occupé par l'armée roumaine. Nous devons rapporter au général tout ce qui a pu se passer dans les vingt-quatre heures.

Le tour de chacun de nous revient deux ou trois fois par semaine. Nous avons chaque fois l'occasion de rencontrer quelques blessés qu'on emporte des tranchées, et d'entendre siffler quelques projectiles, balles

ou obus ; peu de ceux-ci. Les Turcs, qui craignent de ne plus pouvoir se ravitailler, ménagent leurs munitions d'artillerie.

Je me rappelle qu'un matin, comme nous arrivions à une de nos batteries, un lieutenant et moi, on nous cria, en nous voyant approcher : «Au trot!»

Nous primes le pas de course. Au même moment, sur la colline d'en face, occupée par les avant-postes turcs, nous vîmes la fumée de trois coups de fusil partis des trous de tirailleurs creusés par l'ennemi devant ses tranchées. Quand nous fûmes à l'abri, on nous dit que les tirailleurs embusqués avaient vue sur l'entrée de la batterie, et qu'un sergent avait été tué la veille à l'endroit par où nous passions.

Je dois dire que nous n'avons même pas entendu siffler les balles qui nous étaient destinées. A huit ou neuf cents mètres de distance, deux hommes qui marchent doivent paraître comme deux tout petits points noirs, et il doit être bien difficile de les atteindre au visé. La balle qui tue

ou qui blesse est celle qui est lancée avec beaucoup d'autres dans la zone justement appelée dangereuse. Avec la portée des armes actuelles, je crois que bien peu d'hommes sont tombés par des balles qui leur étaient spécialement destinées.

Ces visites répétées nous font connaître à fond nos travaux d'approche. Pour ne plus exposer nos soldats en cas d'une nouvelle attaque contre la redoute à parcourir à découvert sous le feu de trop longues distances, on a procédé, comme pour un siège en règle: première, seconde parallèle, etc., jusqu'à la cinquième, qui est si près des ouvrages ennemis qu'on entend distinctement les mouvements et les voix lorsqu'on relève les gardes turcs dans la redoute.

La 4^e parallèle qui traverse une vallée dominée par la redoute descend et remonte en zigzags à angles très aigus, avec des parapets extrêmement élevés, fortement gabionnés pour dérober ceux qui l'occupent au feu plongeant de la redoute. Le fait est

qu'en la traversant, on a constamment devant soi, dans quelque direction qu'on tourne, un abri protecteur qui empêche de voir et d'être vu.

Dans la 5^e parallèle, on a élevé un cavalier avec des créneaux permettant de dominer le terrain d'en face, et de signaler tous les mouvements de l'ennemi. Il ne fait pas bon se montrer longtemps à l'un des créneaux : une balle n'est pas longue à arriver ; on n'a pas le temps de se garer (1), plusieurs hommes ont été tués à cet endroit.

Comme je l'ai dit, la dernière parallèle est si près de l'ennemi qu'on est à portée de voix. Nos troupiers s'amuseut quelquefois à interpeller les Turcs.

— Eh! Mahomed, Soliman, comment cela va-t-il chez vous?

(1) Quand la distance est grande, on peut éviter la balle en se jetant à terre dès qu'on a vu la lueur du coup. Un jour que j'étais dans une des premières parallèles, on vit un soldat turc qui montrait sa tête au-dessus du parapet. Je dis à un chasseur qui était à côté de moi de tâcher de l'abattre. Le coup parti, je demandai au soldat : «Eh bien, l'as-tu touché? — Non, me dit-il, il a fait le plongeon».

Les Turcs ripostent. Nous ne comprenons pas ce qu'ils nous disent. J'ai toutefois, des raisons de croire qu'ils ne nous souhaitent pas «que notre coeur soit toute l'année comme un rosier fleuri».

On leur lance quelques biscuits en leur criant: «Voilà pour vous, puisque vous crevez de faim. Envoyez-nous quelques paquets de votre bon tabac turc...»

Eux renvoient les biscuits, pour prouver qu'ils nagent dans l'abondance.

En poussant nos travaux d'approche nous avons occupé la partie du terrain où l'ennemi a enterré les morts des journées d'août et de septembre. C'est à peine si une mince couche de terre recouvre les cadavres. Entre notre dernière parallèle et le parapet de la redoute turque, j'ai vu, jusqu'à la fin du siège, spectacle macabre! deux mains crispées, noires, décharnées, émergeant de terre comme pour élever une suprême supplication vers celui qui, depuis l'origine des temps, permet que les hommes s'entre-tuent, et que les mères pleurent.

Autre vision d'horreur: en creusant la terre pour établir les tranchées, on avait mis à découvert des cadavres qu'on apercevait confusément, incrustés dans la paroi d'argile, et à l'aspect de ces formes vagues, en train de se dissoudre dans la terre dont elles avaient pris la couleur, je me rappelais «le je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue» dont parle Bossuet.

Un ami facétieux et blasé sur l'horrible, prétendait que cela lui rappelait les truffes incrustées dans l'épaisseur d'une tranche de pâté.

Notre génie ne s'est pas contenté des travaux d'approche ordinaires, parallèles, chemins couverts, batteries; il a aussi creusé une galerie de mine (1) et installé des fourneaux sous la redoute ennemie.

Je me rappelle la forte impression que me laissa une visite à ces travaux, les souvenirs classiques sur la descente aux

(1) Commencée le 18/30 octobre.

enfers, sur le royaume de la nuit éternelle me revenaient à la mémoire.

Une étroite et longue galerie souterraine où règne une obscurité que des fanaux et des lanternes ont peine à dissiper ; de distance en distance sont accrochés à des espèces de tambours de basque, dont les vibrations doivent révéler le bruit que ferait l'ennemi travaillant à une contre-mine, des soldats du génie échelonnés le long des parois restent immobiles, l'oreille au guet. L'accoutumance aidant, ils ont l'air aussi calmes que s'ils montaient une faction ordinaire. Nous avançons toujours. A un moment, l'officier qui me guide me dit que nous sommes sous la redoute ennemie : sept fourneaux de mine sont creusés, une partie est déjà garnie ; dans peu de temps, on pourra faire jouer les fourneaux. Quelle terreur chez les Turcs, s'ils nous voyaient tout à coup sortir de terre, comme diables d'une boîte à surprise !

En parcourant la galerie, j'entends assez distinctement des coups sourds,

répétés au-dessus ou à côté de nous. Je demande ce que cela signifie. On me dit que ce sont les Turcs qui coupent du bois. Moi, je crois que cette explication n'a d'autre objet que de ne pas alarmer les soldats qui travaillent dans la galerie. La vérité est que les Turcs qui probablement avaient senti que nous creusions une mine travaillaient à une contre-mine. Nous la découvrîmes après la prise de Plevna. Seulement ils ne calculèrent pas bien la direction et passèrent à côté de notre galerie sans la toucher.

Ils avaient aussi établi des fougasses à l'intérieur de leur redoute. Ce sont des trous creusés en terre et remplis de poudre, et où l'on accumule des amas de grosses pierres destinées à éclater sous les assaillants, au cas où ils parviendraient à pénétrer dans l'intérieur de l'ouvrage.

Le jour de la prise de Plevna, nos soldats, en entrant dans la redoute évacuée par l'ennemi, découvrirent ces fougasses et s'empressèrent de les rendre inoffensives.

Lorsque je visitai Grivitza, après la chute de Plevna, j'y vis les tas de gros blocs de pierre mis à découvert, et dont la blancheur se détachait vivement sur le ton boueux du terrain.

Après la descente dans le domaine des ténèbres, je m'élevai dans les airs. Ce ne fut pas en ballon captif : nous n'en avions pas à Plevna.

Les Russes, lors du siège de Sébastopol, avaient installé de gigantesques échelles sur lesquelles leurs guetteurs grimpaient pour dominer et surveiller les travaux des alliés. Les troupiers français les appelaient «des singes verts» (1).

Le général Todleben, l'illustre défenseur de Sébastopol qui avait pris la direction du siège de Plevna, avait fait construire quelques-uns de ces engins. Notre État-Major le pria de nous en prêter un pour tâcher de voir d'un peu haut la redoute

(1) L'uniforme russe était vert à cette époque, et en 1877 aussi.

de Grivitza, et de se rendre compte de ce qu'il y avait à l'intérieur.

L'arrivée de la grande échelle provoqua naturellement une vive curiosité. Le colonel Barrozi, chef de l'État-Major général, les colonels Arion et Bérindey (1) ce dernier commandant en chef du génie, partent accompagnés par plusieurs officiers du quartier général, pour cette reconnaissance aérienne. (On était loin des aéroplanes et des dirigeables en ces temps primitifs).

La journée est belle et claire, favorable aux observations. Nous mettons pied à terre et nous avons tous l'air de liliputiens à côté de l'énorme machine. C'est une échelle en bois de 30 mètres de haut, formée par l'assemblage de plusieurs parties solidement attachées les unes au-dessus des autres, le tout porté par de fortes traverses en bois avec des roues pour permettre les déplacements. Je ne sais si on la transporte toute montée ou si on la

(1) Ancien élève de l'École de Metz.

monte chaque fois qu'elle est arrivée au point observation.

On demande des hommes de bonne volonté pour grimper. Naturellement les colonels et autres galonnés un peu bedonnants ne peuvent entreprendre l'escalade. Comme je ne suis pas sujet au vertige, et que j'ai suivi pendant plusieurs années les exercices de feu au gymnase Géselle, dans les environs du Collège de France, je tente l'ascension, que j'accomplis sans la moindre difficulté. Arrivé au sommet, je regarde à mes pieds, et nos grands chefs me semblent bien petits, vus de là-haut. On dirait des fourmis. Je crois me rappeler qu'il y avait un petit siège. Une lunette d'approche tournant sur un pivot est fixée au sommet. Le colonel Arion me crie de lui dire s'il y a une traverse dans la redoute (1).

(1) On appelle ainsi un parapet intérieur coupant transversalement la redoute en arrière de celui qui constitue la défense extérieure de l'ouvrage; l'assaillant ayant réussi à escalader le premier parapet et à pénétrer dans

Je lui dis que je vois, en effet, une ligne noire qui barre transversalement l'intérieur de la redoute à peu près au tiers de sa longueur. C'est bien ce qu'il voulait savoir. C'est tout ce que cette reconnaissance aérienne nous apprend cette fois.

Je n'ai pas entendu dire que la grande échelle, que nous gardâmes quelques jours, ait servi à découvrir quelque chose de bien intéressant.

Cette machine encombrante qui rappelait étonnamment les engins employés dans les sièges, au temps de César ou des croisades, ne m'a pas paru d'une utilité en rapport avec son poids, ses dimensions et les difficultés de son transport.

L'endroit où on l'avait installée était hors de portée de fusil. Je ne sais si, à la distance où étaient les batteries ennemies, elles pouvaient facilement distinguer cette ligne longue et mince qui, vue de si loin, devait

la redoute, se trouve arrêté par ce second obstacle derrière lequel les défenseurs peuvent tenter une dernière résistance.

faire l'effet d'un fil d'araignée. En tout cas, pas un coup de canon ne salua le groupe assez nombreux d'officiers et de soldats qui s'agitaient au pied de l'échelle, et cette reconnaissance aérienne ne fut en somme qu'un simple exercice d'acrobatie élémentaire.

CHAPITRE IX

SECOND ASSAUT DE LA REDOUTE N^o. 2

(7/19 octobre)

Après la vaine tentative du 6 septembre contre la redoute N^o 2, le commandement de la 4^e division ne voulant pas rester sur cet échec, avait résolu de faire un suprême effort pour emporter l'ouvrage qui, dans deux attaques consécutives, avait résisté à tous nos efforts.

Comme je l'ai dit plus haut, on avait poussé des travaux d'approche qui diminuaient considérablement la distance à parcourir à découvert sous le feu (1). Le commandant de la division, et surtout son chef d'État-Major, le lieutenant-colonel Voinesco, officier d'une indomptable ténacité,

(1) Toutefois, au moment de l'assaut du 7 octobre, on n'était pas encore arrivé jusqu'aux dernières parallèles qui ne furent creusées qu'après cette date.

veulent à tout prix s'emparer de la redoute N^o 2, malgré les hésitations du Prince Charles, désireux de ménager le sang de ses soldats. Ils déclarent qu'ils répondent du succès, qu'ils en prennent la responsabilité.

Le général commandant en chef leur laisse donc la main libre, et pour mieux accentuer l'entière liberté d'action du commandement de la 4^e division, ni le chef d'État-Major général, ni les principaux officiers du Quartier général ne prennent part à l'affaire.

Seuls les capitaines Cica(1) et Tata-rasco(2), deux des meilleurs officiers de l'État-Major général partent avec moi pour assister à l'attaque.

Nous arrivons dans les tranchées où sont massées les troupes qui vont assaillir la redoute et j'ai tout de suite l'im-

(1) Depuis, commandant de l'Ecole du Génie.

(2) Depuis, général et chef de l'État-Major général. En 1913, avant de prendre sa retraite, il a fait la campagne de Bulgarie avec cinq fils et deux gendres, sous-officiers dans l'armée active.

pression que cela ne marchera pas. J'entends les réflexions de quelques officiers et je constate qu'ils commencent à trouver que c'est toujours les mêmes qu'on fait tuer.

C'est en effet la 4^e division qui, les 27 et 30 août, et le 6 septembre, a constamment donné. Elle a subi des pertes considérables. Aussi comprend-on facilement le mécontentement secret de ces hommes qui vont une fois de plus se sacrifier sans profit (1), puisque la prise de cette redoute ne peut certainement pas amener la chute de la place (2).

Ce qui était à prévoir arriva donc : les premières attaques échouèrent, non sans nous coûter de fortes pertes. Le colonel Angheliesco et son chef d'État-Major ar-

(1) Les jours qui suivirent l'assaut, j'entendis des officiers de la 4^e division se livrer à des récriminations amères contre leur commandant et contre son chef d'État-Major.

(2) Aussi le prince Charles raconte-t-il dans ses Mémoires qu'il n'avait consenti à cette attaque que sur l'affirmation qu'elle se ferait par surprise et sans coûter des pertes considérables.

rêtèrent le combat, revenant à leur idée du 6 septembre, d'essayer de prendre la redoute par une attaque de nuit, comptant sur la surprise et la terreur d'une lutte dans les ténèbres (1).

Je retourne à Verbitsa pour rendre compte de ce qui s'est passé. Les capitaines Cica et Tataresco restent pour assister à l'attaque de nuit.

En partant, je passe à côté du cadavre d'un chasseur à pied; une balle lui a troué le front, juste entre les deux yeux. On lui a déjà enlevé ses chaussures: une paire de bottes est chose trop précieuse pour qu'on la laisse à un mort, quand il y a des vivants qui vont pieds nus.

Le soir, l'attaque recommence. On entend le bruit de la canonnade, le roulement bien connu de la fusillade. Bientôt arrive la nouvelle que la redoute est prise. Grande joie naturellement. On attend im-

(1) Il n'y eut pas de ténèbres; c'était l'époque de la pleine lune. Le temps était magnifique.

patiemment des détails ; mais le bruit de la fusillade reprend. Que se passe-t-il ?

Le colonel Barozzi, chef d'État-Major général veut envoyer quelqu'un sur le lieu de l'action. J'offre de partir. — Non ! me dit-il ; vous avez été là toute la matinée, c'est à un autre de marcher.

Cependant le temps passe. Rien de positif n'arrive du théâtre du combat. Le colonel Barozzi monte à cheval avec son État-Major et se dirige vers les positions d'où sont parties les colonnes d'attaque de la 4^e division.

La nuit est claire. La lune brille d'un éclat merveilleux. On n'entend plus ni le canon ni la fusillade. Où en sommes-nous ? On m'envoie aux nouvelles. Je pars au galop. Un soldat que je rencontre et qui revient des tranchées me dit que la redoute qu'il appelle «parapet» a été prise.

Je continue à avancer. Au bout de quelque temps, je rencontre le colonel Anghelesco, le lieutenant-colonel Voinesco et toute leur suite qui rentrent au pas vers

le bivouac. Je demande au colonel de la part du chef d'État-Major si la redoute est prise. Quoique à la mine des officiers, j'aie deviné la vérité, il me répond avec brusquerie: — Non, elle n'est pas prise.

Je tourne bride et reviens sans en demander davantage, rapporter la triste nouvelle.

On rentre au Quartier général.

Ce qui avait produit l'erreur, c'est que le 7^e de ligne et un bataillon de chasseurs s'étaient d'abord emparés des tranchées ennemies et s'y étaient maintenus une heure. Puis une contre-attaque des Turcs revenus en force avait rejeté les assaillants qui étaient rentrés dans leurs positions, non sans éprouver de fortes pertes. Le découragement s'était emparé des soldats. Le capitaine Cica, qui avait assisté aussi à l'attaque de nuit me dit qu'à la fin, les hommes, à bout d'énergie, n'en voulaient plus. Beaucoup se couchaient à terre et ni exhortations ni me-

naces ne pouvaient plus les décider à se lancer de nouveau en avant.

Comme il avait raison, le colonel Gailard, lorsqu'il me disait le 6 septembre : — Croyez-moi, mon cher, plus de folies héroïques ; plus d'attaques à découvert contre un tel ennemi !

De son côté, le major Liegnitz nous disait après notre échec que, pour se risquer dans des attaques de nuit, il fallait des troupes de tout premier ordre, ayant une grande expérience et complètement aguerries.

Cette malheureuse affaire nous coûta des pertes sensibles : 22 officiers et 1.000 hommes tués ou blessés.

Ce qui est incompréhensible, c'est qu'on ait tenté cet assaut isolé quelques jours à peine ayant la lutte décisive que la garde impériale russe, déjà arrivée devant Plevna, devait entreprendre le 12 octobre, pour enlever les redoutes de Gorni-Dubnik et de Télîsh, qui couvraient la route de Sofia et achever l'investissement du camp retranché.

Si on avait fait coïncider notre attaque avec celle du général Gourko, on aurait fait une diversion puissante sur le front Nord, pendant que les Russes abordaient les positions de Gorni-Dubnik et de Télîsh à l'ouest. Au moins, le sang versé n'eût-il pas coulé inutilement.

Aussi, à la suite de cet échec, le colonel Angheliesco fut-il relevé de son commandement et envoyé à Calafat. La 2^e division, commandée par le colonel Cerkez, qui jusqu'alors avait été en seconde ligne, remplaça devant Grivitza les troupes épuisées et décimées de la 4^e division, et occupa cette partie de notre secteur jusqu'au jour de la chute de Plevna.

Le surlendemain, suspension d'armes pour enlever et enterrer les morts restés sur le terrain entre nos lignes et la redoute.

Osman-Pacha, qui avait refusé tout armistice après le 30 août et le 6 septembre, a été plus traitable cette fois.

Nous arrivons à l'heure convenue dans la tranchée la plus rapprochée de la redoute ennemie. Les brancardiers sont prêts, les soldats qui feront la haie ont déposé leurs fusils; le colonel Algiu, chef d'État-Major de la 2^e division, se colle contre le parapet, en ayant soin de ne pas montrer sa tête, et agite un petit drapeau blanc. Aussitôt un autre drapeau apparaît au-dessus de la redoute turque; les coups de fusil et le sifflement des balles s'arrêtent.

Nous nous montrons debout, sur le parapet. Des officiers turcs apparaissent à leur tour. Échange de poignées de main. Des Roumains et des Turcs en nombre égal s'alignent face à face et font la haie entre la redoute et notre tranchée. Ces hommes qui, depuis deux mois, échangent, soigneusement terrés, des coups de fusil, se regardent avec curiosité. Il n'y a dans leurs yeux ni haine ni colère. Je constate que les Turcs sont, en général, plus grands et paraissent plus robustes que nos hommes. Du reste, des deux côtés,

mêmes figures terreuses, hâves, mêmes uniformes déteints et couleur de boue.

Un gigantesque sergent nègre va, vient, fait l'important, tout fier de ses galons. Je m'approche de lui et lui montrant une pièce blanche, je lui demande de me céder sa pipe, remarquablement culottée et assortie au teint de sa figure. Je veux garder un souvenir de cette journée. Il me l'offre avec empressement et nous échangeons un shake hand cordial.

Cependant les brancardiers vont, viennent. On voit passer les pauvres corps de nos soldats, bras ballants, jambes pendantes, figures souillées de sang et de boue ; mais on a tant vu de morts depuis six semaines qu'on s'est habitué à l'horrible et qu'on n'éprouve plus la forte émotion des premiers jours.

En arrière, à l'endroit où l'on entasse les corps avant de les enterrer, des aumôniers disent les prières des morts.

Enfin les derniers cadavres enlevés, nous rentrons dans nos lignes, et immédiate-

ment recommence le sifflement habituel des balles dans les tranchées.

Le surlendemain, comme je rentrais de ma tournée du matin dans les tranchées, le capitaine Cica m'aborde d'un air mystérieux et content, et me dit :

— Devinez quel visiteur vous allez voir ?

Comme je cherche sans trouver, il me dit :

C'est votre père, qui est arrivé à Verbitsa.

Malgré son âge, il n'avait plus pu y tenir. Profitant du beau temps dont nous jouissions, et du bon état des routes, il avait affronté les fatigues du voyage pour nous embrasser, s'assurer par lui-même de l'état où nous étions, rapporter des nouvelles absolument sûres à notre mère. On dirait que son arrivée nous a porté bonheur, car elle a coïncidé précisément avec la victoire de Gourko et la prise des redoutes dont la perte devait amener fatalement la chute de Plevna.

Voici, sur le séjour de quarante-huit heures que fit mon père à Verbitsa, les détails que je donnais à ma mère dans une lettre que j'ai retrouvée après sa mort, dans le coin secret où les mères gardent précieusement les trésors et les reliques des jours qui ne sont plus: boucles blondes ou brunes, photographies du premier âge, souhaits de bonne année, écrits en gros caractères maladroits sur papier enluminé de fleurs; lettres venues de pays lointains ou du champ de bataille:

«Ma chère mère, (1)

«Je ne vous ai pas envoyé de lettre par papa à son départ, puisqu'il allait vous donner des nouvelles toutes fraîches.

«J'espère qu'il vous aura rassurés tous et sera partilui-même moins inquiet; l'imagination grossit toujours les choses, et à

(1) Cette lettre, comme toutes celles que j'écrivais à ma famille, est écrite en français. Dans la société roumaine, à cette époque, le français était la langue de la conversation, de la correspondance, comme en Allemagne au XVIII^e siècle, et en Russie jusqu'à nos jours.

distance, on se figure que nous sommes tous les jours en danger de mourir par le feu ou la faim. De près, on voit les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire beaucoup moins terribles. Nous ne mourons ni de faim ni de froid. Je dois même vous avouer (mais ne le dites pas, cela nuirait à notre prestige à Bucarest), que nous avons engraisé tous deux.

«Papa a pu nous voir installés dans une petite chambre turque, simple, mais de bon goût, Jacques, moi et Roznovano. On est un peu serrés, mais cela tient chaud. Il a retrouvé le fidèle Antoine, un peu décoiffé, il est vrai; le fidèle Ivan (1) qui a l'air aussi bête devant Plevna qu'à Bucarest; nos chevaux Mourzouk et Ondine; enfin presque le petit tran-tran habituel de notre vie de là-bas.

«Sa visite nous a fait, comme vous pensez, un bien grand plaisir, et d'autant plus vif qu'elle n'était pas annoncée. Le

(1) L'ordonnance de mon frère.

général Mano l'a promené en voiture et l'a conduit à la redoute Alexandre, d'où l'on donne les positions turques et d'où il a pu voir dans le lointain la fumée du camp retranché de Plevna «la bien gardée», comme disent les Turcs qui, par hasard, ont raison cette fois. Il a pu voir aussi la fameuse redoute qui a déjà englouti mille Roumains, sans compter les blessés ; le commandant de la batterie, le capitaine Stoïka (1), l'ami de Jacques, a tiré en son honneur un coup de canon sur la redoute de Boucova et a peut-être estropié quelque pauvre diable.

«Les Turcs, heureusement, n'ont pas riposté, car la petite représentation eût été trop complète.

«Le même jour, il y a eu un simulacre d'attaque pour détourner l'attention des Turcs de la véritable attaque que faisait la garde sur la route de Sofia, et papa a pu entendre le roulement de la fusillade,

(1) Ancien élève de l'École de Metz.

qu'on n'oublie pas quand on l'a entendue une fois. C'est alors que la Garde a coupé définitivement la route de Sofia, la dernière qui restât libre. Elle a fait 2.000 prisonniers, dont le général en chef de l'armée de secours. Le surlendemain, elle a pris 4.000 hommes à Télisch ; Plevna est définitivement cernée et comme prise. Dans huit jours ou un mois peut-être, tout sera fini de ce côté. Le guignon a disparu enfin et la victoire est revenue du bon côté.

«Au revoir, ma chère mère, et à bientôt. Je vous embrasse de tout coeur, ainsi que toute la famille.

«Votre fils respectueux,
J. L...»

Comme je l'écrivais à ma mère, la victoire de Gourko décidait du sort de Plevna. La place ne pouvait plus tenir que jusqu'à la limite extrême des approvisionnements qu'on avait pu y faire entrer depuis le 30 août jusqu'au 12 octobre, approvision-

nements assez considérables, puisque Plevna tint encore près de sept semaines. Mais il était dès lors certain que la prise d'Osman et de son armée n'était plus qu'une question de patience et de vigilance.

Ce grand succès avait été chèrement payé: trois redoutes couvraient la route de Sofia et en assuraient la possession à l'armée turque: Gorni-Dubnik, Dolni-Dubnik et Télish.

Le plan de Gourko avait été celui-ci: attaque à fond de Gorni-Dubnik, qui était la clef de la position: six régiments de la Garde impériale (18 bataillons) devaient concourir à l'attaque.

A Télish, attaque simulée par les chasseurs, la cavalerie de la Garde et 20 canons.

A Dolni-Dubnik, attaque simulée (2 bataillons roumains) notre brigade de Roshiori, une division de cavalerie russe et trois batteries.

Enfin, cinq bataillons roumains, avec un régiment de cosaques passaient le Vid

et occupaient Nétropol, pour faire face à une sortie éventuelle de l'armée de Plevna(1).

La prise de la grande redoute de Gorni-Dubnik avait coûté cher aux assaillants. Les Turcs avaient montré dans leur défense leur ténacité et leur énergie habituelles. Comme à Grivitza, ils avaient repoussé successivement plusieurs assauts où la garde impériale avait déployé le plus brillant courage et avait été décimée. Et ce n'est que vers le soir que deux bataillons du régiment Ismaïlovski, se glissant près de la redoute à la nuit tombante, l'attaquèrent par surprise. Un pacha, 50 officiers, 7.300 hommes, 4 canons furent pris dans la redoute. Les pertes de la garde étaient considérables: deux généraux blessés, 18 officiers tués, 95 blessés, 3.800 hommes hors de combat.

A Télisch, le régiment des chasseurs de la garde, au lieu de se contenter d'une

(1) Mémoires du roi Charles 11/23 octobre.

simple démonstration, s'était lancé à fond et avait perdu 26 officiers et 900 hommes tués ou blessés (1).

Pertes cruelles, mais du moins, le sang versé à flots les 12 et 13 octobre n'avait pas coulé inutilement. Plevna était investie. Le dénouement prochain n'était plus qu'une question de jours.

Le Major Liegnitz, qui avait assisté à la bataille disait que jamais il n'avait vu amoncellements de cadavres pareils à ceux entassés aux abords de la redoute de Gorni-Dubnik.

Pendant les deux journées de combat devant Gorni-Dubnik et Télish, sur tout le front des lignes d'investissement, une canonnade violente était dirigée sur les redoutes et les tranchées qui couvraient Plevna. Des mouvements de troupes étaient exécutés à découvert, de façon à être bien vus de l'ennemi, des fusillades nourries partaient de nos tranchées contre les lignes turques.

(1) Mémoires du roi Charles.

Toutes ces démonstrations avaient pour but d'inquiéter l'ennemi et, en lui faisant craindre une attaque générale contre ses positions, de l'empêcher de dégarnir les fronts nord et sud, pour se renforcer à l'ouest où se livrait la vraie bataille. Tout cela avait coûté aux Roumains un officier tué, cinq blessés et une cinquantaine d'hommes hors de combat.

La dernière route libre étant enfin coupée, il ne restait plus qu'à fortifier de plus en plus les lignes d'investissement, afin de repousser toute tentative de sortie, et d'empêcher l'arrivée d'une armée de secours, dont on annonçait la concentration à Sofia.

Le général Todleben demanda donc à l'Empereur la constitution d'un corps détaché, destiné à opérer à l'ouest de Plevna et à fermer le passage par le Blakan-Etropol.

Cette tâche fut confiée à Gourko, à qui l'on donna à cet effet deux divisions de

la garde et un corps de cavalerie (1). Il se mit en marche sur Orkhanié le 3/15 novembre.

De son côté, la division roumaine du colonel Slaniceano, avec six batteries et la brigade de Roshiori, renforcées d'un régiment de uhlans et d'une batterie à cheval russes, fut chargée d'attaquer la place de Rahova, située sur le Danube, à peu près au tiers de la distance qui sépare Plevna de Widine, afin de nettoyer la rive droite du Danube et de débarrasser le pays de troupes ennemies dans un rayon aussi étendu que possible.

(1) Mémoires du roi Charles.

CHAPITRE X

PRISE DE PLEVNA

(28 novembre/10 décembre 1877)

Il y a déjà plus de sept semaines que le général Gourko, avec la garde russe, a coupé à l'armée d'Osman-Pacha la dernière route restée libre (Sofia, Widine) et que l'investissement de Plevna est complet. Le vaillant soldat doit fatalement subir le sort réservé à toute armée qui ne peut plus se ravitailler et qu'un secours venu du dehors ne parvient pas à dégager. Plevna doit tomber (1), mais quand? Dans quelques jours? Dans deux semaines? Dans un mois?

(1) Peu de temps avant la chute de la place, causant avec le colonel Cerkez, commandant de la 2^e division, je lui disais avec l'assurance de la jeunesse: «Oh! Plevna est ici!» en montrant ma poche. — «Plevna est là!» répondit-il simplement en indiquant du doigt la direction du camp retranché. Cela fit rire.

La question est grave pour les assiégés; les jours succèdent aux jours; l'hiver approche, bientôt peut-être, comme il arrive presque chaque année, les formidables masses de glaçons que charrie le Danube avant d'être pris, vont rendre impossible toute communication d'une rive à l'autre.

Deux fois déjà, le pont de Nicopolis a été endommagé. Même au quartier général, nous avons vécu de biscuit pendant quelques jours. On conçoit les angoisses du haut commandement; comment ravitailler les 140.000 hommes qui cernent Plevna, en cas d'interruption prolongée des communications avec la Roumanie?

Cependant, à mesure que le temps s'écoule, les signes de la détresse des assiégés se multiplient. On sent l'approche de l'inévitable dénouement. Souvent ces longues nuits de la fin de novembre nous enveloppent d'un brouillard opaque, épais comme ceux qui parfois à Paris font errer les cochers sur la place du Carrousel, et

les arrêtent, incertains, au moment de s'engager sur les ponts. Après chaque nuit de brouillard, nos avant-postes nous expédient de plus en plus nombreux des fuyards qui ont profité de l'obscurité pour se glisser inaperçus jusqu'à nos lignes, et qui, le jour venu, se sont livrés aux sentinelles.

Ce sont des déserteurs à bout de courage et de résignation; des familles de malheureux Bulgares, femmes, enfants (1) épuisés, affamés; nous leur donnons du pain, du biscuit, du chocolat. Tous disent que l'on est à bout de forces, qu'il n'y a plus de vivres. C'est évidemment la fin prochaine.

Comme on prévoit que le vieux Ghazi ne capitulera pas, mais qu'il foncera sur nos lignes dans une sortie désespérée pour tomber les armes à la main, on redouble de vigilance, on renforce les défenses sur

(1) Le 15/27 novembre, 9 Bulgares, un déserteur; le 16 novembre, 9 déserteurs, 15 Bulgares; le 17 novembre, 21 déserteurs.

les points par où l'on peut conjecturer que l'armée turque s'efforcera de s'ouvrir un passage.

Dans les premiers jours de décembre, l'illustre Todleben vient à notre quartier général pour entreprendre, avec les officiers de notre État-Major une chevauchée le long des lignes d'investissement qui ferment la vallée du Vid, et procéder, pour ainsi dire, à une répétition générale du grand drame qui doit incessamment se jouer.

Le temps est remarquablement doux et beau pour la saison ; après les froids précoces de l'automne (une tempête de neige furieuse, les 6 et 7 octobre) nous avons joui d'une arrière-saison admirable, et ce fut heureux pour nos pauvres soldats grelottant dans la boue des tranchées ou aux avant-postes. Ma mère m'a écrit il y a quelques jours : «Le temps est magnifique ; Dieu veuille que cela continue, je le dis pour vous, car pour nous, nos coeurs seuls sentiront le froid et la bise».

Nous chevauchons toute la journée le long de nos lignes, à la droite de nos positions. Nous passons le Vid. Le général Todleben veut se rendre compte de la force des ouvrages qui subiront le premier choc de l'ennemi, du temps que mettront les réserves à venir à la rescousse. Les alliés ont profité de l'exemple donné par l'ennemi: ils ont remué la terre, élevé en face des lignes turques une double série d'ouvrages qui permettront de résister victorieusement à toute tentative de sortie.

Sur le secteur occupé par l'armée roumaine et qui s'étend du Vid à Grivitza, sur une longueur de 15 kilomètres (près du tiers de l'ensemble des lignes d'investissement) s'élèvent trente ouvrages: redoutes, lunettes, redans reliés par des tranchées et occupés par trente-six bataillons, avec quatre-vingt-seize bouches à feu. De plus, une brigade et une batterie établissent la liaison avec les Russes à Dolni-Métropol (près du Vid), ceux-ci occupant les cinq autres secteurs avec cent quatre bataillons et trois cents canons.

Le général Todleben, écouté avec une déférence respectueuse, donne ses dernières instructions et nous rentrons à Verbitsa.

Le 27 novembre/9 décembre, un soir, un officier d'ordonnance arrive au quartier général, envoyé par le commandant des troupes qui se relie aux forces russes, du côté de la vallée du Vid (nord-ouest de Plevna). Il vient prévenir le général Cernat que les Turcs sont en train de lancer un pont sur le Vid, à côté du pont en pierre qui existe déjà. Plus de doute, la sortie est pour cette nuit ou pour demain. L'armée d'Osman-Pacha cherchera à forcer les lignes d'investissement dans la direction de la large plaine où serpente le Vid, dominé des deux côtés par de hautes collines abruptes.

On envoie la nouvelle dans toutes les directions, on donne les ordres nécessaires aux troupes assiégeantes. Le lendemain matin, un officier d'ordonnance arrive à bride abattue, envoyé par le commandant de la 2^e division, qui a relevé la 4^e devant

Grivitza. Tout haletant d'émotion, il apporte la nouvelle que les Turcs ont, dans la nuit, évacué la seconde redoute de Grivitza, immédiatement occupée par nos troupes qui marchent en ce moment sur Boukova. Plus de doute, les Turcs se concentrent dans la direction du Nord-Ouest, et c'est par là qu'ils tenteront de faire une trouée sur la route de Sofia. Ils ont devant eux deux divisions de grenadiers russes. Ce sont elles qui auront à supporter le poids de la bataille. Les soldats de Skobélef, les nôtres vont se porter de tous côtés sur les derrières de l'ennemi et le mettre entre deux feux.

A notre droite, nos troupes sont retranchées du côté de Susurlu et ont devant elles les sept redoutes élevées par les Turcs sur le plateau d'Opanez. C'est ce plateau qui commande la plaine où serpente le Vid, et où se livre la bataille entre l'armée ottomane qui tente de faire sa trouée et les grenadiers russes qui défendent ce secteur de la ligne.

Les Turcs qui ont évacué tous leurs retranchements à Grivitza, à Boukara, etc., n'ont, au contraire, abandonné qu'une partie des redoutes d'Opanez ; ils ont conservé les trois dernières dont la chute permettrait à l'armée roumaine de les prendre à revers et d'écraser sous le feu de son artillerie la plaine où sont accumulés leurs fourgons, leurs bagages et une quantité énorme de chariots, où s'est entassée la population musulmane, hommes, femmes, enfants, pour suivre l'armée dans sa retraite.

Le général Cernat, commandant en chef, monte à cheval vers neuf heures du matin et se dirige vers le plateau d'Opanez avec le général Mano, le colonel Falcoyano (1) chef de l'état-major général. Nous avons aussi avec nous le capitaine Flood, de l'armée norvégienne, qui depuis deux mois suit la campagne à notre quartier général. Avec les Calaraches d'escorte, nous

(1) Ancien élève de l'École d'État-Major de Paris.

formons une troupe nombreuse, visible de loin.

Le temps est humide et sombre, pas trop froid cependant : ce n'est pas encore l'hiver. Nous avançons au bruit du canon et de la fusillade, dans la direction de Sursulu. C'est là que nos lignes d'investissement sont opposées aux ouvrages turcs, élevés sur l'importante position d'Opanez, qui commande la vallée du Vid. Notre dernier grand ouvrage, auquel on a donné le nom de «redoute Todleben», fait face à la première des sept redoutes élevées par les Turcs à Opanez.

Sur notre passage, nous voyons nos tranchées hérissées de baïonnettes. Les troupes ont pris leurs positions de combat. Nous dépassons des bataillons d'infanterie marchant dans la direction de l'ennemi. Bientôt nous arrivons dans la zone qui, la veille encore, était occupée par les Turcs. Nous dépassons successivement les premières redoutes évacuées par l'armée d'Osman. Nous commençons à

voir la vallée du Vid où retentit le bruit d'une canonnade et d'une fusillade violentes. Le capitaine Flood, qui a de meilleurs yeux que moi, me dit :—Voyez, voyez là-bas, dans la plaine, quel combat acharné !

En ce moment, nous entrons dans la ligne de feu ; les balles commencent à siffler. Nous sommes à la hauteur d'une redoute évacuée ; devant nous, il y en a encore une que nos soldats viennent d'occuper et d'où ils échangent des coups de fusil et des coups de canon avec les défenseurs des deux dernières redoutes où se sont maintenus les Turcs.

Une troupe de cavaliers, aussi nombreuse que la nôtre, ne peut plus avancer à découvert sous le feu de l'ennemi : nous mettons pied à terre. Les chevaux vont s'abriter un peu en arrière. En descendant de cheval, je ramasse une balle, comme le fit autrefois l'infortuné prince impérial. Ce sera un souvenir de cette mémorable journée.

Le général en chef et son état-major entrent dans la redoute pour suivre la marche de l'action. Au bout de quelque temps, le colonel Falcoyano n'y tient plus. Il veut voir de ses yeux ce qui se passe devant nous, et se porter sur la ligne des tirailleurs. Il part à pied dans la direction de la dernière redoute occupée par nous et qui fait face à un ouvrage turc où s'est maintenu l'ennemi. Je l'accompagne. Nous arrivons assez vite, non sans entendre siffler des balles tout le long du chemin, mais ce n'est pas la fusillade furieuse des grandes journées du 30 août et du 6 septembre. Les Turcs se réservent probablement pour le moment de l'assaut final.

Nous voici dans la redoute, où nous trouvons le colonel Sakélarie, commandant la brigade de la 4^e division, qui, de ce côté, a pris contact avec l'ennemi : deux canons, placés en dehors des parapets tirent sur la redoute ennemie. Les Turcs ont retiré leur artillerie et ne ripostent que par le feu de leur infanterie ; nos ti-

raillleurs sont couchés dans un champ de maïs, sous le feu de l'ennemi. Leurs capotes grises déteintes, souillées par la boue de trois mois de bivouac, se confondent d'une façon extraordinaire avec le sol boueux, détrempe par la pluie. Ces formes grises, couleur de terre, ressemblent plus à de grandes taupinières qu'à des êtres humains.

Le colonel Falcoyano s'entretient avec le commandant de la brigade, et les commandants des deux bataillons qui sont en première ligne. Il est assez perplexe : Faut-il lancer les hommes à l'assaut, au risque de voir recommencer les effroyables hécatombes des précédentes journées ? Ne vaut-il pas mieux attendre encore ? Peut-être l'ennemi battu sur d'autres points évacuera-t-il aussi les deux dernières redoutes et l'on fera l'économie d'un sang précieux qui n'a que trop coulé jusqu'à présent. A un moment, dans sa perplexité, il fixe sur moi un regard interrogateur ; mais comme il ne me demande

pas formellement mon opinion, je me garde bien de hasarder un avis.

Cependant, le commandant d'un des deux bataillons, un peu nerveux, finit par lui dire en lui montrant les tirailleurs couchés à découvert sous le feu : « Mon colonel, il faudrait en finir ; ces hommes sont au supplice depuis trop longtemps ».

Le colonel se décide : il ordonne de lancer les troupes à l'assaut ; l'artillerie cesse de tirer, les soldats s'avancent d'abord en rampant ; tout à coup éclate, stridente, précipitée, joyeuse, la sonnerie de la charge : les hommes se lèvent d'un bond et, baïonnette en avant, un peu courbés, baissant instinctivement la tête, ils s'élancent en courant vers la redoute qui n'est pas à plus de 600 mètres. La fusillade turque se précipite, mais nous sommes loin, bien loin de l'épouvantable feu des terribles journées d'août.

Comme le colonel Sakélarie est en train de donner un ordre à un lieutenant, une balle s'enfonce en terre si près de ce

dernier qu'il ne peut retenir un soubresaut ; le colonel sourit dans sa moustache.

Cependant au bout de peu de temps, la fusillade se ralentit, s'éteint presque. Que se passe-t-il ? J'offre au colonel Falcoyano d'aller voir où nous en sommes. Il me retient, et presque au même instant la nouvelle nous arrive que les Turcs, au moment où nos hommes sont parvenus au bord du fossé, ont lâché pied ; la redoute est prise. Cela ne ressemble pas à la défense opiniâtre et meurtrière de Grivitza ; les Turcs, évidemment, sont à bout de force et de courage (1).

Nous entrons dans la redoute. Quelques larges flaques de sang, des fusils, des

(1) Voici ce que j'écrivis le lendemain à ma mère, dans une lettre que j'ai retrouvée dans ses papiers : « Deux mille hommes avec de l'artillerie occupaient les redoutes d'Opanez. Ces troupes, animées de l'énergie des premiers jours qui leur a valu leurs victoires de juillet et d'août, auraient pu nous arrêter toute la journée, et en tout cas, nous faire perdre des milliers d'hommes. Mais avec leur fatalisme oriental, ces soldats, naguère si vaillants, ont renoncé tout de suite à une résistance où le point d'honneur était seul en jeu ».

cartouchières, des roues de canons brisées jonchent le sol. J'aperçois dans un coin, par terre, quelque chose qui a l'air d'un petit drapeau enroulé autour de sa hampe. Je le ramasse, je le déroule, c'est bien un fanion vert avec le croissant rouge au milieu. L'étoffe est en laine et assez sale. Me voilà tout content(1). Je le porte au général Cernat à qui le colonel Falcoyano m'envoie annoncer que la redoute est prise et qu'on se dispose à marcher sur la dernière, qui tient encore.

Le général et son état-major se portent aussitôt en avant. Ils rejoignent bientôt les colonels Falcoyano et Sakélarie. On décide d'attaquer sans tarder la dernière redoute, la seule qui couvre encore de ce côté les derrières de l'armée d'Osman, que

(1) Le lendemain, un de mes amis, volontaire aussi, Emile Ghica, qui fut depuis ministre à Vienne, me dit: — Eh bien, mon cher, je vous félicite. — De quoi donc? — Vous avez pris un drapeau. — N'exagérons pas: j'ai ramassé un fanion. — Mais c'est comme cela qu'on prend les drapeaux. — Vraiment? Je croyais que c'était plus difficile.

les Russes sont en train de refouler sur le Vid.

Notre artillerie se met en batterie, les chaînes de tirailleurs avancent. Tout à coup, nous voyons un grand mouvement devant la redoute. Les Turcs sortent en masse; à l'aide de ma jumelle de campagne, je les vois qui avancent, non comme des soldats marchant à l'ennemi, baïonnette en avant, avec chaîne de tirailleurs, avant-garde, etc., mais pêle-mêle, confondus, les bras ballants. Ils ont un autre drapeau blanc. Plus de doute, ils se rendent.

Nous cessons d'avancer, tout en restant sur nos gardes par crainte d'une ruse de guerre. Mais c'est bien vrai; les défenseurs de la redoute déposent les armes. Arrivés tout près des nôtres, ils jettent leurs fusils, que nos soldats mettent en un grand tas. La secousse fait partir un fusil chargé, dont j'entends la balle siffler tout près de moi. Je me dis: «Dieu! que c'eût été bête d'avoir la jambe cassée par accident dans une pareille journée!»

Les soldats turcs sont hâves, déguenillés, affreusement maigres. Leurs officiers qui me prennent pour un grand personnage à cause de mes deux larges galons d'or de «margis-chef», viennent tous me serrer la main, pour bien marquer que nous sommes maintenant amis. Je leur rends avec une cordialité bien sincère leur étreinte.

Avec 1.000 hommes, nous venons de prendre 2.000 fantassins, 1 colonel, 1 major, 20 officiers subalternes et 3 canons. On décide d'évacuer immédiatement les prisonniers sur Verbitsa. On en forme plusieurs colonnes qui vont partir escortées des dorobantzes et des cavaliers d'un régiment qu'on a sous la main et qui se trouve être précisément le 3^e Calaraches, où j'ai servi pendant les quatre premiers mois de la campagne.

On me donne le commandement d'une colonne composée d'environ 500 hommes que je dois conduire à notre campement de Verbitsa. Cette corvée va m'empêcher

d'entrer à Plevna ce soir, mais il faut obéir. C'est mon ancien peloton qui nous fournit l'escorte. Je reconnais le brigadier qui chevauchait à côté de moi. Nous avons aussi une section de dorobantzes. Comme nous prenons nos dispositions pour organiser la colonne, un des officiers turcs, un petit vieux à figure glabre et parcheminée, vient avec volubilité et de grands gestes se plaindre à moi qu'on lui a enlevé son portefeuille. Cela me rappelle la scène des Brigands :

«Monsieur l'ambassadeur, il y a un des seigneurs de votre suite qui vient de me voler ma montre. — Lequel ? répond Falsacappa, sans étonnement».

Je me fais désigner le dorobantze coupable et je fais rendre le portefeuille au brave capitaine turc, qui vérifie avec soin si le papier-monnaie, affreusement crasseux, qui constitue son maigre avoir, n'a pas disparu. Il faut croire que rien ne manque, car il ne réclame plus.

Je vois à cette occasion combien l'idée de butin s'associe encore dans l'esprit des soldats à celle de victoire: c'est la vieille tradition: «Aux vainqueurs, les dépouilles!» Les jurisconsultes romains ne nous apprennent-ils pas que pour leurs ancêtres, la propriété par excellence était celle qu'on acquérait par la lance (hasta)?

Nous partons; je suis en tête de la colonne avec les officiers turcs; le major chevauche à mes côtés; il grignote philosophiquement un morceau de biscuit sec; je trouve dans les sacoches quelques bâtons de chocolat, je lui en donne, ainsi qu'à son capitaine, et nous voilà bons amis. Nos soldats sont d'une gaieté folle, ils plaisantent, tout heureux de la victoire qui annonce la fin prochaine de leurs misères; ils ne brutalisent pas leurs prisonniers.

Je vois un malheureux traînard turc affaîssé sur le sol, ne pouvant plus avancer; un dorobantze cherche à le faire

lever; le Turc suppliant, à bout de forces, dit: «Aman! Aman!» (Grâce! grâce!) et l'aspect de cette détresse est lamentable. Je dois rendre justice à notre soldat: il n'use pas de la crosse de son fusil; il se contente de lui dire: —Aman! Aman! c'est pourtant toi qui es cause que depuis quatre jours je n'ai qu'un biscuit à manger!

Lorsque nous nous arrêtons pour souffler, les prisonniers s'asseyent tous par terre à la turque; ils sont impassibles, très résignés. Quand on doit repartir, nos soldats s'amuseut à les interpeller dans leur langue: «Guel bourdan-tourc!» (Viens ici, Turc!) Je ne sais qui leur a appris ce turc, un peu plus authentique que celui du mamamouchi de Molière.

Nous croisons en route quelques attachés militaires étrangers accourus en toute hâte pour tâcher de rejoindre le Prince Charles. Ils me reconnaissent et se précipitent pour avoir des nouvelles; ils demandent tous avec une curiosité

ardente: — Qui a pris Osman? Je leur réponds que je n'en sais rien (1). Ils me demandent aussi où ils pourraient rejoindre le prince Charles. Je ne puis les renseigner davantage.

Le soir approche au moment de notre arrivée à Verbitsa. Je remets les prisonniers qu'on m'a confiés, et je rentre dans la maisonnette du paysan turc, où je partage depuis plus de deux mois une petite chambre avec mon frère le commandant, et mon ami, le sous-lieutenant volontaire Roznovano, officier d'ordonnance du général en chef.

J'ai la surprise de trouver à Verbitsa deux amis de Bucarest: Monsieur Ranguhabé, ministre de Grèce, et Monsieur Soutzo, (depuis gouverneur de la Banque

(1) Ce furent deux officiers roumains, les colonels Cerkez, commandant la 2^e division, et le colonel Arion, commandant de l'artillerie, qui, les premiers, apprirent qu'Osman, blessé, demandait à voir un officier supérieur. Ils trouvèrent le général turc dans une petite cabane où on l'avait transporté; ils lui offrirent les services de nos chirurgiens et placèrent une sentinelle à la porte. Peu après, un général russe vint emmener le glorieux vaincu.

Nationale de Roumanie). Ces messieurs ont eu l'idée de pousser une pointe jusqu'au Quartier général et ont eu la chance d'arriver le jour même de la bataille et de la prise de Plevna.

Mon frère et moi, nous leur donnons l'hospitalité dans notre chambrette et dans celle du général Mano, qui ne rentre pas cette nuit à Verbitsa. Ces messieurs ont apporté des provisions et, grâce à eux, nous renouons des relations trop longtemps interrompues avec le poulet rôti et la galantine aux truffes.

On cause. Ils nous apportent les échos de la vie mondaine de la capitale, assez terne, comme on pense, en cette saison de guerre. Nous leur racontons ce que nous venons de voir en cette journée mémorable. Assis sur nos lits de camp, nous nous oublions bien tard dans cette causerie peu banale, un soir de bataille, dans une chambre de paysan turc, devant quelques tisons qui brûlent dans l'âtre.

CHAPITRE XI

RENTRÉE A BUCAREST

Le lendemain, nous repartons pour Nicopolis. J'ai parcouru, en marchant sur Plevna, toute cette route sous le soleil ardent du mois d'août, dans les nuages de poussière soulevés par les pieds de nos chevaux. Si on avait pu garder en réserve un peu de la chaleur d'alors pour le voyage de retour, elle serait la bienvenue ; l'idéal serait la neige d'aujourd'hui remplaçant l'odieuse poussière avec un peu du soleil d'alors. Cela se trouve peut-être dans la planète Mars ; sur notre pauvre terre et sous le climat extrême de la région du bas-Danube, il faut se résigner à suffoquer en été et à grelotter en hiver.

Comme la veille, la route est jonchée de corps raidis par la gelée. A un moment, nous voyons un de nos soldats

accroupi et en train de fouiller consciencieusement le cadavre d'un Turc. Le général Mano lui crie :

«Que fais-tu là? misérable!» Le soldat répond naïvement: «Mais il est mort, mon général!» et l'on comprend à son accent et à sa physionomie qu'il ne conçoit même pas qu'il puisse y avoir du mal à prendre quelques sous à un mort qui n'en a plus que faire.

Nous continuons notre route. Il reprend tranquillement sa besogne interrompue en se disant probablement que les grands chefs ont tout de même parfois de bien drôles d'idées.

Nous arrivons à Nicopolis. Le commandant roumain de la place nous donne l'hospitalité. Il habite le Konak du pacha, qui commandait jadis la forteresse; nous sommes dans l'enceinte de la citadelle bâtie sur une haute colline d'où l'on découvre une vue admirable: le large Danube, les îles semées dans le lit du grand fleuve, puis la plaine roumaine, et, très

loin, au-delà de la zone d'inondation, les clochers de Tournou-Magourèle. C'est d'ici que les Turcs nous envoyaient à Tournou des obus, que j'ai entendu siffler en traversant le petit jardin public, au centre de la ville. Un jour, nous étions allés, quelques camarades et moi, à Tournou-Magourèle, lieu de délices pour des gens cantonnés depuis six semaines dans le village d'Islaz. Nous étions tous chez un coiffeur, lorsque le sifflement des obus commença à se faire entendre. Je dois rendre justice au figaro du chef-lieu du district de Téléormane: il continua sa besogne d'une main qui ne tremblait pas, et je constatai avec satisfaction, l'opération finie, l'absence de toute entaille anormale sur mon épiderme. On peut dire que c'est une manière originale de se faire faire la barbe.

Tous ces souvenirs me remontent à la mémoire en traversant Nicopolis. La neige et le verglas ont rendu affreusement difficile la descente de la pente très rapide

qui mène de la citadelle à la ville basse. Au bas de la rampe qui conduit au Konak, je reconnais le petit café tenu par un Grec, où nous savourions le café à la turque.

Nous voilà au pont de bateaux, frêle lien qui, depuis quatre mois, nous rattache seul à la terre natale et que trois fois le puissant fleuve a rompu, comme Gulliver se débarrassant des entraves de Lilliput, mais la ténacité de Lilliput a triomphé de la colère du géant, promptement enchaîné de nouveau.

Le Danube, que j'ai si souvent dans ma vie remonté et descendu des Portes-de-Fer à Soulina, le Danube merveilleux sous les rougeurs des soleils couchants, ou les clairs de lune éblouissants des nuits d'Orient, m'apparaît aujourd'hui sombre, menaçant ; il roule ses eaux tumultueuses et troubles que la pâle lumière d'un jour d'hiver à son déclin rend sinistres, il soulève et abaisse tour à tour avec des grincements et des bruits de chaînes les pon-

tons qui portent le tablier sur lequel passe notre voiture.

Nous voilà enfin sur la terre roumaine. Je revois Tournou-Magourèle, où un ami du général Mano nous offre l'hospitalité pour la nuit. Le lendemain, nous partirons dans une petite voiture du pays pour gagner, à 116 kilomètres de distance, la station de Costesti, sur la grande ligne Craïova-Bucarest.

Me voilà, pour la première fois depuis tantôt quatre mois, logé dans une chambre confortable. Nous sommes dans la maison d'un riche particulier de province. Je vais coucher dans un vrai lit, avec des draps propres. Ce retour brusque au confort de la civilisation ne me réussit pas. Le lit, trop mou et trop chaud, dont j'ai perdu l'habitude, au lieu d'amener le sommeil, le chasse. Mais c'est surtout la chaleur de la pièce où je couche qui me paraît insupportable. Il fait au dehors un froid sibérien ; notre hôte a cru bien faire en chauffant à blanc les poêles de nos

chambres à coucher. Habitué depuis si longtemps à passer les nuits à la belle étoile, sous la tente ou dans une chambre de paysan avec quelques maigres tisons dans l'âtre, je me retourne sous mes couvertures sans pouvoir fermer l'oeil. J'étouffe ! Je finis par sauter à bas de mon lit et par ouvrir toutes grandes les fenêtres de ma chambre, où s'engouffre l'air glacial d'une nuit d'hiver durant laquelle le thermomètre descendit à 20 degrés. Ce n'est qu'une fois la chambre refroidie que je pus enfin m'endormir.

Ceci prouve combien, les raffinements de la vie civilisée, lits moelleux, chambres bien closes et bien chaudes, sont peu nécessaires au bonheur de l'humanité, et combien il est facile de s'en passer, ou même de s'en déshabituer quand on les a connus. Les cures modernes, les sanatoria, avec vie passée au grand air, hiver comme été, les fenêtres ouvertes, prouvent que l'on commence à se rendre compte de cette vérité et à revenir à une

vie plus rude, moins artificielle, source de vigueur et de santé.

Nous partons le lendemain dans une carriole attelée de deux petits chevaux du pays. Nous avons près de 120 kilomètres à faire sur des pistes que les grandes neiges des derniers temps rendent difficilement praticables. Nous coucherons en route, dans une auberge de village et le lendemain, nous tâcherons d'arriver à temps pour monter dans le train qui se dirige sur Bucarest. Il n'y en a qu'un : si nous le manquons, il faudra passer vingt-quatre heures dans la salle d'attente de la petite gare.

A l'auberge du village où nous couchons, on nous montre deux petits paysans, gamins de sept à huit ans que, lors de la grande tempête de neige de l'autre jour, on a trouvés égarés dans les champs et en train de périr engloutis par la tourmente. L'hôtelier les a hébergés et les garde jusqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les ramener chez eux. La brave

femme qui les a recueillis a déjà pour eux des regards maternels. Le coeur des pauvres gens renferme des trésors inépuisables de charité!

Le jour où je passais le Danube, à la fin de juillet, j'avais assisté aux adieux émouvants d'un cavalier de mon régiment et de sa femme. Le jour de ma rentrée en Roumanie, il m'est donné d'être témoin de la joie du retour. Dans la salle de l'auberge où nous passons la nuit, un dorobantze est attablé avec trois paysannes, une vieille, deux jeunes: probablement la mère, la femme et la soeur.

Les trois femmes silencieuses, tout à leur bonheur, regardent le cher revenant. Leurs yeux ne se détachent pas de lui, comme pour s'assurer qu'il est là, que c'est bien lui, qu'il est revenu, qu'il ne s'en ira plus. Et dans leurs regards, dans leurs attitudes, dans leurs moindres gestes, on sent déborder la joie, le bonheur complet, absolu, celui qu'il est donné à

bien peu de connaître ici-bas. Souvenirs des mauvais jours, larmes du départ, angoisses de l'attente, tout a fui, tout s'est évanoui comme un rêve. Le jour béni du retour a donné plus de joie que les longs mois d'absence n'ont apporté de souffrances.

Malheureusement combien en est-il dans nos villages, de la plaine à la montagne, qui ne vivront pas ce jour, et qui ne reverront plus le cher absent, dans la maison restée vide à jamais!

Le lendemain, nous partons de bonne heure, afin d'arriver à temps pour le train de Bucarest.

Notre cocher, jeune paysan dégourdi nous raconte avec vivacité comment il a retrouvé son frère, soldat dans un régiment d'infanterie, et qu'il avait cru mort. Il est d'une humeur charmante et plaisante avec les filles que nous croisons en route. Quand il en rencontre une, la cruche sur le tête, il ne manque pas de l'interpeller:

Pleine ou vide? — Puis il nous dit: La cruche était pleine, nous ne manquerons pas le train.

Cependant, malgré les bons présages, plusieurs fois répétés, il semble bien que nous n'arriverons pas à temps.

La route est mauvaise. Nous avançons difficilement, les chevaux n'en peuvent plus. Nous avons déjà près d'une demi-heure de retard, et nous sommes encore loin du but. Nous nous disons: Avec la voie encombrée par les neiges et les transports militaires, la marche des trains doit être très irrégulière, nous avons encore chance d'arriver à temps. Mais voilà deux heures de retard, puis trois; nous avons perdu tout espoir. Enfin, à la nuit, nous en gare sommes. Le train n'était pas encore signalé! Le cocher dut se raffermir pour le reste de ses jours dans sa croyance aux présages tirés des rencontres avec les jeunes filles qui reviennent de la fontaine, la cruche pleine sur la tête.

Nous attendons encore longtemps le bienheureux train qui a mis tant de complaisance à ne pas devancer notre arrivée et nous entrons en gare de Bucarest tard dans la soirée. Je remercie le général Mano de l'amabilité qu'il a mise à me rapatrier, et j'arrive à la maison paternelle où je ne trouve pas mes parents. On ne m'attendait pas, et tout le monde est réuni chez ma soeur aînée. C'est le mardi, jour où nous avions l'habitude de passer la soirée chez elle, avec quelques intimes, pour prendre une tasse de thé, causer et jouer au jeu, aujourd'hui désuet, du nain-jaune.

Je me dis que c'est pour moi une excellente occasion de revoir toute la famille d'un coup. Je me jette dans une voiture, je monte l'escalier sans me faire annoncer, et je fais dans le salon une entrée que j'osc qualifier de sensationnelle.

Et ce soir-là, on ne joua pas plus avant au nainjaune dans le salon de ma soeur Élise.

Mon frère, que l'obligation de s'occuper de la mise en marche des troupes qui se

dirigent sur Widine a retenu quelques jours encore à Verbitsa, arrive aussi à Bucarest. Nous nous retrouvons tous autour de la table de famille.

Pour caractériser l'état d'âme de ma mère, je ne trouve rien de mieux que ce mot d'une de mes belles-soeurs :

— Maman, depuis deux jours, est réconciliée avec l'humanité.

Le lendemain de mon arrivée, ne la voyant pas au déjeuner, je demande où elle est. On me dit : C'est aujourd'hui le jour d'hôpital de Madame ; elle ne rentrera pas de la journée.

Elle m'avait écrit, en effet, à Verbitsa : « J'ai cherché à me mettre dans une ambulance, mais on se les arrache. Toutefois, je fais un jour de service par semaine. Je voudrais faire plus, mais toutes les places sont prises ».

Je reprends pour quelque temps la vie de Bucarest. Nous retrouvons une de nos distractions favorites : le patinage sur le lac de Cismegiu, dans un grand parc situé

au centre de la ville, et où se rencontre la bonne société de Bucarest qui, depuis quelques années, s'est passionnée pour ce sport. Il n'y a pas de bals, ce n'est pas le moment de danser: toutefois, un ou deux salons sont ouverts, et j'y vois quelques personnages que la guerre a amenés à Bucarest, comme le prince Gortchakoff et M. de Jomini.

Je me souviens que la première fois que je reparus à une réception chez M^{me} O. . . , où se réunissaient le corps diplomatique et la société bucarestoise, je reçus un assez singulier compliment d'un diplomate étranger dont j'avais fait la connaissance, à une revue de Verbitsa, où il était venu visiter notre armée. Comme je l'abordais pour renouveler connaissance, il me dit en regardant mon uniforme neuf, mes bôîtes bien cirées et mon linge blanc: — A la bonne heure, vous n'êtes plus comme à Plevna maintenant! Et comment étais-je donc alors? — Mais vous n'étiez pas très agréable à voir. — Est-il possible? Je m'étais

pourtant astiqué à fond, j'avais fait ma barbe, brossé mon uniforme. Il est vrai que mon cheval avait son poil d'hiver et n'était pas très bien pansé!—Mais vous non plus, vous n'étiez pas pansé!

Il faut dire que mon interlocuteur n'était autre que le Ministre des Pays-Bas. Oh! la propreté hollandaise!

Cependant les jours passent, l'armée est arrivée devant Widine, le siège va commencer. Il faut repartir. Juste la veille de notre départ nous arrive la nouvelle d'un brillant succès de nos armes. Nos troupes ont enlevé les positions avancées qui défendent la place. Elles ont pris deux redoutes, quatre canons, fait 400 prisonniers (1). C'est un peu ennuyeux d'avoir manqué cela.

(1) Les Turcs eurent, dans cette affaire, 800 hommes tués ou blessés; nos pertes furent de 450 hommes environ.

CHAPITRE XII

P L E V N A

Bataille du 30/31 août — 11/12 septembre 1877 (1)

29 août. La bataille est pour demain. On doit attaquer Plevna de trois côtés à la fois : au Nord (extrême droite), l'armée roumaine a pour objectif la redoute de Grivitza, qui fut, lors des deux premières batailles des 8 et 18 juillet, assaillie et défendue avec un acharnement extraordinaire, et resta finalement aux mains des soldats d'Osman-Pacha. Deux bataillons du IX^e corps russe doivent concourir avec les Roumains à l'attaque de Grivitza.

(1) Les indications sur le nombre des bouches à feu, les effectifs des troupes engagées, le chiffre des pertes des armées alliées ont été tirées des Mémoires du roi Charles I de Roumanie. (Notes sur la vie du Roi Charles de Roumanie par un témoin oculaire). On y trouve la relation des opérations devant Plevna, depuis le jour où le souverain, au commandement de sa propre armée, joignit celui de l'armée russe de l'Ouest, que lui offrit le tsar Alexandre II.

A la gauche des Roumains, le général Krylow, avec le reste du IX^e corps, doit assaillir l'ennemi entre Grivitza et Radichévo; à l'Est, le IV^e Corps marchera contre le centre des lignes de Plevna; enfin à l'extrême gauche (au sud), le Prince Imérétinski et Skobélef opéreront sur la chaussée Levtcha-Plevna, pour s'emparer des redoutes qui couvrent la droite des Turcs.

La lutte s'étendra sur un vaste espace: entre la redoute de Grivitza et celles que doit enlever Skobélef, il y a 16 kilomètres. Le terrain est accidenté, on ne verra guère que la partie du champ de bataille qu'on aura devant soi: tout ce qui se passera au centre et à l'aile gauche nous échappera complètement.

J'écris dans la journée à ma mère, sans lui parler de l'attaque projetée; ma lettre lui arrivera le lendemain de la bataille et cela la rassurera un peu d'avoir des nouvelles de mon frère et des miennes (1),

(1) Lorsque notre armée arriva devant Plevna, je quittai le 3^e Calaraches et fus attaché au Quartier général,

nouvelles d'avant, il est vrai, pas d'après : elle ne s'y trompera pas.

Le soir, sous la tente, au Quartier général, le commandant Lahovary, mon frère, dicte à des sergents envoyés par différentes unités, les ordres pour l'attaque du lendemain. A la lueur de quelques bougies fichées dans des bouteilles, les sous-officiers écrivent sur leurs genoux.

Au dehors, on entend la canonnade furieuse qui, depuis quatre jours gronde sans relâche du matin au soir. A chaque instant, de grandes lueurs rouges illuminent au loin les collines où sont installées les batteries turques. On dirait ces éclairs qui, dans les nuits d'été s'allument à l'horizon, puis s'éteignent dans les ténèbres d'un ciel d'orage.

De temps en temps, sur la ligne des avant-postes éclate une fusillade violente, qui se propage, se précipite et finit par s'apaiser. C'est presque toujours une fausse alerte.

faisant fonction d'officier d'ordonnance, quoique simple sous-officier.

Mon frère, avec qui je m'entretiens des chances de la journée de demain, est plein de confiance: — Nous coucherons dans la redoute, me dit-il; nous l'attaquons avec quatorze bataillons: nous l'aurons!

Cette nuit est la veillée des armes. Sur les millions d'hommes, Russes, Roumains, Turcs qui dorment d'un sommeil agité où passent des visions funèbres, combien dormiront le long sommeil dont on ne se réveille pas!

L'aurore de la sanglante journée paraît enfin. Le jour se lève, sombre, triste, humide. Il a plu toute la nuit et le matin encore, une pluie d'automne tombe, fine et froide, qui recommencera plusieurs fois dans la journée. C'est la saint Alexandre (30 août, style russe), la fête du tsar. On a même prétendu que l'État-Major russe avait choisi ce jour pour l'attaque générale, espérant offrir à l'empereur, pour sa fête, ce magnifique cadeau: la prise de Plevna.

Un service religieux est célébré dans notre camp à l'occasion de la fête du souve-

rain allié; les troupes désignées pour l'assaut assistent à la cérémonie. Et rien de solennel, d'angoissant comme cette messe en plein air, sous un ciel en deuil, au bruit du canon qui accompagne les chants des prêtres, devant ces soldats recueillis et sérieux dont beaucoup vivent leurs dernières heures, et entendent leur dernière messe.

Trois mois après, le lendemain de la prise de Plevna, j'ai assisté à la messe triomphale, au service d'actions de grâces, célébré sous un pâle soleil d'hiver, devant le tsar Alexandre II, le prince Charles et les troupes victorieuses qui allaient être passées en revue sur le champ de bataille; les voix de l'admirable choeur de la chapelle impériale n'étaient plus couvertes par le bruit de la canonnade. C'était magnifique, — et c'était moins beau. Le coeur de l'homme ne ressent-il pas toujours plus vivement l'angoisse que la joie?

Le service n'est pas long: on entend alors les commandements des officiers

«Pour l'attaque! baïonnette au canon!: Les troupes s'ébranlent et vont occuper les positions d'où elles s'élanceront à l'assaut.

Au quartier général, nous prenons quelque nourriture à la hâte, debout, les reins ceints comme les Ilébreux le jour de la sortie d'Egypte. Puis le général Cernat, commandant en chef, monte à cheval avec les officiers de son état-major, pour se rendre sur le terrain et diriger les opérations.

Don Carlos et ses deux aides de camp, un vieux général et le jeune vicomte de Monserrat nous accompagnent. Le descendant de Henri IV ne veut pas perdre l'occasion d'assister à une grande bataille.

Le major von Liegnitz, l'attaché militaire allemand, envoyé par le maréchal de Moltke pour suivre la campagne, est aussi avec nous.

Nous arrivons au poste choisi par le général pour suivre la marche de l'attaque.

Nous mettons pied à terre. Nous sommes sur la crête d'une colline, à la hauteur de nos batteries. Devant nous se creuse une vallée où sont massées nos troupes à l'abri des vues de l'ennemi.

C'est de là qu'elles partiront pour gravir le versant opposé et entrer dans la zone balayée par le feu de la mousqueterie et de l'artillerie turque.

De l'autre côté de la vallée, nous voyons se profiler la redoute de Grivitza, dont le relief au-dessus du plateau qu'elle commande n'est pas très considérable; les fantassins tures sont soigneusement abrités dans les tranchées, derrière les parapets de la redoute. Pas un ne se montre; c'est contre un ennemi invisible, presque invulnérable que vont se lancer à découvert Russes et Roumains.

A peine sommes-nous descendus de cheval qu'on vient dire à voix basse au général: «Il y a dans une batterie à côté, un officier qui vient d'être tué. Où faut-il l'emporter?»

Pour ne pas commencer tout de suite le défilé impressionnant des cadavres, on ordonne de le couvrir de son manteau et de le laisser sur place jusqu'au soir.

Saluons ce brave: c'est le sous-lieutenant Eleuthéresco, du 4^e d'artillerie, atteint d'une balle au coeur au moment où il prenait position avec sa section.

C'est le premier des 59 officiers roumains(1) frappés dans cette journée. Il semble que la mort ait choisi pour sa première victime, celui dont le nom(2) évoque l'idée consolatrice de la liberté. Le sang versé à profusion dans cette guerre ne va-t-il pas rendre à la liberté des millions de chrétiens, après cinq siècles de dur esclavage?

L'action de l'infanterie ne commence pas tout de suite; il faut attendre que toutes les troupes qui formeront les colonnes d'attaque soient arrivées à la hauteur les

(1) Tués ou blessés.

(2) En grec, Eleuthéria: Liberté; un des frères fut tué le même jour à l'assaut de Grivitza; un troisième, plus tard, à Widinc.

unes des autres, en sorte que les Russes et les Roumains abordent en même temps les positions retranchées qu'ils doivent enlever.

Pour préparer l'attaque de l'infanterie, l'artillerie tire sans relâche; un cercle de feu enveloppe de tous côtés les positions ennemies. Mais Plevna, cachée au fond d'une vallée couverte par des lignes de hauteurs fortifiées, se dérobe à notre vue, et échappe aux coups de notre artillerie qui ne peut diriger son feu que sur les batteries, les redoutes et les tranchées où s'abrite l'infanterie ennemie.

Du côté de Grivitza, derrière les premières lignes de défense, s'élève la colline de Boukowa, qui les domine et dont les batteries ripostent avec énergie à notre canonnade. Du reste, la supériorité de l'artillerie des alliés est énorme: 256 bouches à feu (dont 84 roumaines), tirent sans discontinuer, les Russes ont 28 canons de siège de gros calibre; 54 de nos pièces concentrent leur feu sur la seule redoute de Grivitza.

Les Turcs, eux, n'ont pas plus de 80 bouches à feu. Et pourtant cette supériorité écrasante de l'artillerie russo-roumaine n'a pas fait pencher la balance du côté des alliés ; ce n'est pas le canon, c'est le fusil et la baïonnette qui ont décidé du sort de la journée.

La canonnade retentit, incessante, acharnée, s'étendant d'un bout à l'autre de l'immense champ de bataille (1). Près de 350 bouches à feu prennent part à ce duel gigantesque ; un fracas formidable formé de mille bruits remplit les vallées, s'étend sur les plateaux, monte vers le ciel : détonations précipitées se succédant sans relâche des canons Krupp, tonnerre des pièces de siège qui, par moment domine la tempête et semble éclater tout près de

(1) Pour fatiguer l'ennemi et le tenir sans cesse en alerte, l'ordre pour la journée du 30 fut d'ouvrir dès l'aube un feu violent sur toute la ligne ; à neuf heures, pause ; à onze heures, reprise ; puis nouvel arrêt du feu ; à deux heures et demie, feu d'enfer pour préparer l'attaque générale fixée pour trois heures. (Mémoires du roi Charles).

nous, grondement lointain des batteries qui tirent à l'autre extrémité du champ de bataille, sifflements stridents des masses de fonte qui traversent les airs, explosions des obus qui tombent de tous côtés. De temps en temps, très haut, en l'air, on entend une violente détonation suivie immédiatement d'un sifflement aigu, sinistre, prolongé. On me dit que ce sont les shrapnells ou obus à balles, réglés pour éclater en l'air, en lançant une gerbe de projectiles. Des nuages de fumée illuminés d'éclairs couronnent les crêtes des collines qui couvrent Plevna, serpentent le long de la ligne de nos batteries, ou s'élèvent dans les airs portés par le vent.

Pas de fusillade. Les Turcs, sous cet ouragan, se sont terrés. Les puissantes masses de terre qu'ils ont remuées depuis deux mois les abritent parfaitement; la plupart de nos obus vont s'y enfoncer, impuissants et inoffensifs, ou bien vont tomber en arrière des retranchements.

Cependant voilà qu'à un moment, avant l'heure fixée pour l'attaque simultanée sur tout le front, nous entendons du côté des Russes une fusillade lointaine, des rumeurs de bataille, des hurrahs de troupes s'élançant à l'assaut.

L'impétueux Skobélef avait devancé l'heure fixée et, dès onze heures du matin, il avait foncé le premier sur l'ennemi. Trompé par le bruit du combat à l'extrême gauche, le bataillon d'avant-garde des colonnes russes du centre s'était à son tour lancé en avant, son mouvement avait entraîné d'autres bataillons du corps de Krylow. Ces attaques décousues avaient été repoussées, non sans coûter de fortes pertes aux assaillants: le général Shnitnikof, accouru en toute hâte, s'était efforcé de rétablir l'ordre au centre et d'arrêter le combat. Skobélef, lui, continua de renouveler ses attaques jusqu'au soir (1).

(1) Mémoires du roi Charles, bataille du 30 août.

Enfin, l'heure fixée arrive, il est trois heures de l'après-midi(1). Nous voyons nos soldats monter les pentes de la vallée qui les abritait et s'engager sur le plateau meurtrier. Aussitôt la fusillade turque éclate, furieuse, précipitée, ininterrompue. On dirait un roulement continu de centaines de tambours. C'est la mort qui bat le rappel, et des milliers d'êtres humains, jeunes et pleins de vie, obéissent à son appel et se ruent au-devant d'elle ; des rafales de projectiles, parties de la redoute et des tranchées balayant le terrain où s'avancent les assaillants (2).

(1) Le roi Charles raconte (op. cit.) qu'il avait expressément fixé un peu tard l'heure de l'assaut général ; craignant une issue défavorable de la journée, il avait voulu que l'action prît fin assez tard, pour que les Turcs ne pussent songer à une contre-attaque.

(2) Des troupes manoeuvrant, se déplaçant, ne pourraient entretenir un feu aussi violent sans épuiser rapidement et les cartouches que porte chaque soldat et celles des caissons qui sont à proximité de la ligne de feu. Mais les Turcs, cramponnés à leurs positions, dont ils ne bougeaient pas, y avaient accumulé d'immenses quantités de munitions et pouvaient tirer sans discontinuer du matin au soir ; c'est pourquoi leur feu, dans toutes ces batailles, fut si efficace et si meurtrier.

Les Turcs, eux, restent toujours invisibles, tapis derrière leurs retranchements. Seulement, à un angle de la redoute, je vois trois hommes, trois officiers, debout sur le parapet, complètement à découvert sous l'ouragan de balles et d'obus qui les enveloppe. Ils font de grands gestes, se retournent, se penchent vers leurs hommes, leur indiquant la direction et la distance, pour rendre efficace le tir, que les défenseurs de la redoute, cachés comme ils le sont, ne peuvent régler eux-mêmes. Et le coeur bat plus fort en voyant tant de bravoure, — et l'on se prend à désirer que la mort à laquelle ils s'offrent tout entiers, épargne ces vaillants (1).

Bientôt la redoute s'enveloppe d'un nuage épais de fumée sillonné par les éclairs des coups de fusil. A chaque instant,

(1) Le lendemain, je demandai à l'un de nos fantassins, jeune homme que je connaissais de Bucarest, s'il avait remarqué, comme moi, ces trois braves? «Je crois bien, me dit-il, j'en ai descendu un!» Mon ami, se vantait-il? je ne saurais le dire.

dans les angles, la lueur sanglante d'un coup de canon déchire le voile de fumée; les pièces qui arment l'ouvrage tirent avec rage, sans que notre artillerie arrive à éteindre leur feu.

Peu de temps après le commencement de l'attaque, nous voyons refluer un grand nombre de nos hommes, qui redescendent le versant de la colline qu'ils viennent de gravir. Est-ce que nos soldats reculeraient? Un officier d'état-major est envoyé pour voir ce qui se passe. Il part ventre à terre; on apprend bientôt que ce sont les blessés qui viennent se faire panser.

Cependant le temps passe, le succès ne se dessine pas. La redoute continue à tirer, on envoie dans différentes directions des officiers de l'état-major du général qui partent au galop et reviennent sans apporter la nouvelle attendue de la prise de la redoute. Les soldats turcs, exaltés par leurs deux victoires précédentes, tiennent avec une indomptable énergie. Ils ont une confiance absolue dans leur général, dans l'effet

meurtrier de leur tir à volonté, dans la protection que leur assurent leurs abris. Du reste, la défensive, derrière des retranchements solides, est ce qui convient le mieux au tempérament du soldat turc : leurs réserves à l'abri du feu échappent complètement à notre vue, et resteront intactes pour intervenir au moment critique.

Le major Liegnitz, avec sa grande expérience de la guerre, semble préoccupé. Il redoute une contre-attaque des Turcs débouchant de la droite, dans la vallée d'où sont parties pour l'attaque les troupes de notre 3^e division. C'est du moins ce que je crois comprendre, car ce n'est naturellement pas à moi qu'il fait ses confidences. Il conseille de faire venir un bataillon de notre réserve pour le faire descendre dans la vallée avec ordre de s'y retrancher. On me charge d'aller demander ce bataillon au colonel Vladesco et de le ramener. Je pars en toute hâte. Comme j'arrive à l'endroit où sont massées nos réserves (un ré-

giment de Roshiori (1) et un régiment d'infanterie), un jeune sergent volontaire, fils de notre ancien représentant à Paris et à Londres, sort des rangs et se précipite au-devant de moi : « Pour l'amour du ciel, mon cher ami, dites-moi que se passe-t-il ? Où en sommes-nous ? » (2).

Je lui jette en passant que je n'ai rien de décisif à lui apprendre et je me présente au colonel qui, à cheval devant le régiment rangé en bataille, l'air calme et grave, cause à mi-voix avec quelques-uns de ses officiers ; les hommes qui depuis plusieurs heures entendent, l'arme au pied, l'effroyable tumulte de la bataille proche, ont l'air sérieux de soldats qui savent que leurs camarades sont en train de mourir là-bas, et se demandent quand viendra leur tour d'entrer dans la fournaise.

(1) Hussards rouges, le premier rang armé de la lance.

(2) Son colonel me dit que lorsque la fusillade eut commencé, on vit de grosses larmes couler des yeux de ce jeune homme, malgré les efforts qu'il faisait pour maîtriser son émotion.

Je fais part au colonel de la mission dont m'a chargé le général Cernat ; il donne ses ordres ; un bataillon s'ébranle et se met en marche, guidé par moi vers le point où se trouvent le commandant en chef et son état-major.

Sur les indications données par l'envoyé du maréchal de Moltke, le bataillon va prendre les positions qu'on lui assigne et s'y retranche. Cependant la journée avance, les nouvelles qu'on reçoit de la ligne de feu ne sont pas bonnes ; les colonnes d'assaut fondent littéralement sous le feu épouvantable de l'ennemi ; notre 3^e division a échoué dans son attaque et a subi des pertes considérables. A gauche, la 4^e division, à cinq heures et demie du soir, avait vu repousser deux attaques successives. Nous voyons que la redoute tient toujours ; on ne signale non plus aucun succès des Russes à l'attaque du centre, celle qui se relie à la nôtre. On ne sait rien de Skobélef. Le soir tombe. Où est la victoire espérée ? Plevna est toujours debout

et, pour la troisième fois, le Ghazi Osman Pacha (Osman le Victorieux) pourra télégraphier au commandeur des Croyants : « Avec l'aide de Dieu et l'assistance spirituelle du Prophète, j'ai repoussé aujourd'hui l'attaque générale de l'ennemi contre nos lignes ».

Nous remontons à cheval pour regagner le camp ; nous marchons le coeur plein de tristesse à la pensée de tant de sang versé, de tant de vies humaines sacrifiées en vain.

Comme il faut pourtant que, dans la vie, selon la théorie chère à Victor Hugo, le comique se mêle au tragique, un incident se produit durant notre retour, qui nous aurait fait rire, si nous avions eu envie de rire en un pareil moment. Comme nous arrivions à la hauteur du régiment de hussards rouges, qui était en réserve, ainsi que je l'ai dit, nous voyons plusieurs cavaliers de ce régiment foncer le sabre haut dans notre direction ; un officier d'état-major se précipite à leur rencontre avec de grands gestes et de grands cris, et réussit à les arrêter.

Voici ce qui s'était passé: le cheval du vieux général, aide de camp de Don Carlos, impatient de rentrer au bivouac, s'était emballé, galopant à côté de nos hussards; ceux-ci voyant un cavalier à l'uniforme étranger arriver sur eux à grande allure, s'étaient figuré que la pointe d'avant-garde de la cavalerie d'Osman Pacha chargeait; ils s'étaient élancés sur le brave général carliste, qui allait passer un mauvais quart d'heure, sans l'intervention rapide d'un de nos officiers.

La nuit est tombée quand nous arrivons au camp. Bientôt nous recevons une heureuse nouvelle; les troupes de notre 4^e division et les deux bataillons russes de Krylow ont réussi, dans un dernier assaut, à s'emparer de la redoute de Gri-vitza.

Après l'échec des premiers assauts de la 4^e division, le prince Charles, quittant le poste d'où il suivait les péripéties de l'action, s'était précipité en bas, au milieu de ses soldats, les encourageant, leur

demandant au nom de l'honneur, d'essayer une nouvelle attaque.

«Les soldats entourent leur prince avec enthousiasme et sont prêts à se lancer une fois encore sur le terrible sentier. Le prince ordonne au colonel Anghelesco (commandant de la 4^e division) de tenter un dernier effort et demande au général Schilder-Schuldner de former une colonne d'attaque pour appuyer les Roumains»(1).

C'est cette dernière attaque qui réussit vers huit heures du soir.

L'annonce de ce grand succès si chèrement acquis nous reconforte : nous sommes fiers de nos jeunes soldats qui viennent de recevoir de si noble façon le sanglant baptême, dans cette mémorable journée. Ils ont pour leurs débuts affronté la plus dure épreuve : marcher à découvert sous le feu des fusils à tir rapide, contre un ennemi invisible et des retranchements formidables.

(1) Mémoires du roi Charles. Bataille du 30 août.

La pluie qui était tombée par intermittence durant toute la journée, s'était transformée en averse vers le soir, et nous étions mouillés jusqu'aux os en arrivant au camp. Il faisait déjà nuit noire. Pendant la journée, on a, je ne sais plus pour quelle raison déplacé le campement et l'on a peine à retrouver sa tente et ses effets. Don Carlos, dont les gens n'ont pu probablement s'expliquer avec nos soldats, n'arrive pas à retrouver ses tentes et ses bagages. Le voilà en détresse. Nous venons à son secours: mon frère lui offre l'hospitalité dans sa tente, que je partage avec lui. Le colonel Algiu, chef d'état major de la 2^e division, qui avait eu porté une paire de pantoufles, le sybarite! les lui prête jusqu'à ce qu'on ait pu nettoyer et faire sécher ses bottes. Moi-même, qui ai retrouvé ma valise, je lui offre une paire de chaussettes propres, — et c'est amusant de voir le prétendant au trône de Charles-Quint en uniforme et en pantoufles, riant à gorge déployée avec son vieil aide de

camp, de la mésaventure tragi-comique de ce dernier.

C'est égal, si au temps de ma prime jeunesse, quelque somnambule extra-lucide m'avait prédit que je prêterais un soir une paire de chaussettes à un descendant de Saint-Louis, dans un lieu appelé Verbitsa, non loin des Balkans, j'aurais très probablement traité la voyante de vieille farceuse... Tout arrive pourtant, même, ou plutôt, surtout ce que ne nous prédisent pas les chiromanciennes.

Nous couchons à quatre sous la même tente. Don Carlos, son vieux général, mon frère et moi. Je dors par terre, pour n'en pas perdre l'habitude.

Nous sommes tous harassés, comme on pense. Bientôt un ronflement puissant, sonore, continu, s'élève dans le silence de la nuit, remplit la tente, déborde aux environs : c'est Don Carlos qui dort.

Et il semble que dans ce souffle puissant, on entend la voix des siècles passés, le bruit que firent dans le monde les trente

générations de rois dont «il a tiré sa race», comme disait Ronsard.

Comme j'étais très fatigué, après avoir un peu pesté en moi-même contre ce concert bourbonien, je m'endormis assez vite.

Il faut croire que le compagnon de Don Carlos l'avait prévenu de la sonorité de son sommeil, car le lendemain, comme je m'informais s'il avait passé une bonne nuit, il me dit en souriant: «Il paraît que j'ai un peu ronflé?» Je me souvins alors que du temps du Grand Roi, son ancêtre, «la pluie de Marly ne mouillait pas», et je lui fis cette réponse digne de l'«Oeil de Boeuf»: «Oh! Monseigneur! un souffle, un rien».

31 août. Dans la nuit, sont arrivés successivement des rapports plus précis sur les événements de la veille. Tout d'abord, une nouvelle stupéfiante: A Grivitza, il n'y avait pas qu'une redoute, il y en avait deux, la seconde située à quelques centaines de mètres de la première. C'est

après l'enlèvement de Grivitza par les troupes de la 4^e division qu'on s'aperçut que sur le plateau se trouvait un autre ouvrage de même force.

Or, les Russes, qui avaient dans les deux premières batailles de Plevna (8/20 et 18/30 juillet) attaqué la redoute de Grivitza et s'étaient avancés jusqu'aux fossés de l'ouvrage, n'avaient pas soupçonné l'existence d'un second réduit fortifié, situé en arrière du premier. Sur le plan et la carte dressés par leur état-major, et qu'ils nous avaient communiqués, figurait une seule redoute. Ce que les reconnaissances et les attaques de l'armée russe, qui se trouvait depuis plus de six semaines devant Plevna, n'avaient pu voir, avait échappé aussi à la reconnaissance faite quelques jours avant la bataille par l'état-major roumain. C'est le commandant Lahovary qui avait fait la reconnaissance, accompagné par le major Liegnitz, et eux non plus n'avaient pu se rendre compte de l'existence de deux redoutes sur le plateau.

Naturellement, ce fut d'abord un tolle général, un concert de récriminations. Comment n'a-t-on pas vu la seconde redoute? Le major Liegnitz qui, avec beaucoup de dévouement avait pris part à la reconnaissance, intervient avec quelque vivacité dans la discussion: «Qui l'a vue? dit-il. Qu'on me dise qui a vu la seconde redoute?» Du reste, le lieutenant-colonel Voïnesco, chef d'état-major de la 4^e division, qui, la veille, avait déployé le plus brillant courage à l'attaque de Grivitza, déclara loyalement que la reconnaissance avait été faite de main de maître, et que si l'on n'avait pas signalé l'existence de la seconde redoute, c'est qu'il avait été impossible de la voir (1).

(1) Voici à ce sujet ce que je trouve dans les «Souvenirs d'un officier d'ordonnance, par le colonel Wonlarlarsky (p. 92, Chapelot, éd.): » Lorsque nous enlevâmes cette redoute, le 30 août, on put voir qu'il y avait en arrière une autre redoute à laquelle on donnera par la suite le nom de deuxième redoute de Grivitza. Cet ouvrage existait déjà le 18 juillet, mais nous n'avions pas connaissance de son existence».

La vérité est que, des hauteurs d'où l'on pouvait découvrir les travaux de défense des Tures, on ne voyait jamais qu'une seule redoute; leurs positions respectives sur le plateau qu'elles défendaient étaient telles qu'elles se confondaient complètement à la vue, de quelque côté qu'on les regardât, du nord, de l'est ou du sud. De là l'erreur des Russes et la nôtre, erreur qui ne se dissipa que lorsque les troupes russo-roumaines, entrées dans la redoute qu'elles venaient d'enlever, eurent à subir le feu partant de celle qui se trouvait en arrière.

Cette ignorance de l'existence de la seconde redoute avait eu des conséquences fatales pour notre 3^e division, qui opérait sur la droite. Au lieu de l'attaque convergente, par trois côtés à la fois, que devaient exécuter les 3^e et 4^e divisions roumaines et les deux bataillons de Krylow, on avait eu deux actions isolées; la 3^e division s'était trouvée seule aux prises avec l'ennemi et son assaut contre l'une

des faces de la redoute numéro 2, n'étant pas soutenu sur les autres, elle avait été repoussée avec de grandes pertes.

L'attaque des Russes au centre (de Gritvitz à Radichewo et à l'est de Plevna) avait complètement échoué. Après trois assauts successifs, les Russes avaient subi ces pertes énormes, sans réussir à pénétrer dans la redoute de Radichewo.

A l'aile gauche, au contraire, le Prince Imérétinski et Skobélef avaient fini, au prix de sacrifices effroyables, par enlever deux redoutes, s'avançant près de Plevna, mais il était douteux qu'ils pussent conserver les positions conquises, qui se trouvaient sous le feu des Turcs; ils demandaient instamment des renforts.

Dans la nuit, les Turcs avaient essayé de reprendre la première redoute de Gritvitz, mais leur tentative avait échoué devant la résistance de nos troupes. Le 31 août, le Prince Charles, debout à quatre heures de matin, envoie dès la première heure l'ordre que les Russes et les Rou-

maines se maintiennent sur leurs positions actuelles et s'y fortifient. Après les pertes énormes de la veille, il ne peut plus être question d'enlever Plevna de haute lutte; ce qu'on doit tâcher de faire, c'est de conserver les positions conquises au prix de tant de sang.

Aussi la seconde journée de la bataille se caractérise-t-elle ainsi: cette fois, ce sont les Russes et les Roumains qui sont sur la défensive; ce sont les Turcs qui attaquent; leur effort se porte contre les positions enlevées la veille par Skobélef et dont la perte est plus menaçante pour eux que celle de Grivitza. De ce côté, ils sont couverts par la seconde redoute restée en leur pouvoir. Aussi, la bataille du 31 se passera-t-elle tout entière à l'extrême gauche des positions des alliés. Au centre et à droite, durant toute la journée, on ne cessa pas d'échanger des coups de fusil et des coups de canon, mais les Turcs ne lancèrent pas de colonnes d'assaut pour reprendre Grivitza ou

pour enfoncer nos lignes. Ils concentrèrent tous leurs efforts contre les troupes épuisées et décimées du prince Imérétsinski et de Skobélef.

De notre côté, on jouit d'un calme relatif et l'on se tient prêt à repousser une sortie des Turcs. On travaille activement à creuser des tranchées, à élever des fortifications de campagne.

Vers midi, le colonel Arion (1), commandant en chef de l'artillerie roumaine devant Plevna, veut visiter les batteries et entrer dans la redoute conquise la veille, pour se rendre compte *de visu* de l'état de choses et de la position exacte des ouvrages. Il me demande de l'accompagner. Nous partons, guidés par le lieutenant Grozea, de l'État-Major de la quatrième division qui, la veille, avec un courage auquel le roi Charles rend hommage dans ses Mémoires, s'est joint aux colonnes d'assaut, et qui connaît à fond

(1) Ancien élève de l'Ecole de Metz, où il avait fait de brillantes études.

la voie douloureuse où sont tombés tant de braves.

Le temps s'est remis ; il fait clair et beau. Nous descendons dans la vallée, que nous avons, la veille, à nos pieds ; nous obliquons à gauche et arrivons à une de nos batteries. Quelques cadavres de chevaux jonchent le sol, les jambes raides, le ventre effroyablement ballonné. La mort a complètement déformé la silhouette qui nous est si familière ; on dirait quelque animal inconnu. Nous voyons une malheureuse bête blessée et qu'on n'a pas eu la charité d'achever, gisant à terre. Elle cherche encore à brouter l'herbe maigre qui est à sa portée et en arrache péniblement quelques brins.

Le colonel écoute le rapport du commandant de la batterie et cause avec les officiers de l'affaire de la veille.

A ce moment, nous voyons à quelques centaines de mètres de l'autre côté d'un petit ravin, une de nos sections d'artillerie arriver à vive allure ; les pièces sont

prises précipitamment en position, les chevaux dételés repartent au grand trot ; les deux canons sont à découvert sous le feu de l'artillerie ennemie ; les servants commencent tout de suite à creuser la terre à grands coups de pic, pour s'abriter un peu ; ils n'en ont guère le temps, car les batteries turques ouvrent immédiatement le feu sur les deux pièces entièrement exposées à leurs coups. On voit les obus éclater tout autour. Ce spectacle est angoissant. Je n'ai jamais compris pourquoi on avait aventuré si témérairement cette section. Plus tard, on m'a dit qu'elle avait été fort maltraitée.

Nous quittons nos chevaux et nous commençons à gravir le plateau qui s'étend devant la redoute et sur lequel a passé hier le flux et le reflux des colonnes d'attaque avançant, reculant, s'arrêtant pour s'abriter derrière quelque pli de terrain, puis reprenant la marche à la mort :

«Où les conduisez-vous ? A la mort ! A la gloire !»

La veille, à l'endroit d'où nous avons suivi la bataille, je n'avais pas entendu siffler une balle. Aujourd'hui, sur tout le parcours, nous sommes accompagnés par un bourdonnement continu, comme lorsqu'on traverse une prairie par une belle journée de mai, alors que le printemps met en joie le monde des insectes.

Ce n'est pas la rafale d'hier, mais cela ne cesse pas. Le plus souvent, c'est le «sch-schtt» très bref que je connais depuis le jour de la prise de Nicopolis; quelquefois, c'est un sifflement plaintif, prolongé, qui semble passer tout près. Je suppose que ce sont des balles qui ont presque épuisé leur vitesse initiale et qui sont au bout de leur parcours.

Au fur et à mesure que nous avançons, le champ de bataille nous apparaît dans toute son horreur: débris de toute sorte, fusils que des mains défaillantes ont laissé échapper, bonnets de peau d'agneau de nos dorobantzes, chapeaux de bersaglieri des chasseurs à pied, jonchent le terrain.

Partout des cadavres, les uns tombés les bras en avant, la face contre terre ; d'autres étendus sur le dos, le visage tourné vers le ciel ; d'autres encore couchés sur le côté, les jambes repliées comme des travailleurs qui se reposent, leur journée achevée.

Je passe à côté d'un dorobantze que la mort a surpris et figé dans l'attitude du tirailleur à genoux ; drapé dans les plis de sa capote grise, un genou en terre, le corps penché en avant, il semble viser un ennemi lointain. La balle qui l'a frappé a dû foudroyer les centres nerveux qui commandent les mouvements, et l'immobiliser à jamais au moment où il s'apprêtait à envoyer un coup de fusil.

Beaucoup de corps pliés en deux, les genoux touchant presque la poitrine, ce sont les malheureux frappés au bas-ventre et morts dans les souffrances que révèlent les contractions qui ont tordu leurs pauvres corps martyrisés. Pas de blessés, les brancardiers les ont, la veille, ramassés

sous le feu, avec un courage auquel j'ai entendu rendre hommage par le correspondant d'un journal étranger qui s'était avancé jusqu'à la ligne de feu. Dans la nuit et la matinée, on a achevé de relever ceux qu'on n'avait pu retrouver immédiatement.

Cependant, à un moment, comme nous approchons de la redoute, j'entends le lieutenant Grozea pousser une exclamation de pitié et je le vois se précipiter en avant, à gauche. Je le suis. Nous croisons un soldat russe qui redescend vers nos lignes et qui nous dit: «vach ofitzer», un de vos officiers, en nous indiquant un homme étendu à terre, celui que le lieutenant Grozea avait aperçu aussi. Nous nous approchons et nous découvrons un malheureux sergent-major de dorobantzes, un tout jeune homme. Il a la jambe gauche broyée par un éclat d'obus. Il gît là depuis la veille, sous la pluie glaciale de la nuit, de l'interminable nuit. Le visage d'une pâleur cadavérique, complètement

émacié, creusé, il a à peine la force d'ouvrir les yeux. Nous lui parlons, nous lui faisons boire quelques gouttes de cognac de ma gourde; d'une voix angoissée, si faible qu'on a peine à l'entendre — mais que j'entends encore après 35 ans — il murmure: «Qu'on m'emporte! Qu'on m'emporte!»

Le lieutenant Grozea donne les ordres nécessaires, puis nous reprenons notre marche.

Plus nous approchons de la redoute, plus les sifflements de balles se multiplient; au moment où nous y pénétrons enfin par la gorge qu'ont ouverte nos soldats sur la face qui regarde nos lignes, c'est une suite ininterrompue de «sch-schtt», qu'on entend de tous côtés.

Enfin, nous voilà à l'intérieur: les parapets fortement endommagés la veille, éboulés, écrêtés, n'ont pu être réparés sous le feu qui part de la redoute ennemie toute proche. Il faut attendre la nuit, aussi les occupants de la redoute, mal

abrités contre les projectiles qui sifflent de tous côtés, sont-ils entassés, assis par terre, leurs fusils entre les jambes. Les officiers qui les commandent demandent au colonel Arion quand on pourra les relever; ils en ont besoin; après la rude journée de la veille, ils ont passé la nuit sur le qui-vive, attaqués vers le matin par les Turcs, qui ont essayé de reprendre la redoute perdue. Ils n'ont pas eu un moment de repos après l'effort violent, la dépense extraordinaire de forces morales et physiques de la bataille, ils ont un besoin impérieux de tranquillité, d'abri, de sécurité; mais aucune troupe ne peut venir les relever en plein jour, sous le feu de la redoute voisine et des batteries de Boukova; ce serait sacrifier inutilement de nouvelles vies; il faut attendre la nuit, alors seulement ces braves pourront dormir, oublier, s'anéantir, et alors aussi on pourra travailler à remettre en état les fossés et les parapets de la redoute et procurer à ses défenseurs la sécurité re-

lative dont on peut jouir derrière des retranchements d'un relief suffisant.

Outre nos soldats, il y a aussi dans la redoute des fantassins russes des deux bataillons du 4^e corps, qui avaient, comme je l'ai déjà dit, concouru à l'attaque du côté sud de l'ouvrage. On me raconte que le soir, lorsqu'après tant de sang versé, Russes et Roumains se rencontrèrent dans l'intérieur de la redoute où ils pénétrèrent à peu près en même temps, les Russes, jetant leurs fusils, se précipitaient sur nos hommes et les embrassaient frénétiquement en pleurant, dans leur joie de se voir sains et saufs après la terrible, la sanglante journée.

Je vois des Russes transporter quelques cadavres qu'ils entassent dans un coin pour débayer le terrain: les bras, les jambes pendent inertes, les figures tuméfiées, souillées d'une boue épaisse, n'ont plus rien d'humain. C'est la guerre sous son aspect le plus horrible.

Nous quittons la redoute et redescendons sans accident vers nos lignes: nous allons rejoindre sur une petite éminence en arrière le colonel Angheliesco, commandant la 4^e division qui, entouré des officiers de son état-major, se repose, assis sur l'herbe. Parmi eux, se trouve le major Candiano qui, en l'absence du commandant du 2^e Chasseurs, s'est offert pour conduire à l'assaut les hommes de ce bataillon, le plus éprouvé. C'est une vieille connaissance à moi. Une joie intense déborde de toute sa personne, la joie de l'homme qui a fait son devoir, plus que son devoir, et qui en est revenu miraculeusement.

Les pertes du bataillon ont été effroyables: plus de 42 de l'effectif: la moitié des officiers hors de combat! Quinze ans après la guerre, dans une excursion sur les montagnes qui entourent Sinaïa, je causais avec l'un de nos guides qui faisait partie de ce bataillon et qui avait pris part à l'assaut du 30 août. Il me dit que le lendemain de l'attaque, à l'appel, 300

hommes seulement répondirent : tous les autres étaient tués ou blessés.

Les trophées conquis dans la redoute sont : un drapeau et trois canons. On nous dit que le commandant du corps russe qui a pris part à l'assaut a élevé une réclamation, il prétend, je ne sais pourquoi, que le drapeau conquis doit revenir à ses soldats. Le colonel Anghelesco et ses officiers sont assez ennuyés de ce conflit. Il me vient alors une idée : « Mon colonel, dis-je, si vous me permettez d'émettre un avis, il faudrait envoyer sans tarder le drapeau au prince Charles et lui en faire hommage. Nos alliés n'iront pas le réclamer à Son Altesse. Vous avez raison, répondit-il. Qui de vous n'a pas son cheval trop fatigué ? »

Le major Candiano s'offre. Il va le porter à Poradim, à notre souverain. Le drapeau et les canons pris dans la redoute furent envoyés à Bucarest et portés solennellement à la cathédrale au milieu des acclamations d'une foule immense.

Au moment où le major Candiano, porteur du drapeau conquis sur les Turcs, rejoignit le prince Charles, qui se trouvait à son poste d'observation, celui-ci recevait de la gauche de mauvaises nouvelles: le prince Imérétinski et Skobélef avaient, dès la veille, dans la nuit, demandé des renforts; mais l'armée était affaiblie par les pertes excessives de la bataille du 30. On devait garder une réserve pour parer à l'éventualité d'une sortie de l'armée d'Osman-Pacha: on n'avait pu envoyer à Skobélef qu'un régiment détaché du 4^e corps qui faisait face à l'est des positions ennemies. Les Turcs avaient, au prix d'efforts inouïs, triomphé de la résistance héroïque des soldats de Skobélef. Vers le soir, ceux-ci furent obligés d'abandonner définitivement les positions enlevées la veille, pour lesquelles tant de sang avait coulé. Les pertes étaient épouvantables, entre autres la brigade de tirailleurs Dobrowolski avait été presque détruite, son chef était tombé ainsi qu'un autre général.

Ainsi donc, le résultat des deux sanglantes journées du 30 et du 31 se borna en tout et pour tout à la conquête de la redoute de Grivitza qui permit, il est vrai, à l'armée roumaine d'avancer ses lignes et de resserrer du côté du Nord l'investissement partiel de Plevna. Au sud, la prise de Lovtcha, la conquête de la Montagne Verte par Skobélef, cinq jours avant la grande bataille avaient aussi coupé du côté de sud, les communications d'Osman-Pacha, mais la route de Sofia et de Widine restait libre, et Osman-Pacha pourra, pendant six semaines encore recevoir à plusieurs reprises des renforts, se ravitailler en munitions et en vivres, sans que la cavalerie russo-roumaine puisse réussir à enlever ses convois et à barrer la route aux renforts.

Les pertes des alliés sont énormes : 16.000 hommes tués ou blessés dans les deux journées, sur un effectif total d'un peu plus de 100.000 hommes (1).

(1) L'armée russe de l'Ouest comptait 107 bataillons, dont les effectifs fort réduits ne donnaient que 75.000

Les Roumains seuls, sur 14 bataillons (à 800 hommes) engagés, ont eu 2.600 tués et blessés, dont 59 officiers. Dans un des bataillons de la 3^e division, un seul officier resta debout, un tout jeune homme de dix-huit ans, sorti l'année même de l'Ecole militaire de Bucarest. Le plus affreux, c'est qu'une partie des blessés de la 3^e division restés dans les lignes turques, après l'échec des attaques de ce côté, ont été impitoyablement massacrés par l'ennemi. Un officier, le capitaine Nicolaou, avec cinq ou six autres blessés qui ont pu se grouper autour de lui, a réussi à échapper aux massacreurs et à rentrer dans nos lignes vers le matin. Ils racontent les scènes d'horreur dont ils ont été témoins. Du reste, non seulement le 30 août, mais encore aux attaques infructueuses des 6 septembre et 7 octobre contre

hommes: cavalerie 8.000 sabres. L'armée roumaine avait le 30 août, devant Plevna: 28 bataillons, dont 14 formèrent les colonnes d'attaque des 3^e et 4^e divisions. (Mémoires du roi Charles, bataille du 30 août).

la redoute N° 2, de nombreux blessés roumains restèrent dans les fossés et au pied des parapets de la redoute. S'ils avaient été recueillis et soignés, comme il est de règle, nous aurions dû en trouver un assez grand nombre à la prise de Plevna ; nous en trouvâmes cinq !

Il n'est donc que trop certain que les défenseurs de Plevna ne firent pas de quartier ; il y avait parmi eux beaucoup d'Asiatiques, admirables soldats au feu, mais les sentiments de pitié pour l'ennemi abattu, de respect pour les blessés, n'avaient pas pénétré ces âmes farouches (1).

Outre les blessés, de nombreux cadavres étaient restés entre les redoutes, devant les tranchées ennemies. Osman refusa d'accorder une suspension d'armes pour enlever et enterrer les morts. La chaleur était revenue, au bout de peu de

(1) Plusieurs officiers russes m'ont dit pendant la guerre qu'ils portaient du poison sur eux, pour échapper, en cas de malheur, aux tourments que leur infligerait un ennemi sans pitié.

jours, une effroyable odeur s'élevait des lieux où gisaient des centaines de cadavres, et je me rappelle avec horreur les bouffées empoisonnées que nous apportait le vent lorsqu'il soufflait dans notre direction, après avoir passé sur ces champs de la mort.

Telle fut la bataille de Plevna, ou plutôt ce que j'en ai pu voir. Quant à l'impression qui m'en est restée, c'est celle de l'incroyable force de résistance que possède une armée abritée dans un camp retranché improvisé, depuis l'adoption des fusils à tir rapide. Et pourtant, on n'en était encore, en 1877, qu'aux *Henri Martini* et aux *Peabody*: les fusils à répétition, à chargeur, n'étaient pas encore inventés (1). Quant à l'artillerie, j'ai dit quel était, sous ce rapport, l'avantage des alliés.

J'ai lu dans les ouvrages relatifs à la guerre de 1870 combien la supériorité de

(1) La cavalerie turque, très peu nombreuse, avait des carabines Winchester, à répétition.

l'artillerie allemande avait été funeste à l'armée française. A Plevna, les alliés avaient 256 bouches à feu contre 80; et pourtant la canonnade infernale de cette formidable artillerie resta impuissante à déloger ou à ébranler les défenseurs de Plevna, abrités dans leurs tranchées et derrière les parapets de leurs redoutes. Si les soldats d'Osman avaient eu à défendre des maisons en maçonnerie, s'ils s'étaient retranchés dans des villages bâtis comme ceux qu'on voit dans l'Europe occidentale, le feu de l'artillerie eût causé de grands ravages, mais contre leurs tranchées, leurs ouvrages en terre, avec des routes non empierrées et des terres détrempées par la pluie de la nuit, l'artillerie des alliés ne produisit que peu ou point d'effet.

Après la prise de Plevna, je visitai la fameuse redoute N^o 2 de Grivitza; je fus stupéfait de voir comme elle était encerclée de tous côtés par nos batteries, dont plusieurs étaient installées à moins d'un kilomètre. De tous côtés, on voyait

des embrasures par où passait la gueule menaçante des canons Krupp. Et pourtant les Turcs qui avaient été obligés de retirer leurs canons de la redoute d'où ils n'auraient pu tirer sans être immédiatement démontés, repoussèrent victorieusement les deux assauts des 6 septembre et 7 octobre.

En parcourant les lignes turques, nous avons pu voir l'incroyable quantité d'obus et d'éclats d'obus enfoncés en terre, devant ou derrière les tranchées, les chemins couverts, les redoutes ; le sol en était littéralement pavé.

Si l'artillerie s'est montrée impuissante à décider du sort de l'attaque, le feu de l'infanterie a été, au contraire, d'une efficacité effroyable et c'est ce qui caractérise les quatre journées de Plevna : 8 et 18 juillet, 30 et 31 août.

Nous avons pu voir après la chute de Plevna, l'énorme quantité de caisses à cartouches, les unes éventrées, les autres intactes, accumulées dans les ouvrages des

Turcs. Les soldats d'Osman ont pu tirer sans discontinuer avec une rapidité effrayante, et dont ne peuvent se faire une idée ceux qui n'ont pas entendu le roulement continu de la fusillade qui partait des tranchées et des redoutes.

C'est cette puissance du feu de la mousqueterie qui a permis à des troupes peu nombreuses, mais vaillantes et qui, bien abritées, pouvaient tirer sans crainte d'épuiser leurs munitions, de résister victorieusement à un ennemi bien supérieur en nombre.

Après la prise de Plevna, parmi les prisonniers qui dînaient à notre table au quartier général, se trouvaient le commandant et quelques-uns des officiers qui avaient défendu les deux redoutes de Grivitza. Ils nous dirent que dans chacun des deux ouvrages, il n'y avait pas plus de 600 fantassins, ainsi donc 1.200 hommes avaient tenu tête toute une journée à 14 bataillons roumains, à deux bataillons russes et leur avaient infligé des per-

tes s'élevant, rien que pour les Roumains, à plus du double du nombre des défenseurs des deux redoutes.

L'impression générale dans les deux armées, à la suite de la terrible journée du 30, était celle-ci: il fallait renoncer à enlever Plevna de vive force; un investissement complet pouvait seul amener la chute du camp retranché; mais, pour couper la dernière route restée libre et investir la place, les troupes présentes sur les lieux étaient insuffisantes, il fallait des renforts. En attendant leur arrivée, on se fortifierait sur les positions conquises, de façon à pouvoir repousser toute tentative de sortie d'Osman, dans la direction de Nicopolis et de Sistov. Telle fut la décision prise au Conseil de guerre tenu par l'empereur Alexandre, le lendemain de la bataille. Quelques-uns avaient proposé une retraite de l'armée derrière l'Osma (près de Nicopolis): le ministre de la guerre, général Miljutine, s'était énergiquement prononcé pour le maintien des troupes devant Plevna.

Cet avis, appuyé résolûment par le prince Charles, prévalut, heureusement.

On décida de se maintenir sur les positions si péniblement conquises et de s'y fortifier en se tenant sur la défensive, d'appeler à l'armée le général Todleben, l'illustre défenseur de Sébastopol: de faire venir de Russie la garde impériale pour pouvoir compléter l'investissement de Plevna (1).

La garde n'arriva que dans les premiers jours d'octobre, aussi trois mois s'écoulèrent encore avant la sortie désespérée que le héros de Plevna tenta le 28 novembre/10 décembre, pour tomber, les armes à la main, un cheval tué sous lui et la jambe traversée par une balle.

(1) Mémoires du roi Charles.

CHAPITRE XIII

W I D I N E

Nous partons, mon frère et moi, avec les généraux Cernat et Mano. Les adieux à la famille sont moins tristes qu'au premier départ ; on sent que la fin approche, que le plus dur est passé. On a plus de confiance.

Nous prenons le chemin de fer jusqu'à Craïova ; de là, en voiture pour Calafat, en face de Widine. Le soir de notre arrivée, nous avons invité à dîner les officiers faits prisonniers à la prise des redoutes de Smardane. Ils entrent, portant la main à leur fez. Le général les accueille avec cordialité. L'attitude des prisonniers est très calme ; ils ont la conscience d'avoir fait noblement tout leur devoir. Le fatalisme oriental leur fait accepter la défaite avec résignation. Du

reste, on voit qu'ils n'ont pas de haine contre nous: pour eux, l'ennemi héréditaire, détesté, c'est le Russe.

Le lendemain, nous traversons le Danube et nous allons nous installer au Quartier général établi à Nazir-Mahala, à quelques kilomètres de Widine. La petite maison de paysan où nous sommes logés ressemble étonnamment à celle qui nous abrita si longtemps à Verbitsa.

Je retrouve le colonel Falcoyano, chef d'État-Major général; le commandant en chef des troupes d'investissement, colonel Haralambie, un brave et beau soldat, est un de mes amis. C'est un grand amateur d'équitation; nous avons fait bien souvent de longues promenades à cheval dans les environs de Bucarest, en compagnie de deux intrépides amazones.

Nous nous retrouvons, et nous voilà cheminant de nouveau ensemble sur les chevaux que nous connaissons bien, seulement au lieu de galoper sur les allées

de la Chaussée Kisseleff (1), nous parcourons la ligne de nos avant-postes dans la neige et dans le brouillard, et puis cela manque un peu d'amazones.

En me revoyant pour la première fois depuis mon départ de Bucarest, il me dit en riant que j'ai tout à fait l'air d'un de ces vieux vaguemestres à grosses moustaches, qu'on voit dans les régiments de cavalerie autrichienne; lui a laissé pousser une grande barbe blanche, qui le fait un peu ressembler au commandant de l'Armée du Salut.

J'ai retrouvé aussi mon ami le sous-lieutenant volontaire Roznovano, celui qui partagea deux mois avec mon frère et moi notre petite chambre de Verbitsa.

Le lendemain de notre installation à Nazir-Mahala, nous étions en train, Roznovano et moi, de chercher un officier qui devait loger dans le voisinage de notre

(1) Avenue plantée de tilleuls et entourée de jardins, qui mène au champ de courses. C'est le rendez-vous des équipages et des cavaliers.

maisonnette. Nous entrons dans une petite cabane et nous reculons devant le spectacle affreux qui s'offre à notre vue : un malheureux sous-lieutenant d'infanterie gît sur un grabat. Le jour de la prise de la redoute, il a reçu dans la tête une balle qui ne l'a pas tué sur le coup ; voilà quatre jours qu'il est étendu, incapable de voir, d'entendre, de parler, sans pouvoir mourir. Un mouvement convulsif agite un de ses genoux qui va et vient comme le balancier d'une pendule. Son ordonnance qui est près de lui, le regardant tristement, nous dit qu'il est ainsi depuis le jour où on l'a ramassé sur le champ de bataille.

- Il avait bien raison, le Calarache qui disait à son camarade, le jour où fut mis en pièces par un obus le premier homme que nous perdîmes dans cette guerre : «Dulce moarte a avut ăla!» (Douce a été la mort de celui-là!)

Aussitôt arrivés, le général Cernat et son état-major veulent visiter les lignes

d'investissement et s'assurer *de visu* de l'état d'avancement des travaux d'aproche.

Nous partons un matin, par un temps de dégel qui a succédé aux grands froids du mois précédent. Il a neigé abondamment, la terre est détrempée; et cela fut heureux pour nous, comme on va le voir.

Après avoir visité un ou deux secteurs, nous revenions vers Nazir-Mahala. Notre troupe s'était divisée en deux; les généraux, avec une partie des officiers d'État-Major, étaient devant nous. Un groupe où je me trouvais, avec mon frère le commandant, chevauchait à quelques centaines de mètres en arrière.

Nous allions le long de nos positions avancées et nous voyions très bien sur la neige nos vedettes, la carabine au poing, surveillant les lignes ennemies et faisant continuellement décrire un huit à leurs chevaux, pour ne pas offrir un but fixe au tir des sentinelles turques embusquées dans les trous de tirailleurs.

Arrivés devant un petit ouvrage occupé par nos dorobantzes, mon frère s'arrête pour demander au commandant du détachement quelques renseignements dont il avait besoin.

— Prenez garde, mon commandant, lui dit le lieutenant, il y a en face de nous une batterie turque, et elle va tirer sur votre groupe de cavaliers qu'elle voit très bien. A peine a-t-il dit cela qu'à notre gauche l'éclair d'un coup de canon jaillit. Les fantassins se jettent à terre et disparaissent derrière le parapet de leur tranchée. Nous n'avons, nous, qu'à attendre. L'attente n'est pas longue. Les Turcs, qui ont repéré la distance où est la tranchée, ont tiré juste, l'obus arrive à hauteur de notre groupe et tombe un peu en avant et si près de nous que le cheval de mon frère fait un demi-tour.

Heureusement, le sol est tellement détrempé que l'obus s'y enfonce assez profondément pour que les éclats soient arrêtés par la masse de terre qu'ils ne peu-

vent soulever. J'avais même cru que l'obus n'avait pas fait explosion, mais on me dit plus tard qu'il avait bien éclaté. Nous repartons. Le général et ses officiers qui étaient devant nous et qui avaient vu la scène, nous félicitent chaudement de nous en être tirés sains et saufs. Ce fut la dernière fois que j'entendis siffler un projectile. J'avais débuté à Islaz par les obus de marine du monitor de Nicopolis; c'est encore par un obus que fut close la série de mes relations avec ces visiteurs indésirables: balles, obus, shrapnells; je m'en tirai toujours avec la même chance.

Le capitaine Bogdan, dont j'ai raconté la mort le 6 septembre, voyait le feu pour la première fois: un shrapnell éclatant le frappa mortellement et épargna le capitaine Cica, qui était à ses côtés et qui avait déjà été plusieurs fois au feu.

La veille du jour de l'armistice, un obus parti de Widine, tombant dans un de nos ouvrages, tua et blessa sept hommes,

les dernières victimes de cette guerre meurtrière.

Ceux-là ont été vraiment des malchanceux.

Une semaine à peine après notre arrivée à Nazir-Mahala, on nous communique de Bucarest qu'un armistice a été signé le 19/31 janvier, entre le Grand-Duc Nicolas et le commandant des forces turques. Les Russes, depuis le 14, étaient entrés à Andrinople; le 20, ils étaient arrivés à Rodosto, sur la mer de Marmara; à Dédéagatch, sur la mer Egée: c'était bien la fin.

Un des articles de l'armistice stipule que les Turcs nous livreront les deux places de Widine et de Beliradjick assiégées par nos troupes. Nous devons donc entrer en pourparlers avec Izzet-Pacha, commandant de Widine, d'abord pour une suspension d'armes, ensuite pour la reddition de la place.

Le colonel Falcoyano, chef d'État-Major général, doit se rendre en parlementaire

à Widine. Comme les accords doivent être rédigés en français, il me désigne pour l'accompagner et je dois aux années passées au Lycée Louis-le-Grand, l'insigne honneur d'être appelé à rédiger la capitulation de la place de Widine, la Pucelle, ainsi nommée, parce que depuis la conquête turque, elle n'avait jamais été prise par l'ennemi.

Le colonel Falcoyano et moi, nous partons pour l'endroit où nous devons rencontrer les officiers turcs chargés de nous conduire chez le commandant de la forteresse. Drapeau blanc, trompette, comme il est de règle. Arrivés à nos avant-postes, nous dépassons nos lignes, la trompette et le drapeau blanc nous annonçant. Nous voyons venir à notre rencontre un groupe d'officiers turcs, avec drapeau blanc également. On se présente les uns aux autres. Échange de poignées de main ; un médecin militaire allemand qui parle le français sert d'interprète aux officiers turcs.

Le moment du départ arrivé, il nous dit en tirant deux mouchoirs de sa sacoche: «Excusez-moi, messieurs, mais vous connaissez les lois de la guerre?» On nous bande les yeux. Je constate avec plaisir que le mouchoir est très propre et fraîchement repassé. Nous montons en traîneau, notre escorte roumaine nous quitte, et, en route pour Widine.

Je me rappelle «Le Petit Duc», et la jolie actrice parisienne entrant en scène les yeux bandés... Qui m'eût dit, lorsque je lorgnais le gracieux parlementaire d'opérette qu'un jour, je vivrais cette scène, que j'entrerais les yeux bandés dans une vraie forteresse, escorté par de vrais Turcs?

Nous filons grand train au bruit du trot des chevaux et du cliquetis des sabres des cavaliers turcs qui encadrent notre traîneau. A un moment, à défaut de la vue, mon oreille m'avertit que nous passons sous une porte de l'enceinte fortifiée, puis que nous sommes dans les rues de la ville. Notre traîneau s'arrête; on nous

enlève nos bandeaux et nous constatons que nous sommes à l'intérieur de la citadelle. A l'entrée du Konak d'Izzet-Pacha, le colonel Falcoyano est introduit auprès du général. Moi, je reste dans la salle d'attente qui précède le cabinet du Pacha. Un jeune sous-officier turc, beau garçon, la figure ouverte et martiale me regarde très intrigué. Il voit bien à ma cartouchière et à mon baudrier en cuir que je n'ai pas rang d'officier. Une des personnes présentes parle un peu le roumain et nous sert de truchement : — Il désire savoir, me dit-il, à combien d'hommes vous commandez ? Je lui fais dire que je ne commande rien, mais qu'à un moment, j'ai eu provisoirement 25 hommes sous mes ordres. Il ne comprend toujours pas très bien. On me vante beaucoup le dévouement et la hardiesse de ce jeune homme.

Je vois que nous nous plaisons l'un à l'autre, je lui raconte avec mimique appropriée comment l'autre jour une de leurs *ghiulé* (ce mot signifie boulet, en

turc, et notre langue l'a emprunté à nos voisins) est tombée presque sous mon nez, et tout le monde de rire. Le colonel sort du cabinet d'Izzet-Pacha; on est convenu d'une suspension d'armes, en attendant que le Pacha reçoive des ordres de son gouvernement pour la reddition de la place. On permettra l'envoi d'un courrier qui passera par nos lignes et on laissera passer celui qui apportera la réponse.

Par conséquent, cessation du feu, pour ne plus sacrifier inutilement des vies humaines. On nous rebande les yeux, nous retraversons les lignes turques et l'on nous remet à notre escorte. Nous rentrons à Nazir-Mahala. Comme les hostilités sont suspendues, on transporte le quartier général de Nazir-Mahala à Calafat, en face de Widine. C'est une petite sous-préfecture où nous sommes logés plus confortablement que dans le village turco-bulgare, où nous n'avons fait qu'un très court séjour. Le général Cernat est rentré à Bucarest, c'est mon ami le gé-

néral Mano qui prend le commandement.

Il semble que nous devrions bientôt entrer à Widine, puisqu'il a été stipulé dans l'armistice conclu à Andrinople après acceptation par les Turcs des bases de la paix, que les forteresses de Widine et de Belgradjik seraient remises à nos troupes. Pourtant la chose traîne en longueur. La raison en est que les garnisons turques ont le droit, aux termes de l'armistice d'Andrinople, de sortir avec armes et bagages et de se retirer par Nich-Lescovats pour rejoindre les forces turques. Or, les points sus-indiqués sont occupés par l'armée serbe qui est entrée en campagne au commencement de janvier. Il faut donc régler avec le haut commandement serbe le passage des garnisons turques à travers les lignes de l'armée du Prince Milan et cela traîne en longueur. Ce n'est que le 11/23 février, près de trois semaines après notre première visite à Izzet-Pacha que nous pûmes retourner

à Widine pour signer l'acte de la capitulation de la place et convenir des détails de la sortie de la garnison et de l'entrée des troupes roumaines dans la forteresse.

Nous partons, le colonel Falcoyano et moi, et nous traversons le Danube dans une petite chaloupe à vapeur. Arrivés au milieu du fleuve, on nous hèle et on nous fait signe de la forteresse de nous arrêter. Nous stoppons. Une chaloupe se détache de la rive turque et vient nous reconnaître, puis nous reprenons notre marche et nous accostons au quai. J'ai souvent abordé dans ma jeunesse au même endroit, alors que pour me rendre à Paris, je remontais le Danube jusqu'à Bazias, point terminus à cette époque des chemins de fer austro-hongrois. Les bateaux de la C^{ie} Autrichienne faisaient escale successivement à tous les ports danubiens des deux rives, turque et roumaine.

Vu du Danube, Widine présente un aspect des plus pittoresques avec les lon-

gues lignes de ses bastions à la Vauban, ses minarets sveltes et sa citadelle; à l'intérieur, c'est la ville turque bien connue. Elle ressemble à Roustchouk, à Plevna et aussi à Constantinople, moins les palais et les monuments: maisons basses, le premier étage, quand il y en a un, surplombant le rez-de-chaussée; rues étroites mal pavées, mal entretenues, édifices publics et privés branlants, décrépits, donnant toujours l'impression de l'incurie et de l'abandon.

Nous débarquons. Cette fois, on ne nous bande plus les yeux; comme le Konak n'est pas loin, nous y allons à pied. Naturellement notre présence suscite une vive curiosité, sans aucune manifestation hostile durant le parcours. Pour la population chrétienne, nous sommes des libérateurs; quant aux musulmans, ils sont résignés et fatalistes comme toujours, et pour ceux-ci même, notre présence annonce la fin des misères, des privations et des dangers d'un long siège.

Arrivés au Konak, le colonel Falcoyano et Izzet-Pacha, après un court colloque, étant tombés d'accord, je prends la plume et rédige en français, en double exemplaire, le texte de la capitulation, dont les principaux articles sont :

A midi, les troupes ottomanes évacueront la ville, emportant leurs armes, munitions et bagages ; elles défileront devant l'État-Major roumain ; elles laisseront en ville un bataillon pour assurer le service de garde jusqu'à l'entrée des troupes roumaines qui viendront alors le relever et prendre possession des postes ; à trois heures, entrée des troupes roumaines dans la ville. L'État-Major turc assistera au défilé. Il sera dressé un inventaire des pièces de siège, des munitions que la garnison ne pourra emporter. Des officiers roumains prendront le dépôt en charge.

Les deux exemplaires écrits et collationnés, Izzet-Pacha et le colonel Falcoyano les ayant signés, font l'échange des actes et se serrent la main avec la

courtoisie grave de soldats dont le devoir militaire a fait des ennemis, mais qui ne ressentent la lutte finie — ni haine ni colère contre l'adversaire de la veille.

Izzet-Pacha a tout à fait grande allure. C'est un homme jeune encore, d'une distinction parfaite. Il a la dignité qu'a donnée aux hommes de sa race la longue habitude du commandement et de la domination.

Je demande au général turc la permission de garder la plume dont je viens de me servir, il me l'accorde gracieusement. Ce n'est pas un des outils modernes des ouvriers de la pensée, plume d'oie ou de fer, c'est un mince roseau dont le bout est taillé en bec, l'antique «calamus» des Romains. J'ai gardé précieusement ce souvenir d'une journée mémorable.

Le lendemain (12/24 février), à l'heure fixée, notre État-Major se rend à la porte de la ville par où doit s'effectuer la sortie de la garnison. Izzet-Pacha et son État-Major se portent à la rencontre du général

Mano et de ses officiers. Tout le monde met pied à terre. Je jette un oeil d'envie et d'admiration sur la monture d'Izzet-Pacha. Il a été gouverneur de l'Iémen et il en a rapporté une merveilleuse jument baie. C'est une bête arabe pur-sang, plus grande que ne le sont d'ordinaire les chevaux decette race: fine, nerveuse, souple, elle me fait regretter le temps où l'on avait le droit de dépouiller le vaincu.

Le temps est magnifique; on sent l'approche du printemps. Les troupes turques défilent devant les deux états-majors, tambours battant, enseignes déployées selon l'antique formule; ce n'est pas le brillant spectacle des défilés de parade avec les armes étincelantes, les couleurs éclatantes des uniformes neufs; les colonnes ont un aspect sombre, les couleurs des vêtements rapiécés, éteintes par l'usure, lavées par les pluies ont pris un ton uniformément terreux. Beaucoup de soldats ont l'air fatigué, affaibli. Et en voyant passer ces hommes hâves, amaigris, aux

uniformes usés, je me rappelle le temps où le flot des soldats victorieux des Mahomet et des Soliman, après avoir submergé Byzance, débordait par delà le Danube et les Carpathes, inondait la Hongrie et venait battre les remparts de la capitale des Habsbourg. Puis, petit à petit, comme la marée descendante, le flot de l'invasion ottomane a reculé : Buda-Pesth, où l'on voit encore les ruines du palais des Pachas, délivrée par le prince Eugène ; la Hongrie reconquise, après cent cinquante ans de domination du Croissant ; les forteresses de la rive gauche du Danube évacuées, la Serbie, la Roumanie affranchies en fait, depuis le premier tiers du XIX^e siècle. Au sud, la Grèce délivrée, aspirant à achever l'oeuvre que la diplomatie européenne a laissée incomplète après Navarin. Aujourd'hui, le flot continuant à se retirer, laissé encore à découvert de vastes territoires, que l'inondation asiatique submergeait depuis cinq cents ans ; ces soldats qui défilent devant nous se dirigeant vers le sud ne reverront plus

jamais les rives du Danube. On ne remonte pas le cours de l'histoire. Oui, ce jour du 12 février 1878 est une date mémorable dans l'histoire de l'humanité.

A trois heures, commence le défilé de nos troupes qui vont prendre possession de la place. Le général me dit de monter à cheval et de servir de jalon pour indiquer la direction aux colonnes. Sous les drapeaux troués par les balles, au son des tambours et des fanfares, les longues colonnes de l'infanterie, les escadrons, les batteries passent devant nos yeux et mon coeur bat bien fort à ce spectacle et à la pensée que c'est la première fois depuis la conquête ottomane qu'une armée chrétienne entre dans Widine.

Comme chez leurs ennemis de la veille, les figures amaigries, les vêtements usés de nos soldats portent la trace visible de la noble misère et des nobles souffrances qu'ils ont endurées ; mais combien sont-ils plus beaux ainsi que les troupes bien vêtues, bien nourries, que j'ai si souvent

admirées dans les revues de Longchamp ou de Bucarest!

Le défilé terminé, le général Mano et son État-Major prennent congé d'Izzet-Pacha. Nous entrons dans la ville dont notre cortège remplit les rues étroites à toucher le mur des maisons. De tous côtés, les notes alertes et joyeuses des clairons de l'infanterie dominant le bruit confus produit par les fers de nos chevaux, le cliquetis des sabres et le roulement des lourds canons grondant sur le pavé de la ville. La population chrétienne se presse toute joyeuse sur notre passage; c'est la délivrance, après le long, le dur esclavage de plusieurs siècles; le clergé orthodoxe, en vêtements sacerdotaux, se porte au-devant des troupes avec les saintes images, la croix et l'encens et se dirige avec nous vers la cathédrale où un service d'actions de grâces est célébré. On arrive au Konak et l'on prend les dispositions nécessaires pour la relève des gardes turques et le désarmement de la population civile.

Le lendemain, je rencontrai dans la rue un superbe Bachi-bouzouck en train d'aller livrer à l'autorité militaire son petit arsenal portatif: long fusil à pierre, dont le fût et la crosse sont incrustés de nacre et d'argent; pistolets à panneaux recourbés garnis aussi d'ornements en argent; étuis à cartouches ayant la forme de petites boîtes carrées également en argent repoussé. On sait que tout le luxe de ces primitifs était dans leurs armes.

Je propose à l'homme de lui acheter le tout; il consent avec un empressement bien compréhensible, tout heureux de me vendre ses armes pour quelques louis, au lieu de les donner pour rien au commandant de place. Et aujourd'hui encore les armes du Bachi-bouzouck de Widine figurent dans ma panoplie.

Nous visitons l'arsenal et nous y trouvons, détail curieux et caractéristique, à côté des canons Armstrong et Paishans, des obusiers et des millions de cartouches, de grands amas de flèches, remontant aux

temps lointains où les armes à feu n'avaient pas encore remplacé l'arc et les flèches des guerriers Osmanlis ; voilà des siècles que l'on conserve soigneusement ces armes vénérables et désuètes dans les magasins de l'arsenal.

Les boutiques sont rouvertes ; l'ordre règne dans la ville ; j'achète chez un vieux marchand turc un tapis de prière et quelques bibelots persans en argent repoussé, souvenirs que je veux rapporter à quelques dames de Bucarest.

Ces braves marchands turcs ont l'air en somme assez contents de voir, au lieu du pillage traditionnel des guerres d'antan, leurs ennemis de la veille faire marcher leur petit commerce ; les louis d'or avec lesquels ils font connaissance leur semblent, en général, préférables à l'affreux papier-monnaie crasseux et gluant auquel depuis longtemps sont réduits les sujets de sa Hautesse le Padischah qui règne à Stamboul : il y a tout de même du bon chez les giaours !

Widine manque un peu de lieux de distraction ; impossible de passer la soirée à l'Opéra ou à la Comédie et cela pour la meilleure des raisons, à savoir qu'il n'y eut jamais ni Opéra ni Comédie dans la vieille forteresse turque.

On ressent aussi fâcheusement l'absence de restaurants de nuit, de cabarets artistiques et de cafés-concerts.

Errant dans la ville avec le capitaine norvégien Flood qui m'a pris en amitié, j'entre avec lui dans une espèce de café-brasserie situé sur le quai. Nous sommes servis par une jeune maritorne allemande ne rappelant que de loin (oh ! combien !) les «barmaid» ou les jolies filles des brasseries de Munich.

Je m'amuse à scandaliser mon honnête Scandinave ; je fais le reître, le soudard, la «soldatesque effrénée», tapant bruyamment avec le fourreau de mon sabre sur les tables, faisant mine de m'emporter et de dégainer. La fille qui en a vu probablement bien d'autres, comprend très

bien que tout cela, c'est pour rire. Mon ami, lui, a l'air de croire que c'est arrivé. Une fois sortis, il me fait un peu de morale: «Voyons, me dit-il, vous qui êtes un jeune homme bien élevé, quel charme trouviez-vous à cette créature? Elle est affreuse! Et puis n'avez-vous pas remarqué comme elle était mal peignée? C'est une souillon! Mais alors?... Il s'y perd. Oh! ces hommes du Nord!

Le soir, après dîner, il me prend amicalement par le bras pour me ramener au logis en me disant: «Venez, je veux vous empêcher de vous égarer de nouveau dans les voies de la perdition». Honnête capitaine Flood! Voilà en fait d'orgies tout ce que je puis me rappeler de mon séjour dans la ville de Widine, conquise par nos armes.

CHAPITRE XIV

B E L G R A D J I K

En même temps que Widine, nos troupes, après la prise de Plevna, avaient assiégé la petite place forte de Belgradjik, située à 50 kilomètres au sud de la forteresse du Danube.

Une brigade d'infanterie et deux escadrons de Calaraches avaient cerné la ville ; il ne pouvait être question d'un siège en règle, faute de pièces de siège. Cette place devait, aux termes de l'armistice conclu le 19 janvier, être remise à nos troupes. Ainsi donc, le lendemain de notre entrée à Widine, le colonel Cantilli et sa brigade avaient, de leur côté, occupé la forteresse qu'ils assiégeaient et dont le commandant était Suleiman Effendi (13/25 février 1878).

Le Général Mano, commandant en chef, veut se rendre à Belgradjik ; il m'emmène

avec lui. Le colonel Arion, commandant de l'artillerie est aussi du voyage.

On me donne une place dans la berline du Général Mano, attelée de quatre chevaux d'artillerie. Nous marchons assez bon train. La route n'est pas trop mauvaise pour une route turque. Il est vrai que dans ce pays montagneux et pierreux, on a les matériaux sous la main.

L'aspect du pays est pittoresque: vallées, collines qui deviennent montagnes à mesure qu'on avance vers le sud, mais pas de forêts ni d'arbres; on dirait que le Turc est l'ennemi de la forêt: toute la partie de la Bulgarie que j'ai vue durant la campagne était déboisée; ce n'est que dans les Balkans qu'on trouve encore, à ce qu'on m'a dit, quelques belles futaies.

Dans tous les villages que nous traversons ou que nous voyons sur la route, il y a un quartier incendié: c'est le quartier turc. Aussitôt après la retraite des troupes ottomanes, les habitants chrétiens ont

systématiquement mis le feu aux maisons habitées par les musulmans. Ce n'est pas seulement la haine accumulée pendant des siècles qui se donne enfin libre cours, il y a aussi un calcul : on veut terroriser les anciens maîtres du pays et leur montrer qu'il n'y a plus place pour eux dans la Bulgarie affranchie ; on veut les faire partir et les empêcher de revenir.

Nous arrivons à Belgradjik, et sommes reçus au Konak du gouverneur de la place. La forteresse a l'aspect des villes fortes du moyen-âge, resserrées, étranglées dans leur ceinture de tours et de remparts ; petites rues étroites, montueuses, pavées de galets ; petite place sous les fenêtres du bâtiment où logent les autorités.

La pièce où l'on nous reçoit est meublée à l'orientale, un des côtés occupé par un large divan où l'on s'assied à la turque.

Le général Mano, le colonel Arion, causent avec les représentants des autorités civiles et militaires ; un des hauts fonctionnaires ottomans (le gouverneur civil de la

ville, si je ne me trompe), un homme grand et d'une corpulence abondante, est entré, porté à califourchon sur les épaules d'un robuste soldat qui l'a déposé sur le divan. Il ne porte ni souliers ni babouches, mais de grosses chaussettes en tricot de laine très épais.

Comme le général Mano lui demandait pourquoi il ne pouvait pas marcher, il tira avec simplicité sa chaussette et nous montra un de ses pieds horriblement tuméfié, déformé, zébré de veines sanglantes et de taches noirâtres.

L'entretien se poursuit sur un ton plein de cordialité et de bonhomie. A ce moment, le colonel Arion ayant demandé à l'un des officiers turcs où il pourrait trouver à se loger, celui-ci, riant de tout son cœur, et le bras tendu vers le colonel, s'écria : « Pourquoi as-tu brûlé ma maison ? Je t'aurais reçu chez moi. Mais ce sont tes canons qui ont mis le feu à mon logis ! »

La sérénité et la résignation de ces hommes sont remarquables ; on voit qu'ils

n'ont contre nous ni haine ni rancune. Aussi bien se rappellent-ils sans doute qu'ils ont eu quelques légers torts envers nous au cours de l'histoire, et cela fait qu'ils trouvent tout naturel que nous ayons saisi l'occasion de nous affranchir. Et puis il y a le fatalisme oriental, source de résignation dans l'adversité: «C'était écrit!»-

Au dehors, sur la place, on entend un air de danse. Des trépignements cadencés: un des officiers turcs regarde par la fenêtre: ce sont des dorobantzes et des calaraches qui dansent avec des soldats turcs la «hora», ronde qui est la danse universelle dans toute la péninsule, dans tous les villages, des Carpathes aux Balkans et aux monts Rhodope.

«Asker, asker-lé!» (soldats et soldats), dit le brave homme tout content de voir les ennemis de la veille fraterniser ainsi.

C'est par le voyage à Belgradjik que finit pour moi la vie de campagne. La paix de San Stéfano avait été signée le 19 février/3

mars 1878; nos troupes rentraient en Roumanie, ne laissant que deux régiments à Widine et un bataillon à Belgradjik. Ma tâche était finie et je quittai, non sans regret, le dolman noir à brandebourgs noirs, sous lequel, pendant dix mois, mon coeur avait battu parfois si violemment et si joyeusement aussi.

C O N C L U S I O N

Aujourd'hui, après trente-six ans écoulés, reportant ma pensée vers les souvenirs de cette guerre, me rappelant les scènes funèbres qui ont passé sous mes yeux, dans les campagnes, les villages en ruines ; dans les villes, les maisons éventrées par les obus, les cadavres de tant d'hommes jeunes et pleins de vie étendus sur le sol, les soldats mutilés, les malades se tordant sur la terre boueuse au bord du Danube en attendant qu'on pût les emporter, je me dis que, du moins, tant de souffrances et tant de misères n'ont pas été perdues et que le sang versé dans cette lutte acharnée a fécondé le sol qui l'a bu et a fait lever une moisson abondante.

Il est des guerres bénies qui paient avec usure le sang répandu, les larmes versées, les vies sacrifiées ; la guerre de 1877 fut de celles-là.

Quand la France s'installe en Algérie ou au Maroc, l'Italie à Tripoli, la Russie à Khiva ou à Samarcande, c'est la civilisation qui marche avec elles et qui apporte l'ordre et le progrès à la place de l'anarchie et de la barbarie. Et tout cela n'est pas payé trop cher, même au prix du sang des pauvres jeunes gens arrachés au village natal qui meurent dans des pays lointains, sous le drapeau de leur patrie (1).

Je dis que la guerre de 1877 figurera dans l'histoire parmi les guerres bienfaites qui ont profité à la cause du progrès et de la civilisation. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler ce que la conquête ottomane avait fait d'une des contrées les plus belles et les plus fertiles de l'Europe.

(1) A Khiva, à Samarcande, au retour de chaque expédition, les prisonniers amenés sur la place publique étaient étendus à terre et le bourreau, avec un couteau, leur enlevait les deux yeux. Et cela se passait dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

On ne peut juger équitablement les peuples de la Péninsule Balkanique, Grecs, Serbes, Bulgares ou Roumains qu'à la condition de les comparer non aux peuples heureux de l'Occident, mais à eux-mêmes, pour apprécier à leur juste valeur l'effort qu'ils ont fourni, les résultats qu'ils ont obtenus ; il faut voir ce qu'ils étaient dans la première moitié du XIX^e siècle et ce qu'ils sont aujourd'hui.

Pour la Grèce, qu'on se rappelle l'Athènes, misérable bourgade albanaise, la Morée inculte et désolée, dépeintes par Chateaubriand, et que l'on compare.

Pour la Bulgarie, voici le tableau de l'état où la vit Blanqui en 1842 (1) :

«Nulle part, la nature ne déploie dans
«notre Europe plus de magnificence. Mais
«il faut le dire, la plus affreuse misère règne
«sur ces beaux lieux. A l'aspect d'un soldat
«tout le monde se cache, on se tait... Les

(1) Considérations sur l'état social de la Turquie d'Europe, par Blanqui aîné, Membre de l'Institut. Paris. Coquert, Edit. 1842. P. 15.

«femmes surtout se précipitent, comme
«sans cesse menacées...»

Plus loin :

«Quiconque a traversé les vastes plaines
«de la Bulgarie et de la Thrace presque dé-
«sertes, malgré leur admirable fertilité,
«s'étonne à juste titre de n'y pas voir une
«plus grande quantité d'habitants.

«Les vices caractéristiques de l'admi-
«nistration turque... expliquent, très bien
«comment, faute de capitaux, ce magni-
«fique pays se débat au sein de la misère et
«de la stérilité ! La richesse y expose les
«uns à tant de tentations et les autres à
«tant de périls que l'apparence de la pau-
«vreté est la seule sauvegarde contre les
«vanités»(1).

Quant à la Roumanie, voici la descrip-
tion que nous en ont laissée deux voya-
geurs qui la traversèrent en 1835 et en 1839.
L'un était M. Thouvenel (qui fut depuis
ministre des Affaires Étrangères sous Na-

(1) Id., pages 27 et 28.

poléon III); le second n'était autre que le Maréchal de Moltke, alors capitaine, qui se rendait à Constantinople pour travailler à l'organisation de l'armée turque:

«Le sol de la Valachie, dit Thouvenel, «ne demanderait qu'à produire; pourtant «on ne trouve qu'à de longs intervalles «quelques champs de blé ou de maïs...

«Sur les bords du Jiul, le pays est inculte, quoique le sol soit d'une admirable «fécondité; la population s'est réfugiée «dans les montagnes. Des bords de l'Olte «jusqu'à Bucarest, le pays est désert; pas «un village, pas un champ labouré; la nature sauvage a repris ses droits.

«Dans un rayon de 40 kilomètres, aux «environs de Bucarest, on voit quelques villages qu'a attirés la proximité de «la Capitale. Bientôt on entre de nouveau dans un désert qui s'étend jusqu'à «Braïla..» (1).

(1) Revue des Deux-Mondes: 15 mai 1839.

Les impressions du futur Maréchal de Moltke sont identiques. Devant le spectacle de tant de misère, le coeur de fer du soldat s'émeut et laisse échapper un cri de pitié et d'indignation :

«L'aspect du pays (1), dit-il, présente les
«traces effroyables d'une longue servitude ;
«la plaine est complètement dépouillée
«d'arbres... Les belles forêts, produit de la
«nature, ont été dévastées à tel point qu'on
«a peine à comprendre comment la méchan-
«ceté, les passions et l'insouciance des hom-
«mes ont pu faire tant de ruines... C'est à
«peine si la cinquième partie du sol arable
«est cultivée ; le pays ressemble à un dé-
«sert, mais à un désert qui n'attend que
«des bras laborieux pour payer au cen-
«tuple leur travail...

«La race est singulièrement grande et
«belle ; la langue est fille du latin et res-
«semble encore aujourd'hui à l'italien. On

(1) Moltke : Lettres sur l'Orient, pages 4 et 7. Traduction Marchand, Sandoz, Edit. Paris.

«est étonné en trouvant dans ce désert une ville comme Bucarest, qui compte près de 100.000 habitants» (1).

Au tableau de cette misère et de cette barbarie qui sont à la fois si près et si loin de nous, la Roumanie du XX^e siècle peut opposer avec une légitime fierté le spectacle réconfortant d'un peuple qui, en moins de soixante ans a su reconquérir sa place parmi les nations, qui vit et qui grandit pour l'histoire et la civilisation.

Le pays inculte et désert de 1835 et de 1839 produit aujourd'hui 80 à 100 millions d'hectolitres de céréales par an ; il occupe le second rang dans le monde entier pour la production du blé et du maïs par tête d'habitant. Il a exporté en 1911 pour 600 millions de francs de produits agricoles. Son commerce extérieur qui était de 36 millions, en 1835, a atteint, en 1911, le chiffre d'un milliard 265 millions de francs. Il gagne en moyenne 110.000 âmes chaque

(1) Bucarest compte aujourd'hui 340.000 habitants.

année par l'excédent des naissances sur les décès ; le chiffre de sa population a dépassé 7 millions 500.000 âmes.

En 1839, pas une route, rien que des pistes ; pas un pont. On passait les rivières à gué ou en bac.

Aujourd'hui, plus de 10.000 kilomètres de routes nationales et départementales, près de 4000 kilomètres de chemins de fer, dont les trois quarts ont été construits par nos ingénieurs. Le pont de Cernavoda, sur le Danube, est un des plus grandioses de l'Europe ; le port de Constantza sur la Mer Noire est le plus vaste et le plus beau après celui d'Odessa ; les revenus de l'État qui, en 1836, se chiffraient par 18 millions, ont atteint au budget de 1912, la somme de 585 millions de francs.

La Bulgarie, la Serbie, sans atteindre encore le niveau où s'est élevée la Roumanie, ont marché également à pas de géant dans la voie du progrès.

Dans les trois pays, le labour et l'activité ont succédé à l'apathie d'autrefois et

transformé la face de ces fertiles contrées, dont tous les voyageurs européens de la première moitié du 19^e siècle s'accordent à nous décrire la misère et l'aspect lamentable.

L'oeuvre de 1877 n'avait pas été complète. Les puissances avaient, au traité de Berlin, cherché à étayer une fois encore l'édifice chancelant de la domination turque en Europe. La diplomatie n'aime pas les mesures radicales et les changements brusques ; elle préfère les solutions transactionnelles ; elle n'avance que par étapes successives. C'est ainsi qu'après Navarin, la Grèce affranchie fut renfermée dans d'étroites limites qui laissaient à la Turquie la Thessalie, l'Epire, la Crète frémissante, dont les révoltes successives furent durant quatre-vingts ans une source perpétuelle d'inquiétudes et de complications.

Pareillement, l'Europe, par le traité de Berlin, avait restitué à la Turquie une grande partie des territoires perdus en Thrace et en Macédoine. Elle avait, sous

le nom de Roumélie Orientale, créé un État artificiel non viable ; laissé au Sultan une souveraineté purement fictive sur la Bosnie-Herzégovine, livrée à l'Autriche : sur la Bulgarie complètement indépendante en fait, mais en droit, partie intégrante de l'Empire Ottoman. Ces fictions, ces solutions incomplètes pouvaient-elles durer longtemps ? Evidemment non !

Au contact brutal des réalités et des faits, les fictions diplomatiques s'évanouissent et disparaissent. Elles ont pu avoir un moment d'utilité pratique pour faire aboutir des négociations laborieuses, mais un jour ou l'autre, elles doivent inévitablement cesser d'exister pour rétablir l'accord nécessaire entre le droit et les faits. C'est pourquoi une à une, les fictions du traité de Berlin ont cessé d'être ; la réunion de la Roumélie Orientale à la Bulgarie porta le premier coup de pioche dans l'édifice, puis ce fut la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie érigée en

royaume, l'annexion par l'Autriche de la Bosnie-Herzégovine.

Enfin, en 1912, la coalition balkanique, la guerre victorieuse des quatre peuples chrétiens de la péninsule, vinrent achever l'oeuvre commencée en 1877 ; presque tout ce qui restait encore en Europe de pays chrétiens sous la domination turque, a été rendu à la liberté.

La guerre libératrice de 1912 a été, il est vrai, suivie d'une lutte qui a mis aux prises les alliés de la veille, lutte provoquée par les ambitions démesurées, les prétentions injustifiées à l'hégémonie de l'un des peuples appelés à recueillir la succession de l'Empire ottoman et qui n'a voulu tenir compte ni des droits ni des intérêts légitimes des peuples voisins.

Puisse la dure leçon qu'a value au peuple bulgare la tentative téméraire de devenir «la Prusse des Balkans», le faire renoncer à jamais au rêve dangereux qui a hanté l'imagination de ses hommes d'État et de ses chefs militaires!

Ce n'est pas nous qui songeons à nier les fortes qualités dont a fait preuve, depuis son affranchissement — auquel la Roumanie a largement contribué — le vaillant peuple bulgare: travail obstiné, patriotisme ardent, hautes vertus militaires. Mais à quel titre la Bulgarie pourrait-elle prétendre à une situation prépondérante dans les régions qui formaient naguère la Turquie d'Europe?

Grecs, Serbes, Roumains, qui ont souffert dans le passé les mêmes souffrances, qui ont connu les mêmes misères, pourraient-ils tolérer que dans le nouvel ordre de choses qui succède à la domination ottomane, le Bulgare se substituât au Turc, et que l'empire des Osmanlis fût remplacé par un empire bulgare?

Si, renonçant à la chimère dangereuse et irréalisable d'une grande Bulgarie englobant presque tout le territoire de l'Ancienne Turquie d'Europe et écrasant de sa masse les autres populations chrétiennes de l'Orient, les hommes d'État bulgares

veulent comprendre que la vraie politique est dans l'union de tous les peuples chrétiens de la péninsule, basée sur le principe salubre de l'équilibre des forces, alors Grecs, Roumains, Serbes, Monténégrins et Bulgares pourront se développer en paix et travailler à effacer les dernières traces d'un long passé de servitude et de malheur.

Qu'on jette les yeux sur la carte des Balkans et sur la répartition des territoires telle que l'a faite le traité de Bucarest, on verra que la part dévolue à la Bulgarie qui aurait pu être bien plus belle sans les erreurs de ses hommes d'État est encore une des meilleures.

Quoique l'étendue de la nouvelle Grèce dépasse d'environ 2.000 km², le territoire de la Bulgarie, les vastes et fertiles plaines dévolues à ce pays sont infiniment plus riches que l'âpre et montagneuse contrée échue en partage à la race hellénique (1).

(1) Il suffit de rappeler que la Bulgarie exporte des quantités considérables de blé; la Grèce est obligée d'en importer pour nourrir sa population.

Quant à la Serbie, quoique ayant passé de 48.000 km². à environ 86.000 km²., elle n'en reste pas moins avec un territoire inférieur de 35⁰/₀ en superficie à celui de la Bulgarie du traité de Bucarest. Le veto inflexible de l'Autriche et de l'Italie lui a fermé l'accès à l'Adriatique; elle est restée, comme avant la guerre, enclavée entre des pays étrangers, sans communications avec aucune mer.

Enfin, la Roumanie qui, en 1912, avait un territoire supérieur en superficie de 35.000 km., à celui de la Bulgarie (1), a vu la différence en sa faveur réduite à 25.000 km²., malgré l'annexion d'une partie du quadrilatère nécessaire à la sécurité de la Dobroudja, objet des convoitises et des revendications imprudentes de son ambitieuse voisine du sud.

La Bulgarie, quoique ayant perdu par sa faute Andrinople et la ligne Enos-

(1) En chiffres ronds: Roumanie, 131.000 km²; Bulgarie, 96.000. Aujourd'hui: Roumanie, 139.000 km²; Bulgarie, 114.000 km².

Midia, soit 8.000 km²., se trouve quand même en possession d'un territoire d'une étendue supérieure à celle de la Serbie, à peu près égal à celui de la nouvelle Grèce, et qui a, sur celui de la Roumanie la supériorité d'une configuration plus favorable (1) et surtout l'inappréciable avantage d'avoir accès sur deux mers, l'acquisition de Dédéagatch lui ayant donné une issue sur la Mer Egée, sur la mer libre; tandis que la Roumanie, avec ses ports sur la Mer Noire, se trouve, comme la Russie méridionale, exposée à tous les risques et à tous les dommages causés par la fermeture des détroits, risques et préjudices que les événements de 1912 et de 1913 ont suffisamment mis en lumière.

(1) Le territoire de la Roumanie a le grave inconvénient d'une configuration qui présente une immense étendue de frontières avec trop peu de profondeur de «hinterland»; en Moldavie surtout, il est presque tout en façade. La Bulgarie jouit, sous ce rapport, d'une supériorité incontestable, la profondeur de son territoire étant dans de justes proportions par rapport à l'étendue de ses frontières.

Si le peuple bulgare, après avoir caressé des rêves irréalisables, revient à un sentiment plus juste des réalités et des disponibilités, s'il se rend compte qu'après tout, sa part est encore une des plus belles ; s'il travaille à mettre en valeur ses anciens et ses nouveaux territoires, au lieu de chercher dans un avenir plus ou moins éloigné une revanche qui déchaînerait de nouvelles calamités sur des populations qui ont, avant tout, besoin de paix et de tranquillité ; si l'action bienfaisante du temps efface les ressentiments, assouvit les haines, cicatrise les plaies, alors l'idée féconde de l'union de tous les peuples chrétiens de la péninsule dans une confédération ou une alliance perpétuelle balkanique pourra entrer dans le domaine des réalités.

Ce jour-là, une nouvelle grande puissance sera née dans le monde, et l'Europe sera enfin délivrée du cauchemar de la Question d'Orient, qui pèse sur elle depuis de trop longues années.

Alors tous ceux d'entre nous qui, de près ou de loin, auront collaboré à cette grande oeuvre, pourront dire:

«Nunc dimittis servum tuum...»

MAI 1914.

